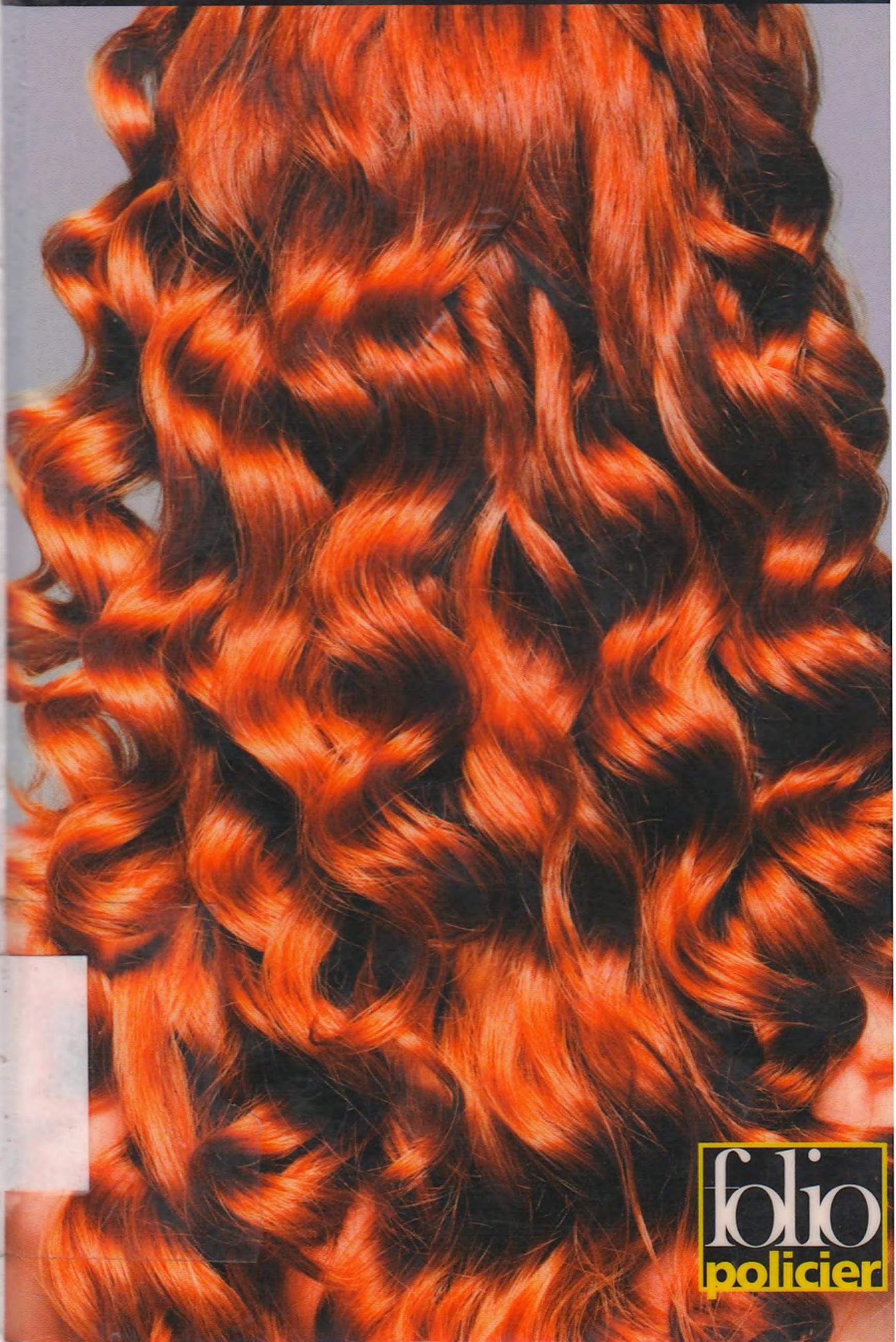


James Hadley Chase

La chair de l'orchidée



folio  
policier

# James Hadley Chase

## La chair de l'orchidée

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

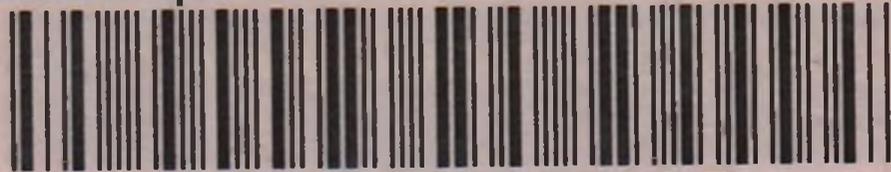
*Traduit de l'anglais par Lucienne Escoubé et Marcel Duhamel*

Vingt ans ont passé depuis le kidnapping de Miss Blandish. Dans un hôpital psychiatrique retentit, en pleine nuit, un cri d'horreur suivi du hurlement terrorisé d'un chien de garde. Une jeune démente vient de s'enfuir. Aussi fabuleusement belle que dangereuse, Carol Blandish porte dans ses veines la folle hérédité criminelle de son père. Elle est aussi la plus fascinante expression de la douceur de sa mère. Un démon dans l'enveloppe charnelle d'un ange. Une proie, par ailleurs richissime, que tout le pays va traquer. Les uns pour la récompense, les autres pour le prestige, d'autres encore pour des motifs toujours plus troubles... La malédiction Blandish perdure. Comment, dans ces conditions, ne pas vendre chèrement sa peau ?

*La chair de l'orchidée, publié après Pas d'orchidées pour Miss Blandish, est la suite de ce classique absolu.*

Né à Londres en 1906 et mort en 1985, James Hadley Chase reste un monument au nom omniprésent dans la mémoire collective. On lui doit notamment les très grands classiques que sont *Eva* et *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*. Le succès phénoménal de ces romans a largement contribué au succès de la Série Noire lancée en 1945 par les Éditions Gallimard.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5093 2944 5

9 782070 342594

ISBN 978-2-07-034259-4

A 34259



catégorie

F8

odio  
policiers

James Hadley Chase

La chair  
de l'orchidée

*Traduit de l'anglais  
par Lucienne Escoubé  
et Marcel Duhamel*

Gallimard

*Titre original :*

THE FLESH OF THE ORCHID

© *James Hadley Chase, 1947.*

© *Éditions Gallimard, 1948, pour la traduction française.*

James Hadley Chase est le pseudonyme le plus connu du Britannique René Brabazon Raymond, né à Londres le 24 décembre 1906. Courtier en librairie à l'âge de dix-huit ans, consciencieux et ayant l'habitude de lire les ouvrages qu'il vendait, il note l'engouement du public anglais pour les récits de gangsters américains et s'intéresse aux œuvres de Steinbeck, Hemingway ainsi qu'à la nouvelle esthétique américaine *hard-boiled* illustrée par les ouvrages de Dashiell Hammett. Son premier roman, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, paru en 1939 et écrit, dit la légende, en six week-ends à l'aide d'un dictionnaire d'argot américain, est très vite un best-seller. Ce titre, enrichi d'une suite en 1948, *La chair de l'orchidée*, deviendra l'un des fleurons de la Série Noire imaginée par Marcel Duhamel en 1945. Près de quatre-vingt-dix romans et un recueil de nouvelles suivront dont *Eva*, un autre grand classique destiné à marquer l'histoire du genre. James Hadley Chase est mort le 5 février 1985. Une quarantaine de films ont été adaptés de son œuvre caractérisée par le pessimisme de son univers, la qualité de ses intrigues et le refus du récit psychologique classique au profit d'une narration plus visuelle, privilégiant l'action comme étant encore le meilleur moyen de connaître l'âme de ses personnages.

## CHAPITRE PREMIER

Quelque part dans la maison, dominant le déchâinement de la tempête qui secouait et faisait vibrer toutes les portes et les fenêtres du bâtiment, un hurlement de femme perça les murs capitonnés. Cri inhumain, qui n'était pas un cri de souffrance ou de peur, mais le cri d'une idiote, d'une dégénérée... Il s'enflait en un crescendo étouffé avant de s'éteindre en gémissements plaintifs : apitoiement de folle sur son propre sort...

Une infirmière jeune et séduisante apparut au coin du large couloir qui traversait le bâtiment sur toute sa longueur ; elle portait un repas sur un plateau ; s'arrêtant devant une porte, elle plaça le plateau sur une table émaillée blanc contre le mur.

Au même moment, un homme brun et trapu, dont la mâchoire s'ornait de deux dents aurifiées, tourna l'angle du couloir. Il eut un large sourire, un peu rosse, en voyant l'infirmière, mais ce sourire tourna bientôt en grimace : la folle, à l'étage au-dessus, venait de reprendre ses hurlements.

— Elle m'écorche les nerfs avec ses beuglements. (Tout en parlant, il s'avavançait d'un pas traînant.) Si je la tenais, elle gueulerait pour quelque chose, dit-il en s'arrêtant près de l'infirmière.

— Oh, c'est seulement le numéro dix ! répliqua celle-ci tout en caressant ses boucles blond mais qui, sous le bord empesé de la coiffe blanche, encadraient coquettement son joli visage. Elle est toujours comme ça quand le temps est à l'orage. On ne ferait pas mal de la mettre dans une cellule capitonnée.

— On devrait la piquer, reprit le trapu. Elle m'horripile. Si j'avais su que ce serait comme ça ici, jamais je n'aurais accepté ce boulot !

— N'en faites donc pas tout un plat, Joe, dit l'infirmière sans montrer aucune compassion. À quoi donc vous attendiez-vous dans un asile d'aliénés ?

— Pas à cela ! reprit Joe, en hochant la tête. Ça me met les nerfs en pelote. Et la tordue qui est au quinze et qui a essayé de m'arracher les yeux, ce matin ! Vous êtes au courant ?

— Tout le monde est au courant, reprit la jeune femme, moqueuse. Il paraît même que vous étiez là à trembler comme une feuille.

— J'avais pas trouvé d'autre moyen d'extirper un doigt de cognac au docteur Travers, dit Joe, grimaçant un sourire. Et ce salaud-là m'a flanqué des sels sous le nez ! (Il demeura silencieux un moment, remâchant sa rancune, et reprit :) Écoutez-moi ce vent. C'est déjà assez sinistre ici sans que le vent se mette encore à gémir comme une âme damnée.

— Vous avez pris ça dans un livre, dit l'infirmière. Moi, j'aime bien le vent.

— Alors je vous le laisse, répliqua Joe.

Les clameurs de la folle changèrent brusquement : c'étaient des cascades d'un rire suraigu, d'un rire sans joie, sans émotion, sans vie : cela donnait la chair de poule, surtout avec, à l'arrière-plan, le sauvage déchaînement de la tempête.

— Et son petit rire, il vous plaît aussi ?... dit Joe, la bouche sèche, les yeux inquiets.

— On s'y fait, répliqua l'infirmière avec sang-froid. Les fous sont comme les enfants ; ils cherchent simplement à s'exprimer.

— Elle s'en tire très bien ! Elle peut être fière.

Il y eut un silence et l'infirmière demanda :

— Vous êtes libre, maintenant ?

Joe la regarda pensivement, l'air moitié railleur moitié amical.

— Est-ce une invitation ? continua-t-il en s'approchant d'elle.

L'infirmière se mit à rire.

— J'ai bien peur que non, Joe ! dit-elle à regret. J'ai encore huit dîners à servir. Je n'aurai pas fini avant au moins une heure.

— Oh, la barbe ! fit Joe. Je vais me coucher. Sam est déjà au pieu. Faut qu'on soit debout à quatre heures. Et puis j'en ai marre d'entendre gueuler cette cinglée. Ses hurlements, j'en ai ma claque.

— Très bien, allez vous coucher, dit l'infirmière en relevant le nez d'un air dédaigneux. Je ne suis pas en peine de compagnie. Le docteur Travers m'a invitée à faire une partie de rami avec lui.

Joe ricana.

— C'est à ça que se limitent ses ambitions. Vous ne risquez pas de rigoler beaucoup avec le docteur Travers.

— Je sais... Le docteur Travers n'est pas un rigolo... comme vous, Joe.

Joe renifla, les yeux fixés sur le plateau.

— Dites donc, on les nourrit bien ! fit-il, prenant sur une soucoupe un bâtonnet de céleri. Avant de venir ici, j'imaginai qu'on leur entonnait de la viande crue à travers des barreaux de fer ! (Il mordit dans le céleri, le mâchonna.)

— Voulez-vous bien ne pas toucher au dîner de ma malade ! s'exclama l'infirmière. En voilà des manières ! Ces choses-là ne se font pas ici.

— Ben, elles sont faites, dit Joe sans se troubler, et c'était joliment bon. D'ailleurs, elle en est pas à un brin de céleri près, avec toute cette galette pour lui tenir chaud.

— Tiens, tiens ! Vous êtes au courant, à ce que je vois.

Joe lui lança un regard en dessous.

— Oh, moi vous savez, pas grand-chose ne m'échappe. J'avais l'oreille collée au trou de la serrure tout le temps que le docteur Travers gueulait au téléphone. Six millions de dollars ! C'est ce que Blandish lui a laissé, n'est-ce pas ? (Ses lèvres émitrent un sifflotement silencieux :) Pensez un peu... Six millions de dollars !

L'infirmière soupira. Elle n'avait cessé d'y penser toute la journée.

— C'est vrai, il y en a qui ont toutes les chances, dit-elle en s'adossant au mur et en examinant

Joe d'un œil approbateur : indiscutablement, il lui plaisait.

— À quoi elle ressemble ? demanda Joe en pointant la branche de céleri vers la porte. J'ai entendu parler d'elle. D'après Sam, elle est super. C'est vrai ?

— J'ai vu pire, répondit l'infirmière sans se compromettre. Mais ce n'est pas votre type, Joe.

— Ça, c'est vous qui le dites, ricana Joe. Avec six millions de dollars à la clef, même une jument serait mon type. Cette poule, je l'épouserai dès demain, si elle m'ouvrait les cordons de sa bourse. Vous pourriez peut-être lui en toucher un mot ?

— Ce n'est pas une femme pour vous, Joe, dit l'infirmière et elle gloussa. Vous n'oseriez plus fermer les yeux. Cette fille a des tendances homicides.

— Si elle est aussi gironde que Sam le prétend, je n'aurais aucune envie de fermer les yeux, rétorqua Joe. D'ailleurs, je serais prêt à prendre des risques, pour un paquet pareil. Et puis j'ai dans l'idée que je saurais la manœuvrer. J'ai l'œil hypnotique. (Il caressa la hanche de l'infirmière.) Faudra que je vous hypnotise, un de ces jours.

— Je n'ai nul besoin d'être hypnotisée, gloussa l'infirmière. Vous en savez quelque chose, Joe.

— Ouais, c'est juste, acquiesça Joe.

L'infirmière reprit le plateau.

— Faut que je continue. Alors, je ne vous vois pas ce soir ? (Elle le regarda d'un air malicieux.) Vous êtes vraiment décidé à perdre votre soirée au lit ?

Joe la déshabilla du regard.

— O.K. Alors, à huit heures, mais ne me faites pas attendre. On ira s'asseoir dans une auto, dans le garage. À défaut d'autre chose, je pourrai toujours vous apprendre à conduire ! (Il cligna de l'œil.) C'est plus utile que le rami ! (Il s'éloigna, silhouette trapue au pas traînant, tout occupé de son personnage, indifférent à sa conquête.)

L'infirmière le regarda s'éloigner, soupira tout en prenant la clef de la porte, pendue à une chaîne mince passée autour de sa taille. Au premier étage, la femme se remit à hurler. Elle semblait avoir repris des forces, car ses cris parvenaient à dominer le bruit de la pluie qui fouettait les murs de l'asile. Le vent, un peu tombé après la précédente rafale, gémissait dans les cheminées. Une porte claqua bruyamment quelque part au fond du bâtiment.

L'infirmière ouvrit la porte fermée à clef et pénétra dans une chambre sommairement meublée : une table en acier près de la fenêtre, un fauteuil en face de la porte, tous deux rivés au sol. Contre le plafond, une ampoule brûlait, sans abat-jour, protégée par une corbeille en fil d'acier. Les murs de la pièce, d'un bleu très doux, étaient capitonnés, rembourrés et épais. Le long du mur, loin de la porte, se trouvait le lit et, dans ce lit, une forme féminine, apparemment endormie.

L'infirmière, l'esprit ailleurs, la pensée encore occupée de Joe, posa le plateau sur la table et s'approcha du lit.

— Réveillez-vous ! dit-elle d'une voix brève. Vous ne devriez pas dormir à cette heure-ci ! Allez, levez-vous, je vous ai apporté votre dîner.

La forme sous les couvertures ne broncha pas ; et sans aucune raison, l'infirmière, perplexe, se sentit brusquement mal à l'aise.

— Réveillez-vous, voyons ! répéta-t-elle d'un ton plus dur en poussant la silhouette immobile du doigt.

Mais elle ne rencontra que la molle douceur de l'oreiller et comprit aussitôt qu'il ne s'agissait pas d'un corps humain. Un frisson de crainte la parcourut tandis qu'elle arrachait la couverture. À peine eut-elle le temps d'enregistrer la vision de l'oreiller et de la couverture enroulée au lieu et place de sa malade, que des doigts de fer sortant de sous le lit l'empoignaient aux chevilles et, la tirant violemment, la faisaient tomber à la renverse.

L'épouvante étouffa les cris qui montaient à ses lèvres lorsqu'elle se sentit tomber. Pendant ce qui lui sembla une éternité, elle se débattit frénétiquement pour retrouver son équilibre, et puis elle s'écrasa sur le dos, la tête et les épaules heurtant le tapis avec une violence qui lui donna la nausée. Elle demeura un moment immobile, abrutie, sans pensée, puis le sentiment de se trouver seule et sans défense avec une folle dangereuse l'anima du courage du désespoir et elle s'efforça de se relever. Il lui sembla vaguement qu'une forme imprécise se penchait au-dessus d'elle, un faible gémissement d'effroi lui échappa lorsqu'elle réalisa que ses muscles refusaient de lui obéir. Et soudain, le plateau, avec son contenu de vaisselle et d'aliments, s'abattit avec violence sur son visage.

La folle du premier étage recommença à rire, d'un rire aussi stupide, aussi morne que le rire de la hyène.

Joe, la tête enfoncée dans les épaules comme s'il se fût attendu à recevoir un coup sur la nuque, se hâta le long du couloir sombre et descendit l'escalier qui menait au sous-sol. Il fut heureux de retrouver enfin la chambre qu'il partageait avec Sam Garland, le chauffeur du docteur Travers. Garland, en bras de chemise, était étendu sous une couverture sur son petit lit de camp. Son large visage réjoui était tourné vers le plafond, et ses yeux étaient clos.

— Quelle nuit ! s'exclama-t-il quand Joe entra. Je ne me souviens pas d'en avoir vu de pareille cette année !

— Ni d'aussi lugubre ! ajouta Joe, s'approchant de la cheminée pour se laisser tomber dans un fauteuil. Y a là-haut une bonne femme qui braille et qui rit à vous donner la chair de poule. Ça me porte sur le système.

— Je l'ai entendue. Dis donc, si jamais elle s'échappait et qu'elle se faufile jusqu'ici pendant qu'on serait endormis ? (Garland dissimulait mal un sourire :) T'as jamais pensé à ça, Joe ? Elle pourrait s'amener ici, dans le noir, avec un couteau à découper, et nous trancher la gorge. Du coup elle aurait de quoi rire, hein ?

— La ferme ! bougonna Joe en frissonnant malgré lui. Qu'est-ce que tu cherches ? À me foutre les grelots ?

— C'est déjà arrivé une fois, improvisa Garland en s'adossant à son oreiller douteux. Une malade s'est introduite avec un rasoir dans la piaule d'une des infirmières. On l'a trouvée jouant au football dans le couloir avec la tête de sa victime. C'était avant ton arrivée.

— Tu mens, dit rageusement Joe. Boucle-la ! Je te dis que j'ai les nerfs en pelote, ce soir.

— Je te disais ça pour que tu sois au courant, c'est tout, ricana Garland en refermant les yeux. Faut pas te biler pour ça. La place est bonne à condition de ne pas s'effrayer.

— C'est bien ma veine, dit Joe en se grattant le crâne. J'ai rencard à huit heures au garage avec la petite infirmière blonde. J'ai l'impression qu'on ne va pas tellement se régaler, tout seuls dans le noir.

— Ah, celle-là, dit Garland d'un ton méprisant. Elle se farcit tous les nouveaux venus. C'est pas un coup terrible.

— Elle se défend bien sur la banquette arrière d'une bagnole, dit Joe. On a fait une répétition générale il y a deux jours. Elle a du tempérament, cette gosse.

— C'est ça l'ennui, avec elle, dit Garland. Elle a trop de tempérament.

Mais Joe n'écoutait plus ; penché en avant, il regardait fixement la porte.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Garland étonné.

— Il y a quelqu'un dehors ! murmura Joe.

— Une souris, probablement, à moins que ce

soit ta ravageuse blonde qui s'impatiente, dit Garland en souriant. Pourquoi n'y aurait-il pas quelqu'un dehors, d'ailleurs ?

Mais l'inquiétude que reflétaient les yeux de Joe le mit mal à l'aise et, se redressant, il tendit également l'oreille.

Dans le couloir, une latte de parquet grinça, puis une autre. Un bruit de glissement, peut-être une main frôlant le mur, se rapprochait.

— C'est peut-être Boris Karloff, dit Garland, mais son sourire s'était figé. Jette donc un coup d'œil, Joe. Vois qui c'est.

— Regarde toi-même, murmura Joe. J' sortirais pas d'ici pour cent dollars !

Les deux hommes demeurèrent immobiles.

Une main tâtonna contre la porte, et de nouveau une planche craqua... Soudain, un bruit de pas dans le couloir les fit se lever d'un bond. Garland rejeta sa couverture, Joe renversa son siège. Quelques secondes passèrent, puis la porte de derrière claqua et une grande bouffée d'air froid s'engouffra dans le corridor.

— Qui était-ce ? demanda Joe, en regagnant son fauteuil.

— Simplement quelqu'un qui est sorti, grommela Garland en se réinstallant sur son lit. Qu'est-ce qui te prend ? Tu vas finir par me foutre les foies si tu continues.

Joe passa ses doigts dans ses cheveux.

— Ah ! j' sais pas, je m'sens tout secoué, c' soir, avoua-t-il. C'est à force d'entendre brailler cette poule, et puis l'orage aussi.

Il écoutait toujours, les yeux fixés sur la porte.

— T'as fini de te tournebouler le système ? dit Garland d'un ton aigre. Bientôt, faudra qu'on t'enferme, si tu continues.

— Écoute ! dit Joe. Entends-tu, cette fois ? C'est le chien. Écoute-le.

Quelque part dans le jardin, un chien se mit à hurler lugubrement. Le vent dispersait ses plaintes confuses.

— Pourquoi le chien ne pleurerait-il pas s'il en a envie dit Garland, mal à l'aise.

— Pas comme ça ! reprit Joe, le visage tendu. Un chien ne crie comme ça que quand il a très peur. Il y a quelque chose dehors qui le terrorise.

Ils écoutèrent les plaintes sinistres du chien et, brusquement, Garland se mit, lui aussi, à frissonner.

— Ça y est ! voilà que ça me prend moi aussi ! dit-il avec colère. (Il se leva et s'en fut regarder par la fenêtre dans les ténèbres humides.) Y a rien ! On sort ? On va le faire pleurer pour quelque chose ?

— Pas moi, dit Joe. Pas dans ce noir... pas pour un empire.

Un nouveau bruit — le son perçant d'une cloche — le mit aussitôt debout.

— C'est le signal d'alarme ! clama Garland en enfilant prestement sa veste. Viens, Joe, faut se dépêcher !

— L'alarme ? dit Joe d'un air stupide. (Il sentait un frisson glacé lui parcourir l'échine et monter jusqu'à la racine de ses cheveux.) Quelle alarme ?

— Un fou s'est échappé ! hurla Garland, bous-

culant Joe pour gagner la porte. Que ça te plaise ou non, faudra bien que tu sortes, maintenant.

— C'est ça que nous avons entendu... c'est pourquoi le chien hurlait ! dit Joe en ralentissant le pas.

Mais Garland courait déjà dans le couloir et Joe, épouvanté à l'idée de rester seul, se hâta de le rattraper.

Par-dessus les rafales de vent et de pluie, le chien reprit ses hurlements.

Kamp, le shérif, balaya d'un geste l'eau qui dégoulinait de son feutre noir et suivit l'infirmière dans le bureau du docteur Travers.

— Alors, y a quelque chose qui ne va pas, ici, docteur ? demanda-t-il tout en serrant la main au grand homme anguleux qui venait à sa rencontre. Un de vos malades a pris le large, hein ?

Travers acquiesça d'un signe de tête. Ses yeux, très profondément enchâssés, révélaient l'angoisse.

— Mes hommes sont dès maintenant à sa recherche, dit-il, mais nous avons besoin de toute l'assistance possible. C'est une besogne délicate : la fugitive est dangereuse.

Le shérif Kamp tira sur sa moustache blonde roussie par le jus de chique. Ses yeux pâles exprimèrent de la surprise.

— Est-ce légal ? demanda-t-il.

— Je suis dans une situation terriblement difficile, continua Travers. Si cette histoire-là paraît dans les journaux, c'est ma ruine. C'est justement la seule malade que je n'avais pas le droit de laisser s'évader.

— Je vous aiderai autant que je le pourrai, docteur, dit Kamp en s'asseyant. Vous pouvez compter sur moi.

— Je sais, reprit Travers allant et venant d'un bout à l'autre de la pièce — et brusquement, il commença : La malade est l'héritière de John Blandish. Cela vous dit quelque chose ?

Kamp fronça les sourcils :

— John Blandish ? Ce nom m'est familier. Vous ne voulez pas parler de ce millionnaire dont la fille a été kidnappée il y a une vingtaine d'années environ ?

— Exactement. Il faut que nous la reprenions avant que personne n'apprenne qu'elle s'est échappée. Pensez à la publicité qu'on a fait autour de la mort de Blandish, l'année dernière. Si cela s'ébruite, ça recommencera et je pourrai aussi bien fermer la maison !

— Calmez-vous, docteur, dit tranquillement Kamp. Nous la reprendrons. (Il tira sur sa moustache et reprit :) Vous dites que c'est l'héritière du vieux Blandish. Qu'est-ce qu'il avait besoin de laisser son argent à une folle ? Ça ne paraît guère raisonnable !

— Elle est sa petite-fille... illégitime, dit Travers en baissant la voix. Ceci à titre de renseignement absolument confidentiel.

— Vous dites ? fit Kamp en redressant brusquement le buste.

— La fille de Blandish a été kidnappée par un dégénéré, un détraqué homicide, dit Travers après un instant d'hésitation. Elle est restée des mois

entre ses mains avant qu'on la retrouve et vous vous souvenez qu'elle s'est suicidée ; elle s'est jetée par la fenêtre juste avant l'arrivée de son père. Elle est morte de ses blessures.

— Oui, je sais tout ça, dit Kamp avec impatience.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'avant de mourir, elle a mis au monde une fille. Le père de cet enfant, c'était le kidnapper, Grisson !

Kamp émit un sifflement.

— Et votre malade... c'est cette enfant qui a grandi ? C'est bien cela ?

Travers acquiesça.

— L'enfant, Carol, ressemblait trait pour trait à sa mère, et Blandish ne put supporter sa présence. Carol fut élevée par des parents adoptifs. Blandish ne vint jamais la voir, mais ne la laissa manquer de rien. Le fait que son père était un dangereux maniaque rendait Carol suspecte ; mais, pendant les huit premières années de sa vie, aucun signe ne révéla qu'elle eut hérité des tendances criminelles de son père. Mais elle demeura toujours sous surveillance et quand elle eut dix ans, elle cessa de s'amuser avec les autres enfants, elle devint morose, prit de violentes colères. On prévint Blandish et une infirmière spécialisée fut engagée pour la garder. Ses colères se firent de plus en plus fréquentes et l'on dut vite se rendre compte qu'on ne pouvait la laisser seule en compagnie d'êtres plus faibles qu'elle. Quand elle eut dix-neuf ans, il fallut l'interner. Depuis — il y a trois ans de cela — je l'ai en traitement.

— Vous dites qu'elle est « dangereuse » ; qu'entendez-vous exactement par là ?

— C'est bien difficile à dire. Elle a vécu en observation, entre les mains de spécialistes qui demeurent toujours sur leurs gardes. Je ne voudrais pas que vous vous imaginiez qu'elle est toujours violente ou dangereuse. Rien de moins exact ! En fait, la plupart du temps, c'est une jeune fille charmante, tout à fait adorable. Pendant des mois, elle se conduira de façon parfaitement normale, si bien que cela peut paraître le comble de la méchanceté de la garder ainsi, derrière les verrous. Et puis, sans le moindre avertissement, elle attaquera quiconque se trouvera à sa portée. C'est une curieuse espèce de folie, une forme de schizophrénie... (Voyant Kamp rester bouche bée, il se reprit :) Un dédoublement de la personnalité, si vous préférez : une mentalité Jekyll et Hyde. Comme si un volet d'acier s'abattait sans crier gare à l'intérieur de sa tête, faisant d'elle une folle dangereuse aux penchants homicides. Le plus ennuyeux, comme je vous l'ai dit, c'est qu'il n'y a point de signe avant-coureur de la crise. Si elle se déclenche... alors Carol attaquera n'importe qui avec une violence et une force extraordinaires. Quand elle est en crise, elle est de taille à lutter avec n'importe quel homme.

— Elle n'a jamais tué personne ? demanda Kamp en tirant sur sa moustache.

— Non, mais deux assez vilains incidents ont déterminé son internement. Le dernier survint un jour où elle vit quelqu'un battre un chien. Elle

aime beaucoup les animaux et, avant que son infirmière ait pu faire un mouvement, elle s'était jetée sur l'homme et lui labourait le visage de ses ongles. Elle possède des mains redoutables et le type perdit un œil dans l'aventure. L'infirmière et des passants eurent d'ailleurs beaucoup de mal à lui faire lâcher prise. Il est certain qu'elle l'aurait tué. Il intenta un procès et il fallut la faire interner. L'affaire fut étouffée et coûta une jolie somme à Blandish. (Travers passa la main dans ses cheveux, secoua la tête.) Et maintenant qu'elle est libre d'aller où bon lui semble... tous ceux qui la rencontreront sans savoir à qui ils ont affaire peuvent courir de très sérieux dangers.

— Ma foi, voilà une perspective tout à fait agréable ! s'exclama Kamp. Et dame, la chercher dans cette tempête du diable n'est pas fait pour faciliter les choses !

— Il faut qu'on la trouve vite et sans tapage, dit Travers Vous avez dû savoir que le testament de Blandish vient justement d'être validé et que l'administration de sa fortune doit être confiée à des curateurs. Cette fortune dépasse six millions de dollars. Si l'on apprend que Carol s'est échappée et erre aux environs, la première fripouille venue tentera de lui mettre le grappin dessus pour en tirer de l'argent.

— Mais si sa fortune est administrée par des curateurs, l'argent est en sécurité, il me semble ?

— Pas forcément. La législation en vigueur dans cet État est assez particulière : si un aliéné s'échappe d'un asile et demeure en liberté pendant quatorze

jours, il faut procéder à un nouvel examen médical avant que le malade puisse être ramené à l'asile. De plus, d'après les termes du testament de Blandish, si sa petite-fille quitte la maison et n'est pas réinternée, elle obtient du même coup le droit de disposer entièrement de sa fortune et les curateurs sont, de ce fait, supprimés. Voyez-vous, Blandish n'a jamais voulu admettre que l'enfant puisse être incurable. C'est pourquoi il a rédigé son testament en ces termes. Je crois qu'il regrettait de s'être désintéressé de la petite quand elle n'était encore qu'un bébé et qu'il a tenté ainsi de se racheter.

— Donc, si on ne la retrouve pas d'ici quatorze jours, vous ne pourrez plus la ramener ici ?

— Pas avant qu'un tribunal se soit prononcé en faveur de l'internement... et cette déclaration doit s'accompagner d'un certificat signé par deux médecins... sans qu'il soit tenu compte pour cela des certificats précédents ! Carol devra donc leur prouver qu'elle est bien justiciable d'internement pour aliénation mentale... et ceci peut devenir impossible si elle passe d'un État dans un autre.

— Il semble, en effet, qu'il nous faille lui mettre la main dessus d'urgence, dit Kamp. A-t-elle de l'argent sur elle ?

— Pas que je sache. Non, je ne crois pas.

— Avez-vous une photo d'elle ?

— Je ne pense pas qu'il en existe une seule.

— Alors, décrivez-la-moi, dit Kamp en tirant de sa poche un carnet tout fripé.

Travers se rembrunit.

— Elle n'est pas facile à décrire ; du moins, si on veut lui rendre justice. Voyons : je dirais qu'elle a environ un mètre soixante-cinq, les cheveux roux, de grands yeux verts. Elle est extraordinairement belle, avec un corps harmonieux, plein d'élégance. Il lui arrive de vous regarder d'une façon assez particulière, sous ses paupières à demi baissées, ce qui lui donne un air sournois assez déplaisant. Elle a un tic nerveux du côté droit de la bouche, seul signe extérieur de ses troubles mentaux.

Kamp marmotta, tout en gribouillant dans son carnet :

— Signes particuliers ?

— Une cicatrice étoilée sur le poignet gauche. En arrivant ici, elle a essayé de s'ouvrir les veines au cours d'une crise de nerfs. Ce qu'elle a de plus remarquable, ce sont ses cheveux ! Les cheveux les plus roux que j'aie jamais vus, vraiment roux, pas auburn. Ils sont très beaux, d'une nuance tout à fait exceptionnelle.

— Comment était-elle habillée quand elle s'est enfuie ?

— Il manque une robe de laine bleu foncé et des solides chaussures de marche, dans ses affaires. En outre, mon chauffeur m'a signalé que son trench-coat, qui était suspendu dans le couloir près de la porte de sa chambre, avait disparu. Nous pouvons en conclure qu'elle a dû le prendre.

Kamp se leva.

— O. K. Maintenant nous pouvons démarrer. Je vais demander à la police de surveiller toutes les routes pendant que nous organiserons une bat-

tue des hauteurs environnantes. Ne vous tourmentez pas, docteur, nous la retrouverons.

Mais, tandis que la voiture du shérif s'éloignait dans l'allée, le docteur Travers eut le pressentiment qu'ils n'y arriveraient pas.

Le camion ralentit, puis s'arrêta devant chez Andy. Nick Burns descendit péniblement de son siège, trébuchant parmi les flaques, tête baissée pour éviter la force du vent et de la pluie ; il poussa la porte et, cherchant à l'aveugle son chemin dans la pesante chaleur de la pièce tout alourdie des fumées de tabac, il gagna une table loin du poêle.

Andy, le patron, tout bouffi de graisse, l'accueillit jovialement :

— Bonsoir, Nick. Ça fait plaisir de te revoir. T'as l'air vanné, mon gars ! Tu vas pas repartir cette nuit, hein ? La plupart des copains restent ici. Y a de la place pour toi.

— Faut que je continue, dit Nick, le visage tiré par la fatigue, les paupières à demi closes. Donne-moi seulement une tasse de café, Andy, et grouille ! Faut que j' sois à Oakville demain.

— T'es piqué ! reprit Andy d'un air dégoûté. (Il disparut pour revenir presque immédiatement avec le café.) Vous autres camionneurs, vous êtes tous une bande de cinglés ! Pourquoi ne pas vouloir dormir un peu ? J' parie qu'il y a des jours et des jours que tu t'es pas mis au lit.

— Tu crois que ça m'amuse ? grogna Nick. Avec les tarifs de transport actuels et mes dix semaines de retard de paiement pour les traites du

bahut, qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ? J'ai pas envie de perdre le camion, Andy.

— Fais gaffe. T'as l'air crevé. T'es pas en état de conduire ce gros bahut sur les routes de la montagne.

— Écrase ! coupa sèchement Nick. Je te dis qu'il faut que j'y aille. (Il but le café fumant et soupira.) J'ai chargé cinq cents caisses de pamplemousses, et ces vacheries sont foutues de me pourrir entre les pognes. Faut que je les fourgue, Andy. C'est mon seul espoir de palper un peu de fric.

Andy grogna.

— Évidemment, dans ce cas-là... Comment vont Connie et le petit ? J'espère que tu les amèneras à ton prochain passage. Ça me ferait plaisir de les revoir.

Le visage de Nick s'éclaira.

— Ils vont bien. Je peux pas les prendre avec moi, Andy, la route est trop dure. Je suis forcé de bourrer sans arrêt. (Il termina son café.) J'espère passer bientôt une nuit à la maison. Ça fait des semaines que je ne suis pas rentré chez moi.

— T'as intérêt. S'il ne te voit pas plus souvent, ton lardon te filera une pêche en pleine poire le jour où tu feras la bise à Connie.

— C'est vrai, repartit Nick se remettant sur ses pieds. Cette pluie-là me flanque la colique. Non, mais, écoute-moi ça !

— Y en a pour toute la nuit. Fais bien attention à toi, mon gars.

— Sûr. Eh bien, au revoir ! Au prochain tour, si j'ai la veine de trouver une cargaison.

— T'en trouveras, dit cordialement Andy. Ouvre l'œil dans la montagne. (Il ramassa l'argent que Nick avait jeté sur la table.) Au revoir, Nick !

Après la chaleur du café, il faisait froid dans la petite cabine et cela réveilla tout à fait Nick. Il démarra, accéléra, tandis qu'à grand vacarme le camion s'enfonçait dans les ténèbres et dans la pluie.

Là-bas, sur la droite, à l'écart de la route, il aperçut les fenêtres éclairées de la Clinique psychiatrique de Glenview, et une grimace fronça son nez en pied de marmite. Chaque fois qu'il passait devant la clinique, la même pensée morbide lui revenait : s'il ne perdait pas le contrôle de son véhicule, s'il n'emplafonnait pas un obstacle quelconque et ne périssait pas cramé dans son camion, il finirait ses jours dans un asile de fous. Les longues heures au volant, le ronflement monotone du moteur, le perpétuel manque de sommeil finiraient, à la longue, par rendre n'importe qui dingue. Il regarda à nouveau les lumières lointaines de Glenview. En tout cas, ce ne serait pas là qu'on l'enfermerait : seuls les cinglés pleins aux as pouvaient s'offrir Glenview.

Une rafale de vent cingla le camion, la pluie crépita sur le capot. On distinguait à peine la route, mais il continua à rouler, les mains tellement crispées sur le volant qu'elles lui faisaient mal.

Tout à coup, il se pencha, scrutant les ténèbres à travers le pare-brise. Ses phares firent surgir à la lumière une jeune fille plantée sur le bord de la route. Elle semblait indifférente à la pluie qui la

fouettait et elle ne bougea pas en voyant approcher le camion.

Instinctivement, Nick écrasa le frein, et le camion chassa de l'arrière pour s'arrêter à la hauteur de la jeune fille. Elle se trouvait maintenant hors de la zone lumineuse des phares et il la distinguait vaguement, mais assez pour se rendre compte qu'elle était nu-tête, les cheveux plaqués par la pluie. Nick était intrigué et un peu surpris.

— Voulez-vous monter ? hurla-t-il, forçant sa voix pour dominer le vent. Il ouvrit la portière.

La jeune fille ne fit pas un mouvement ; il distinguait la tache pâle de son visage et il eut conscience d'yeux invisibles qui l'examinaient.

— Voulez-vous monter ? répéta-t-il. Qu'est-ce que vous faites par ici ? Vous ne voyez pas qu'il pleut ?

— Oui, je monte, dit la jeune fille. Sa voix était plate, neutre.

Il se pencha, lui saisit la main et la hissa sur le siège à côté de lui.

— Il fait humide, dit-il. Il fait même vachement humide !

Il se pencha par-dessus elle, tira la portière, la ferma d'une secousse. À la faible lueur du tableau de bord, il vit que l'inconnue portait un trench-coat d'homme.

— Oui, une sale nuit, dit-elle.

— Ma foi, oui ! répéta Nick toujours intrigué.

Il débloqua les freins, le moteur gronda comme il changeait de vitesse et la route apparut luisante tandis qu'il continuait sa course dans l'obscurité.

Il crut entendre, au loin, le faible tintement d'une cloche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, tendant l'oreille. On dirait une cloche.

— C'est le signal d'alarme de l'asile, dit la jeune fille. Ça veut dire que quelqu'un a eu la chance de s'enfuir !

Et elle se mit à rire doucement, d'un curieux petit rire métallique qui eut le don d'agacer Nick.

Le son funèbre de la cloche apporté par le vent les poursuivait.

— Vous voulez dire qu'un des piqués a réussi à s'échapper ? demanda Nick, surpris. (Il scruta les ténèbres, s'attendant presque à voir une silhouette hurlante et frénétique surgir d'un des buissons qui bordaient la route pour s'élaner sur le camion.) J'parie que vous avez dû être contente de me voir arriver. Où allez-vous ?

— Nulle part, répondit la jeune fille se penchant à son tour, tentant de voir au travers du pare-brise ruisselant de pluie.

La lueur du tableau de bord tomba sur ses mains fines et longues, et Nick remarqua à son poignet gauche une profonde et blême cicatrice. « Près de l'artère, constata-t-il ; elle a dû avoir joliment peur, quand ça lui est arrivé. »

— Nulle part ? répéta-t-il en riant. C'est bougrement loin, ça ?

— Je ne viens de nulle part, je ne vais nulle part et je ne suis personne ! dit la jeune fille. (Une étrange amertume transparaisait dans sa voix dure et plate.)

« Façon comme une autre de me dire de m'occuper de mes affaires ! » pensa Nick, et il reprit :

— Ce n'était pas par curiosité. Je vais à Oakville, si ça peut vous être utile.

— Ça ira, dit-elle avec indifférence.

Et elle se tut.

On commençait à grimper, maintenant, et le moteur chauffait, remplissant la cabine de vapeur et d'une chaleur assoupissante. Nick continua de conduire, et plus il grimpait, plus il avait sommeil ; il se sentait gagné par cette sorte d'engourdissement qui vous saisit au coin du feu. Son corps exigeait du sommeil, ses idées s'obscurcissaient ; il continuait en automate, oublieux de la jeune fille que les cahots de la route secouaient comme une poupée de chiffons.

Il n'avait eu que six heures de sommeil en quatre jours et il était arrivé à la limite de la résistance. Ses yeux se fermaient sans cesse, mais il conservait la tête droite, essayant de voir entre les fentes des paupières. Et soudain, n'en pouvant plus, il s'abattit, la tête sur le volant. Il se réveilla aussitôt, se redressa, s'injuriant tout bas. Le bord de la route semblait courir à sa rencontre, l'herbe était d'un vert étonnant à la lumière des phares. Il s'accrocha au volant, le camion patina, les pneus gémirent... Les roues extérieures escaladèrent le bord de gazon avant de retomber doucement sur l'asphalte. Le chargement oscillant des cageots de pamplemousses, sous la bâche de toile cirée qui le recouvrait, craqua et vacilla, se balançant dangereusement. L'espace d'un instant qui fut comme

un cauchemar, Nick crut que le camion allait capoter, mais il retrouva son équilibre et continua à se traîner sur la route sinueuse.

— Bon Dieu ! excusez-moi, bégaya-t-il, le cœur lui cognant les côtes. J'ai dû somnoler un peu. (Il jeta un coup d'œil à la jeune fille, s'attendant à la voir morte de peur, mais elle contemplait la nuit au travers du pare-brise, calme, tranquille comme si de rien n'était.) Vous n'avez pas eu peur ? demanda-t-il, un peu irrité de la voir si calme. Nous avons failli passer par-dessus bord.

— Nous aurions été tués, n'est-ce pas ? dit doucement l'inconnue. (Il l'entendait à peine, avec ces coups de vent cognant contre la voiture.) Auriez-vous peur de mourir ?

Nick grimaça.

— Faut jamais parler d' ça dans un camion, ça porte malheur ! Y a des chauffeurs qui y restent tous les jours, dit-il en touchant le bois du tableau de bord.

Il ralentit pour prendre un court virage. Ils s'engageaient dans la route de montagne.

— À partir de maintenant, ça va grimper, continua-t-il, un peu soulevé de son siège pour tenir mieux son volant en main. Regardez bien : c' te sacrée route en vaut la peine.

Ils étaient cernés maintenant d'un côté comme de l'autre. À droite par la paroi granitique de la montagne, à gauche par un abîme qui s'ouvrait à pic sur la vallée au-dessous d'eux. Nick passa en seconde. Le camion commença lentement à escalader la pente raide tandis que le moteur vrombissait.

— Le vent va être mauvais à mi-côte ! hurla Nick à la jeune fille. (Déjà, en effet, sa force paraissait accrue. Quelque part devant eux, ils purent entendre de lourds fragments de rocs rebondir pour aller s'écraser en bas dans la vallée, ajoutant encore au tumulte.) Y souffle du fin fond d' la plaine et vient s'écraser contre la montagne. J'ai déjà fait ce trajet-là l'année dernière avec un vent pareil et je suis resté en panne.

La jeune fille ne dit rien, elle ne tourna même pas la tête vers lui.

Bizarre, cette môme, se dit-il. J'aimerais bien la voir un peu mieux. Elle m'a l'air d'un beau petit lot. Il bâilla, resserra son étreinte sur le volant. « Je ne suis personne et je ne viens de nulle part... » Drôle de déclaration. Peut-être bien qu'elle est dans l' pétrin. Elle s'est peut-être sauvée de chez elle ! Il secoua la tête, sa passagère le tracassait.

Mais au virage suivant, il oublia tout ce qui n'était pas la conduite du camion. Brusquement, le vent s'abattit sur eux avec la sauvagerie d'une bête fauve. Le moteur cala et le camion, tout frémissant, refusa d'avancer. On eût dit qu'ils venaient de se jeter tête baissée contre un mur de brique, face au vent, recevant de plein fouet ses rafales forcenées. Des torrents de pluie cinglaient le pare-brise. Il était impossible de voir au travers du déluge d'eau qui s'abattait avec un fracas de tonnerre.

Avec force jurons, Nick redémarra et passa en première. Le camion bondit, vibrant d'un bout à l'autre comme il affrontait le vent, et se mit à os-

ciller dangereusement. Patatras ! Toute une pile de cageots, arrachée à la bâche qui claquait au vent, s'écrasa sur la route avec un bruit mat.

— Merde ! rugit Nick. V' là l' chargement qui fout le camp !

Les cageots continuaient à dégringoler ; il fit marche arrière, reculant avec prudence sur la pente raide pour venir s'abriter au virage sous le surplomb de la montagne.

Le camion obéissait mal, il sentit les roues arrière décoller du sol.

« Nous allons passer par-dessus bord », pensa-t-il, paralysé par la peur. Il aurait voulu ouvrir la portière et sauter pour sauver sa peau, mais il ne pouvait se décider à capituler.

Le camion dérapait doucement vers le bord de la route ; s'efforçant désespérément de résister au dérapage, Nick poussa à fond sur le champignon ; les roues s'arc-boutèrent et le camion fit un bond en arrière, franchit le virage sur trois roues, la quatrième tournant dans le vide, et gagna l'abri du roc.

Alors il freina, coupa l'allumage, osant à peine croire qu'ils se trouvaient enfin sains et saufs ; il retomba sur son siège, la bouche sèche, les muscles encore frémissants.

— Ça c'est quelque chose ! dit-il, repoussant sa casquette en arrière et passant le revers de sa manche sur son front mouillé de sueur. Bon Dieu, il s'en est fallu d'un poil !

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? demanda la jeune fille qui était restée parfaitement immobile et sage.

Il n'avait même pas la force de parler ; dégringolant de la voiture, il s'en fut sous la pluie examiner les dégâts.

À la lueur des phares, il put voir les cageots éparpillés un peu partout sur la route ; certains s'étaient ouverts en tombant ; les globes jaunes, meurtris, luisaient sous la pluie. Il n'y a plus qu'à attendre le jour, se dit-il, trop accablé même pour se mettre en colère. Rien d'autre à faire. Il était en panne dans la montagne, avec sa cargaison perdue, exactement comme l'année passée.

La jeune inconnue surgit des ténèbres ; elle apparut dans la lumière des phares comme un fantôme et le fit sursauter.

— Nous sommes en panne, dit-il. Rentrez dans la cabine ; je vais allumer les signaux, le temps de ramasser les cageots tombés.

— On ne continue pas ? demanda-t-elle, le visage tout proche du sien pour qu'il puisse l'entendre en dépit du vent.

— Non ! hurla-t-il avec une irritation soudaine. Remontez dans le camion, bon Dieu ! Et laissez-moi tranquille.

Et il se détourna, trop absorbé par le sentiment du désastre pour s'occuper d'elle. Il disposa les feux de Bengale ; ils ronflèrent et sifflèrent dans le vent et la pluie tandis que leurs flammes blanches éclairaient la route, révélant ainsi la ruine totale de sa cargaison. Nick eut à peine le temps de débarrasser la route — en peinant comme dans un cauchemar — avant que la dernière des fusées se fût éteinte sous la pluie.

Trempé jusqu'aux os, éreinté, il se hissa péniblement dans la cabine.

La jeune fille avait pris sa place au volant, mais il était trop las pour lui demander de bouger. Il s'effondra dans l'autre coin, fermant les yeux.

Avant de pouvoir songer à ce qu'il lui faudrait faire le lendemain, avant même d'avoir pu évaluer le montant de sa perte, il s'était endormi, le menton sur la poitrine, les paupières lourdes comme du plomb.

Il se mit à rêver qu'il conduisait le camion, le soleil brillait haut dans le ciel, un vent tiède sifflait doucement et la voiture descendait l'autre versant, prenant les virages avec aisance. C'était épatant de conduire comme ça. Il ne sentait plus du tout sa fatigue, au contraire, il était tout à fait bien. Le moteur tournait rond et l'aiguille du compteur oscillait autour de cent dix. Sa femme, Connie, et le petit se trouvaient à ses côtés ; ils lui souriaient, admirant la maîtrise avec laquelle il maniait le volant. Le gamin lui criait d'aller plus vite, de battre le vent à la course, et le camion paraissait voler au-dessus de la route avec la grâce et la vitesse d'une hirondelle.

Brusquement, le rêve tourna au cauchemar. Le volant s'effrita entre ses mains comme s'il eût été en papier et la voiture fit une soudaine embardée, dérapa, passa par-dessus le bord de la route et plongea dans le précipice, rebondissant pour plonger toujours plus bas... Nick s'éveilla, les hurlements de Connie dans les oreilles, tremblant, le cœur glacé d'effroi.

Un instant, il crut que le camion continuait sa chute, car le moteur vibrait et la voiture cahotait ferme. Et puis il se rendit compte que le camion descendait le versant de la montagne à une vitesse folle, la flèche de feu de ses phares bondissant devant lui dans l'obscurité. À demi paralysé par la peur et le sommeil, il chercha instinctivement le frein à main tandis que son pied se plaquait sur la pédale, mais son pied et sa main ne trouvèrent rien... Alors, il commença à comprendre qu'il ne conduisait plus, que c'était l'inconnue qui avait pris le volant.

Avant que son esprit encore embrumé eût repris conscience de ce qui arrivait, un autre bruit parvint aux oreilles de Nick : le hurlement d'une sirène de police derrière eux.

À présent il était tout à fait éveillé, la colère et l'inquiétude s'emparèrent de lui.

— Non mais dites donc, vous n'êtes pas un peu malade ? hurla-t-il à la fille. Arrêtez-vous ! Arrêtez ! Ma cargaison est désarrimée et les flics nous courent après. Vous n' les entendez donc pas ? Arrêtez, bon Dieu !

Sans se soucier de lui, elle restait fixée au volant, immobile comme une statue, le pied appuyé sur l'accélérateur, poussant le moteur, plus vite, toujours plus vite jusqu'à ce qu'il se mît à vibrer dangereusement. Les cageots brinquebalants, derrière eux, se heurtaient sous la bâche.

— Êtes-vous devenue folle ? clama Nick, n'osant pas la toucher de crainte de la faire dérapier et de

passer par-dessus bord. Vous tenez à nous envoyer dans le fond ? Arrêtez-vous, espèce d'idiot !

Mais elle restait sourde à ses cris et le camion dévalait la pente en cahotant à travers la pluie, le vent et la nuit.

Derrière eux, la sirène hurlait. Nick se pencha par la portière, scrutant les ténèbres au-delà de la paroi du camion, tandis que la pluie lui fouettait le visage et les mains. Un seul phare tremblotait là-bas. Nick devina qu'ils avaient été pris en chasse par un flic à moto. Se retournant vers la jeune fille, il clama :

— Y a un flic qui nous poursuit pour excès de vitesse. Y va nous dresser contravention. Pas question de le semer ! Arrêtez, entendez-vous ?

— Il ne me rattrapera pas ! dit la jeune fille d'une voix haute et claire qui domina le bruit du moteur et le vacarme du vent.

Elle se mit à rire de ce curieux petit rire métallique qui avait déjà agacé Nick.

— Ne faites pas l'idiot ! reprit-il se rapprochant d'elle. Nous allons finir par emboutir quelque chose ! Vous ne pouvez pas aller plus vite qu'un flic avec ce camion-là ! Allons, stoppez !

Devant eux la route s'élargit brusquement.

C'est bien ça, se dit Nick. Le flic va nous dépasser et nous barrer la route. Tant pis, ça sera pour ses pieds. C'est elle qui va prendre. Moi, je n'y suis pour rien. Quelle petite imbécile ! Quelle folle, tout de même !

Les choses se passèrent comme il l'avait prévu : un brusque ronflement de moteur, le faisceau

éblouissant d'un phare et le flic les avait dépassés : silhouette trapue en ciré noir, tête penchée sur le guidon.

— Faudra bien qu' vous arrêtiez, maintenant ! hurla Nick. Il va s' tenir au milieu de la route pour nous faire stopper. Faudra bien vous arrêter, sinon vous l'écraseriez !

— Eh bien, je l'écraserai, dit tranquillement l'inconnue.

Nick la dévisagea, il sentait qu'elle était résolue à faire comme elle avait dit.

— Vous n'êtes pas un peu timbrée ! brailla-t-il.

Et soudain son cœur fit un bond dans sa poitrine : Glenview... la cloche... quelqu'un a réussi à s'évader... ce curieux petit rire métallique... Je ne suis personne et je ne viens de nulle part. Eh bien, je lui passerai dessus. Elle était folle ! Oui ! C'était une aliénée... Le flic, derrière elle, lui faisait la chasse pour la ramener à Glenview !

Nick s'écarta d'elle, les yeux hors de la tête, malade de peur. Il n'allait pas rester là sans rien tenter. Sinon elle tuerait le flic, elle le tuerait et se tuerait ! Que lui importait ? Si seulement il pouvait couper le contact. Mais oserait-il ? Si elle prenait peur, elle pouvait verser. Il regarda par la portière, le souffle court, le cœur battant à tout rompre. Ils recommençaient à monter. Sur leur gauche, une longue barrière de bois peinte en blanc servait de garde-fou, dominant les méandres de la route qu'ils venaient de parcourir. Si elle appuyait sur la gauche, ils étaient flambés, mais si elle tournait à droite, il leur restait une

chance, bien précaire certes, mais ils auraient peut-être le temps de sauter avant que le réservoir prenne feu.

Il s'aperçut que le flic leur faisait signe de stopper. À l'arrière de sa moto, un signal luisait faiblement : « Police, Stop. »

— Faut vous arrêter, mon petit ! cria désespérément Nick. Ce n'est pas à vous qu'il en a, c'est à moi. Vous n'avez rien à craindre...

La jeune fille eut un rire imperceptible tandis qu'elle déchiffrait le signal lumineux. Il semblait qu'elle visât la moto. Nick se rendit compte que le policeman avait réduit sa vitesse, le camion gagnait sur lui, le pinceau des phares lui tapait en plein dans le dos.

L'imbécile ! songea Nick. Il doit bien savoir que c'est une piquée. Il doit bien se douter qu'elle lui passera dessus. Et il se pencha hors de la voiture pour hurler à la silhouette courbée en deux, juste devant eux :

— Enlevez-vous d' là ! Elle va vous passer dessus !

Le vent dispersa ses mots, les éparpillant en tous sens. Le vacarme du vent et de la moto empêchait le flic d'entendre. Il avait encore réduit la vitesse et tenait fermement le milieu de la route. Les phares du camion le touchaient, le capot de la voiture n'était pas à plus de vingt pieds de sa roue arrière.

Nick, saisi de panique, se tourna pour couper l'allumage, mais les doigts crochus lui griffèrent le visage ; des ongles labourèrent ses joues et, dans

un sursaut de recul, sa tête heurta violemment la paroi d'acier de la cabine, tandis que le camion, chassant à l'arrière, grimpait sur le talus herbeux, se redressait pour retomber lourdement sur la route. Glacé de terreur et de douleur, Nick se cacha le visage dans les mains et le sang ruissela entre ses doigts.

Et puis, comme il relevait la tête, la chose arriva. Le flic, jetant un coup d'œil derrière lui, eut l'air de sentir le danger. Nick vit le visage aux grosses lunettes, tout souillé de boue, se dresser une seconde devant eux, la bouche grande ouverte dans une clameur silencieuse. La fille appuya de tout son poids sur l'accélérateur. Un instant les deux machines parurent suspendues dans l'espace, la moto essayant de se dégager, le camion de l'atteindre et de la pulvériser. Puis, dans un bond puissant, le camion frappa la moto et l'envoya négligemment voler en l'air.

Au-dessus du rugissement du vent, Nick entendit le cri de terreur du policier, le fracas de la moto s'abattant sur le flanc de la montagne ; il vit le jaillissement des flammes quand elle se mit à brûler. Et puis il aperçut une forme sombre qui s'effondrait lourdement sur la route, en plein dans le sentier lumineux des phares.

— Attention ! cria-t-il, se voilant les yeux de ses mains.

Le policier s'efforça de se relever au moment même où le camion arrivait sur lui. Il y eut un petit choc, la roue de droite parut vaciller. Quelque chose vint gicler contre le pare-brise, laissant

une brillante tache rouge aussitôt lavée par la pluie. La roue arrière patina et glissa dans quelque chose de mou. Et puis la route s'ouvrit devant eux, déserte une fois de plus.

— Vous l'avez tué ! hurla Nick. Sale petite garce !

Sans réfléchir, il se précipita sur la clé de contact en tâchant d'esquiver la soudaine attaque d'une main griffue, parvint à la tourner et à s'emparer du volant. Il s'efforça de ramener la voiture vers la droite pour la jeter contre le flanc de la montagne, mais la petite était forte. La voiture oscillait follement sur la route tandis qu'ils luttaient pour la possession du volant.

Le visage de Nick était tout près de celui de l'inconnue ; il voyait briller ses yeux comme deux petites lampes derrière un carreau vert ; il poussa un juron, voulut la frapper, mais un mouvement du camion détourna son poing qui ne l'atteignit que de côté.

Sous le coup, elle eut une espèce de halètement ; alors, lâchant le volant, elle se jeta sur lui. Ses ongles l'atteignirent en plein dans les yeux, lacérant les paupières, l'aveuglant. Il sentit le sang chaud l'inonder et s'effondra, hurlant de douleur, tapant autour de lui comme un insensé, sans rien voir, dans une sorte de délire de souffrance.

La folle s'écarta du volant, se jeta sur lui et ses mains agrippèrent son cou, ses longs doigts s'enfoncèrent dans la chair.

Écrasant la palissade blanche, le camion franchit le bord de la route. Les phares balayèrent

inutilement le vide obscur de l'abîme. Des pierres grincèrent sur les garde-boue, les pneus mordirent de façon dérisoire le rebord empierré. Tout craquait, tout se disloquait. Une seconde, le camion parut suspendu entre ciel et terre, et puis, d'un bond, il s'en fut s'écraser dans les ténèbres, là-bas au fond de la vallée.

La grande Buick, carrossée en camionnette, son long capot luisant au soleil du matin, gravissait sans effort la route escarpée qui s'enroulait autour de la montagne.

Steve Larson était au volant, son frère Roy affalé à ses côtés. Rien ne permettait de déceler la parenté de ces deux hommes. Steve, grand, musclé, blond aux yeux bleus rieurs, avait le teint hâlé de ceux qui vivent au grand air et au soleil et faisait plus jeune que ses trente-deux ans. Il portait un pantalon de velours à côtes et une chemisette de cow-boy dont les manches roulées laissaient voir des bras musclés et bruns.

Roy était l'aîné ; brun, plus petit d'une tête que son frère, il avait des lèvres minces et mobiles et des petits yeux agate ; ses gestes brusques, presque saccadés, donnaient l'impression d'un homme dont les nerfs commencent à céder sous une tension trop longtemps soutenue. Ses vêtements de citadin élégant détonnaient dans cette contrée montagnaise.

Steve avait quitté son élevage de renards, là-haut, au sommet des Montagnes Bleues, pour aller à la gare chercher Roy qui arrivait de New

York. Les deux frères ne s'étaient pas vus depuis des années et Steve se demandait les raisons de la venue soudaine de Roy. Si au moins ils avaient eu de l'amitié l'un pour l'autre... À la gare, l'accueil morose de Roy n'avait pas surpris Steve et, pendant les deux premiers milles du voyage, les deux hommes n'échangèrent pas dix mots. Roy, nerveux, ne cessait de regarder par la vitre du fond comme pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Ce furtif manège commençait même à agacer Steve, mais, sachant combien son frère était irascible, il hésitait à lui en demander la raison.

— Tu as bonne mine, dit-il, s'efforçant d'entamer une conversation. Ça marche comme tu veux, à New York ?

— Couci-couça, grommela Roy, tordant le cou une fois de plus pour scruter la route par la vitre arrière de la camionnette.

— Eh ben, ça fait plaisir de te revoir, après tant d'années, continua Steve, pas très sûr d'être sincère. Qu'est-ce qui t'a décidé à venir comme ça, tout d'un coup ?

Si Roy cachait quelque chose (ce dont Steve était convaincu) c'était là un franc appel aux confidences.

Mais Roy demeura évasif.

— J' me suis dit qu'un petit changement d'air me ferait du bien, répondit-il en s'agitant sur son siège. De toute façon, il fait trop chaud l'été à New York. (Il contemplait d'un air maussade les hauts sommets rocheux qui se découpaient là-bas à l'horizon. De quelque côté qu'on se tournât, des

pics surgissaient, les uns derrière les autres, certains déchiquetés, aux sommets aigus, d'autres aux cimes arrondies, leurs crevasses et leurs arêtes couvertes de neige formant un éblouissant spectacle aux rayons du soleil.) C'est un peu sinistre, ton bled, dis donc ! fit-il, impressionné malgré lui.

— C'est magnifique ! répliqua Steve, mais tu vas trouver ça bien calme après New York. Je suis à vingt milles du chalet le plus proche, et je passe bien des semaines sans avoir une visite.

— Ça m'ira comme un gant, dit Roy. J'ai l'intention de me reposer. (Il se tortilla de nouveau sur son siège pour regarder par la vitre. La vue de la longue route déserte, qui se déroulait derrière eux ainsi qu'un ruban, semblait lui être agréable.) Oui, ça va m'aller à merveille. (Il médita un moment et reprit :) Mais je n'y passerais pas ma vie. Et toi, ça te plaît d'être tout le temps tout seul ? Ça ne finit pas par t'agacer ?

— Je m'en trouve bien, répondit Steve. Bien sûr, quelquefois on se sent un peu isolé, mais j'ai pas mal à faire. Plus de cent renards à soigner, et c'est moi qui m'en occupe tout seul.

Roy lui jeta un regard dur, bizarre.

— Et comment fais-tu, dans c' patelin, quand t'as envie d'une femme ? demanda-t-il.

Le visage de Steve se ferma.

— J' m'en passe, répondit-il les yeux braqués sur la route.

Il savait toujours comment était Roy avec elles.

— T'as toujours été une vraie nouille avec les femmes. T'as du sang de navet dans les veines !

reprit Roy, poussant d'une chiquenaude son chapeau en arrière. Tu prétends que tu restes ici depuis des années sans en voir une ?

— Il n'y a guère qu'un an que je suis là et je n'ai pas encore eu le temps d'y penser, répondit brièvement Steve.

Roy grommela :

— J'aurais dû emmener une fille. Je croyais qu' t'en avais toute une réserve !

Ils arrivèrent à une fourche.

— Nous prenons à droite, dit Steve, changeant de sujet. La route de gauche conduit de l'autre côté de la montagne, jusqu'à Oakville, au fond de la vallée. Il y a toujours beaucoup de circulation sur celle-là. Tous les poids lourds qui vont en Californie passent par Oakville. De ce côté-ci, au contraire, nous pénétrons dans la montagne.

— On dirait qu'il y a un camion renversé, là-haut, dit soudain Roy en montrant quelque chose du doigt.

Les yeux de Steve suivirent le doigt et, freinant aussitôt, il arrêta la Buick. Il se pencha par la portière pour examiner la pente rocheuse qui montait rejoindre la route d'Oakville à quelque deux mille pieds plus haut.

C'était bien un camion renversé. Il gisait sur le flanc, coincé entre deux sapins.

— Pourquoi diable t'arrêtes-tu ? demanda Roy d'un ton irrité. T'as jamais vu de camion renversé ?

— Sûr que si, répondit Steve, ouvrant la portière et sautant sur la route. Je n'en ai vu que trop, même. C'est pourquoi je vais jeter un coup

d'œil à celui-ci. Il y a peut-être un pauvre type qui est blessé. Après la tempête de la nuit dernière, il est possible que personne ne l'ait encore repéré.

— La solidarité des montagnards !..., ricana Roy. O.K., je t'accompagne ; il y a des siècles que je ne me suis pas dégourdi les jambes.

Ils atteignirent le camion après une raide escalade à travers l'herbe épaisse et les fragments de rochers épars.

Steve, grimpant sur le camion retourné, examina l'intérieur par la vitre brisée, tandis que Roy, appuyé contre la portière, tâchait de reprendre haleine. La montée l'avait épuisé.

— Donne-moi un coup de main ! lui cria Steve. Il y a le chauffeur et une jeune femme ; ils paraissent morts, mais je veux m'en assurer. (Il pénétra à l'intérieur, saisit la main de l'homme ; elle était raidie et glacée, et Steve l'abandonna aussitôt avec une grimace.) Pour être mort, il est mort !

— Je te l'avais dit, déclara Roy. Maintenant, foutons le camp d'ici. D'où il se tenait, il avait vue sur des kilomètres de route. Rien ne bougeait sur le ruban poussiéreux qui serpentait au flanc de la montagne. Pour la première fois depuis des semaines, Roy se sentit en sécurité.

Steve se pencha pour toucher la jeune femme couchée sur le chauffeur ; sa main à elle était tiède.

— Hé Roy ! Elle vit ! Ne t'en va pas. Aide-moi à la sortir de là !

Marmonnant entre ses dents, Roy grimpa à son tour, regardant par-dessus l'épaule de Steve.

— Allons, viens ! dit-il jetant un regard inquiet sur la route déserte. On ne va pas prendre racine ici, tout de même !

Steve souleva doucement la jeune femme, la passa à Roy par la portière. Tandis que celui-ci la posait sur le flanc du camion, il aperçut le cadavre du chauffeur.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il, suffoqué. Regarde donc le visage du type !

— On dirait qu'il s'est battu avec un chat, le pauvre bougre ! dit Steve, se hâtant de sortir du camion.

Roy prit une main de la jeune fille et la souleva :

— Ton chat, le voilà ! dit-il. Il y a encore de la chair et du sang sous ses ongles. Sais-tu ce que je crois ? Le chauffeur a dû vouloir rigoler un peu avec elle et elle l'a éborgné en lui griffant le visage, c'est comme ça qu'ils ont capoté ! (Il examina la jeune fille.) Dis donc, elle a une petite gueule maison ! continua-t-il. J' parie que cette pauvre nouille s'était dit qu'il avait dû ramasser une couche-toi-là. C'est une vraie beauté ! Je ne donne pas tort à cet idiot d'avoir voulu se l'envoyer. Et toi ?

— Enlève-la de là ! dit sèchement Steve.

Ensemble, les deux hommes emportèrent la jeune fille et l'allongèrent sur l'herbe épaisse. Steve s'agenouilla auprès d'elle, tandis que Roy restait planté là à regarder.

— Elle s'est fait une vilaine plaie derrière la tête, dit Steve. Il va falloir la soigner sans tarder.

— Laisse tomber ! dit Roy, une hargne soudaine dans la voix. Laisse-la ici. Elle s'en tirera très bien. Une gonzesse qui voyage en stop est capable de se débrouiller toute seule. D'ailleurs, il ne s'agit pas de s'encombrer d'une bonne femme ! Y aura bien un type qui la trouvera et à qui ça fera plaisir.

Steve la contemplait sans mot dire.

— Pas question de la laisser ici, dit-il d'un ton résolu. Elle est sérieusement blessée.

— Alors, descendons-la jusqu'à la route et laissons-la en bas. Quelqu'un ne tardera pas à passer ! dit Roy, le visage blême, agité de tics. Je n'ai aucune envie d'être mêlé à cette histoire !

— Il faut la faire soigner immédiatement, reprit paisiblement Steve. Il n'y a pas un endroit d'ici à la ferme où je puisse la laisser. Alors, je l'emmène à la maison ; j'irai chercher le docteur Fleming. Tu as quelque chose contre ?

Le visage de Roy était hideux de rage réprimée.

— Allez, allez, je te vois venir ! s'exclama-t-il. T'es comme tous les péquenots qui passent leur vie dans la montagne ! Le premier jupon qui passe, tu tombes en extase ! Aller chercher le docteur ! Tu parles ! Tu t'en ressens pour cette poule, avoue-le ? J'crois bien que t'as dû me raconter des salades, tout à l'heure. Tu ne perds pas de temps quand il te tombe quéqu' chose sous la main !

Steve se redressa brusquement. Un instant, il parut sur le point de frapper son frère, mais il ré-

fréna sa colère et, la bouche tordue de mépris, il déclara :

— Tu n’as évidemment pas changé ! Mais tu ne me pousseras pas à bout. Tu n’apprendras jamais, décidément ! Tu as une cervelle de collégien.

Il se détourna et se pencha sur la jeune fille ; il fit jouer ses bras et ses jambes pour s’assurer qu’elle n’avait rien de cassé, et elle tressaillit.

— Pourquoi ne la déshabilles-tu pas ? ricana Roy, au lieu de te contenter de la peloter ?

Steve n’eut pas l’air d’entendre, mais sa nuque rougit. Il tâta le pouls de la jeune fille et le sentit agité sous ses doigts. Elle avait sûrement de la fièvre.

— Tu ferais mieux de la laisser, continua Roy. Autrement tu le regretteras.

— Oh, la ferme ! s’exclama Steve, prenant la jeune fille dans ses bras.

— O.K., mais ne viens pas dire ensuite que je ne t’aurai pas prévenu, reprit Roy, haussant les épaules avec indifférence. Quelque chose me dit qu’elle va nous attirer un tas d’emmerdements. Mais après tout je m’en fous, ça sera pour tes pieds.

Steve passa devant lui et commença à descendre lentement, prudemment, la pente jusqu’à la camionnette.

Silver Fox Farm s’élevait dans une vallée enfouie au cœur du massif rocheux des Montagnes Bleues, à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. On y accédait par un chemin

de montagne qui prenait sur la grand-route, serpentait pendant quatre à cinq milles au milieu de blocs de rochers et de forêts de sapins pour se terminer au chalet de bois de Steve Larson. La maison s'élevait au bord d'un lac, pâle miroir d'eau où abondait la truite de montagne.

Un an auparavant, Steve s'était décidé à quitter son emploi de courtier d'assurances pour se consacrer à l'élevage des renards. Il avait mis de l'argent de côté, et lorsqu'il découvrit l'endroit de ses rêves — Blue Mountain Summit — il en fit l'acquisition et emménagea. L'élevage en était encore à ses débuts, mais Steve espérait avoir avant peu les moyens d'engager du personnel. Le seul vrai défaut du lieu, c'était un complet isolement : personne à qui parler, jour après jour, sauf son chien.

La venue de Roy aurait pu résoudre le problème, mais Steve comprit vite que son frère serait pour lui une source d'ennuis plutôt qu'un compagnon. Il regrettait déjà sa visite.

Roy avait passé le chalet en revue, le regard mauvais et, sans dire un mot, s'en était allé s'étendre au bord du lac, laissant Steve porter seul la jeune fille encore inconsciente dans la maison.

Mais à peine fut-il hors de vue que Roy, revenant sur ses pas, courut à la Buick. Jetant vers la maison des regards furtifs, il leva le capot, dévissa la tête du Delco, l'empocha, rabaissa le capot et vint s'asseoir sous la large véranda.

Il pouvait entendre son frère aller et venir à l'intérieur de la maison ; il se faufila dans le grand living-room, embrassa d'un coup d'œil circulaire

son rustique confort et s'en fut droit au râtelier d'armes : une barre de fer à charnière munie d'un cadenas protégeait les fusils. Roy ferma le cadenas et empocha la clé.

Un instant plus tard, Steve pénétrait dans la pièce.

— T'as couché ta poule ? demanda Roy d'un air narquois.

— Ça suffit, hein ! lâcha Steve d'un ton bref. Ta façon de parler ne me plaît pas ! Rengaine tes boniments, j'aime pas ça !

Roy le dévisagea, un sourire narquois sur les lèvres.

— Comme c'est triste, dit-il, et il alluma une cigarette.

— Je me demande quelle mouche te pique, dit Steve. Depuis qu'on s'est retrouvés, tu as un comportement bizarre.

— Ça aussi, c'est bien triste, dit Roy.

Steve haussa les épaules.

— Je vais chercher le docteur Fleming, dit-il. J'en ai bien pour deux heures. Garde un œil sur la petite, tu veux ? J'ai l'impression qu'elle souffre d'une commotion, mais il se pourrait qu'elle revienne à elle pendant mon absence.

— Tu parles d'une joie, ricana Roy. Qu'est-ce que je suis censé faire ? Lui tenir la main en l'éventant avec mon chapeau ?

— Écrase, Roy, dit Steve en maîtrisant difficilement sa colère. Je dirai au toubib de prendre sa voiture, ça lui permettra d'emmener cette fille.

Mais tant qu'elle est ici, tu pourrais essayer de te rendre utile.

— Bien sûr, dit Roy. Allez, tire-toi, je me charge de la distraire. J'ai beaucoup de succès auprès des dames.

Steve lui lança un regard noir et s'éloigna. Il le vit monter dans la camionnette, essayer de mettre en marche.

Il était toujours adossé à la porte de la véranda quand Steve, au comble de la colère, gravit l'escalier en courant.

— Tu as tripoté la camionnette ! clama-t-il en se plantant devant son frère.

— Bien sûr. Et après ?

Une fois de plus, Steve essaya de se maîtriser :

— Tu as pris la tête du Delco. Je te conseille de me la rendre, Roy.

— Je la garde. Je t'avais prévenu de la laisser où elle était, cette sauterelle. Eh bien maintenant, tu l'as sur les bras. Personne ne viendra ici tant que j'y serai et personne ne bougera d'ici avant que j'en donne la permission.

Steve serra les poings.

— Écoute, Roy, je ne sais pas ce que tu as dans le crâne, mais je ne te laisserai pas faire ! Donne-moi cette pièce ou je la prends ! Je ne veux pas faire le méchant, mais je suis résolu à ne plus supporter tes idioties !

— Ah ! oui ? dit Roy, reculant d'un pas. Et ça, qu'est-ce que tu en dis ? (Un pistolet venait de surgir dans sa main comme par enchantement. Un 38 automatique, laid, à la gueule épatée.) Tou-

jours du même avis ? demanda-t-il, le pistolet braqué sur la poitrine de son frère.

Steve recula, la mâchoire contractée.

— Tu deviens fou, ma parole ! Pose-moi ça !

— Il serait temps que tu saches de quoi il retourne, reprit Roy d'une voix saccadée, mais sourde. Écoute bien : j' te mettrai une balle dans la peau sans qu' ça me fasse plus d'effet que d'écraser une mouche, frangins ou pas frangins ! Pour moi, t'es qu'un abruti. Essaie seulement de broncher et je te transforme en passoire ! (Il recula et s'assit sur la balustrade, tenant avec nonchalance le pistolet entre ses doigts.) Autant que tu le saches tout d' suite : je suis dans de sales draps, voilà pourquoi j' suis là... Ici, c'est la planque rêvée, personne n'aura idée de venir m'y chercher ! Et y aura pas de docteur Fleming pour aller raconter à tous ses foutus malades qu'il m'a vu chez toi. C'est comme ça, que ça te plaise ou non. La p'tite et toi, faudra rester ici jusqu'à ce que je sois prêt à filer. Et n'essaye pas de jouer au plus malin, mon pétard part tout seul ; y en a de plus dessalés que toi qu'en ont fait l'expérience !

Steve s'était ressaisi, mais il ne parvenait pas encore à croire que son frère parlait sérieusement.

— Mais voyons, c'est de la folie, Roy ! Il faut qu' j'aïlle chercher le docteur. Donne-moi la tête du Delco et laisse-moi partir.

— T'as la tête dure ! ricana Roy. Écoute, j'ai travaillé avec Bernie-le-Banquier, ça te dit quelque chose ?

Steve avait lu des articles sur Bernie-le-Banquier, c'était John Dillinger en mieux.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda-t-il. Mais Bernie-le-Banquier est un tueur !... La police le recherche !

Roy se mit à rire.

— L'année dernière, dit-il, j'ai cambriolé des banques. Je me suis fait des tas de fric. J'étais homme de main pour Bernie. Dame, ça payait bien.

— Ah ! c'est donc ça, dit Steve, avec une surprise mêlée de mépris. J'aurais dû me douter que tu t'acoquinerais avec des gangsters. Tu as toujours été un pauvre type sans caractère, Roy.

Roy repoussa l'automatique dans l'étui qu'il avait sous l'aisselle.

— J'ai bien mené ma barque, dit-il. J' suis peut-être ennuyé pour l'instant, mais ça ne durera pas, et après je pourrai dépenser le pognon que j'ai mis à gauche. J' suis pas comme toi, pauvre péquenot, à venir m'enterrer dans une cambrousse, avec rien que des renards comme compagnie. J' sais vivre.

Steve s'avança lentement vers lui.

— Tu ferais bien de me donner ce pistolet, dit-il.

Roy grimaça un sourire, sa main esquissa un geste, il y eut un éclair : la détonation éveilla l'écho, de l'autre côté du lac ; quelque chose avait frôlé l'oreille de Steve dans un léger bourdonnement.

— J' t'en collerais une dans le crâne tout aussi facilement, reprit Roy, et si tu fais l'imbécile, je

ne m'en priverai pas. Maintenant, te v'là prévenu. (Il tourna les talons et gagna le living-room, où il s'installa dans un fauteuil.)

Steve demeurait là, indécis, au soleil. Cette fois, il avait compris : Roy ferait comme il le disait ; il ne pensait pas à lui, d'ailleurs, mais à la jeune fille inconsciente qui gisait dans son lit. Il fallait s'occuper d'elle, puisque le docteur Fleming ne viendrait pas ; heureusement, Steve avait une pharmacie de secours et savait faire un pansement.

Comme il traversait le salon, Roy déclara d'une voix traînante :

— Et j'ai mis tes joujoux sous clé. S'il y a des coups de fusil à donner, c'est moi qui m'en charge dorénavant.

Sans se soucier de lui, Steve gagna sa chambre ; s'approchant de la blessée, il examina la coupure qu'elle avait au crâne et s'en fut chercher sa boîte à pansements, un bol d'eau et des serviettes.

Il finissait de mettre en place la dernière épingle de sûreté quand la jeune fille poussa un petit soupir et ouvrit les yeux.

— Salut, dit-il en lui souriant. Ça va mieux ?

Elle l'examina avec de grands yeux et porta la main à sa tête :

— Ma tête me fait mal, dit-elle. Qu'est-il arrivé ? Où suis-je ?

— Je vous ai trouvée sur la route, dans la montagne ; vous aviez eu un accident de camion. Ne vous tracassez pas. Vous avez une plaie au crâne, mais elle n'est pas grave.

— Un camion ? murmura-t-elle, les yeux vagues.

Quel camion ? Je ne me souviens pas... (Brusquement elle tenta de s'asseoir, mais Steve l'obligea doucement à se recoucher.) Je ne me souviens de rien, je ne peux pas penser, quelque chose est arrivé à ma tête.

— Ne vous inquiétez pas, dit Steve d'une voix douce, ça reviendra. Essayez de dormir ; vous serez tout à fait bien après un petit somme.

— Mais je ne sais pas ce qui m'est arrivé, s'exclama la jeune fille en étreignant la main de Steve. J'ai peur, je ne sais même plus qui je suis !

— Ça ira mieux bientôt, dit Steve. Il faut vous reposer et surtout ne pas vous tourmenter. Quand vous vous éveillerez, la mémoire vous sera revenue, tout ira bien.

Elle ferma les yeux.

— Vous êtes bon, dit-elle doucement. Restez près de moi, je vous en prie, ne me quittez pas !

— Je resterai là, dit Steve. Ne vous en faites pas.

Elle demeura immobile un petit moment puis, s'abandonnant, retomba dans l'inconscience.

Dans l'autre pièce, Roy, installé dans un fauteuil, semblait réfléchir. S'il n'y avait pas eu la fille, il aurait pu rester là sans rien dire à son frère, mais, désormais, il lui faudrait se tenir sur ses gardes. Steve était quelqu'un de pas commode, et s'il prenait Roy par surprise, il était fait. Près de la porte, quelque chose bougea ; Roy sauta sur ses pieds, la main au pistolet. Un grand chien bâtard pénétra dans la pièce en agitant la queue.

— Sale bête ! Roy eut un rire embarrassé. Tu m'as fait une de ces peurs...

Il écarta le chien d'un pied agacé et le regarda suivre le couloir à la recherche de son maître.

Steve se trouvait en face d'un nouveau problème au moment même où le chien arrivait sur le seuil de la pièce. Il venait de décider qu'il ne pouvait laisser cette jeune fille coucher toute vêtue sur le lit, mais il hésitait encore à la déshabiller. Pourtant, il n'y avait pas d'autre solution. La femme la plus proche se trouvait à une trentaine de milles de l'autre côté de la montagne ; d'ailleurs, il ne pouvait aller lui demander son aide.

En pénétrant dans la chambre, le chien lui apporta une sorte de soulagement.

— Salut, Spot, s'exclama-t-il. Tu tombes bien !

Mais avec un grognement plaintif, le chien recula vers la porte, le poil hérissé.

— Qu'est-ce qui te prend, espèce d'idiot ? demanda Steve étonné.

Le chien n'avait d'yeux que pour la jeune fille ; il recula lentement, puis, avec un aboiement pleurant, il s'enfuit le long du couloir et bondit dehors.

— Ma parole, on devient tous piqués, dans cette maison ! grommela Steve.

Ouvrant le tiroir de sa commode, il y prit son beau pyjama de soie blanche. Il en raccourcit les manches, fit de même pour les jambes. Puis ayant pris au jugé les mesures de la jeune fille, il conclut que cela pouvait aller.

« Allons-y ! » pensa-t-il, souhaitant qu'elle ne revînt pas à elle pour l'instant. Il commença à déboutonner sa robe ; dans une manche, il trouva un petit mouchoir brodé « Carol ». Il le retourna

entre ses doigts. Carol. Carol qui ? Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Était-ce possible qu'elle eût vraiment perdu la mémoire ? Qu'elle ne sache plus rien de ce qui lui était arrivé ? Qu'elle ne sache même plus qui elle était ? Il la regarda, étendue sur le lit. Elle était ravissante. Pas du tout le genre de fille à faire de l'auto-stop. Derrière tout cela, il y avait un mystère.

Il lui retira ses chaussures, puis la souleva délicatement et fit glisser sa robe par-dessus sa tête. Dessous, elle ne portait qu'une combinaison toute simple qui ne dissimulait en rien les courbes ravissantes de son anatomie.

Pendant un court instant, Steve la contempla, la gorge serrée. La beauté de cette femme sans défense l'emplissait de pitié et d'émerveillement. En la voyant ainsi abandonnée, il perdit son sentiment de gêne : il avait l'impression de regarder un objet d'art, pas un être vivant.

Il n'entendit pas Roy entrer dans la pièce, il ne se rendit pas compte que son frère, lui aussi, devorait des yeux la fille à demi nue étendue sur le lit.

Steve souleva la blessée pour lui passer la veste de pyjama.

— Pas si vite, dit Roy. J'ai pas fini de la reluquer. Quel châssis ! Merde, alors, elle est encore mieux roulée que je ne le pensais.

Steve reposa doucement la jeune femme et pivota sur ses talons.

— Fous le camp ! rugit-il.

— T'emballe pas, petit, dit Roy en souriant, les yeux toujours fixés sur la fille. Pourquoi serais-tu le seul à te régaler ? Je vais te donner un coup de main. Ce genre de boulot, c'est tout à fait dans mes cordes.

Steve s'avança vers son frère, les yeux hors de la tête.

— Sors d'ici, dit-il, et n'y remets plus les pieds. Roy hésita, puis haussa les épaules.

— D'accord, dit-il, et il ricana. Je te la laisse jusqu'à ce qu'elle soit retapée. Ensuite, je prendrai le relai. Je sais y faire avec les gonzesses. Elle ne m'arrachera pas les yeux, à moi. Je sais comment on dresse ce genre de panthère. Tu verras. Et ne t'imagines pas que tu vas m'en empêcher. Je vais me payer pas mal de bon temps avec cette mignonne.

Et toujours souriant, il repartit d'un pas nonchalant et regagna la véranda.

## CHAPITRE II

Une semaine s'écoula.

Semaine harassante pour Steve, obligé de vaquer à toutes les besognes de la ferme, de faire la cuisine et de soigner Carol. Roy n'essaya même pas de l'aider ; il passait la majeure partie de son temps posté sur un rocher d'où l'on pouvait surveiller la route de montagne, et il restait là des heures, le

regard fixé avec une sorte d'hébétude sur la vallée déserte.

Steve avait bien deviné que quelqu'un ou quelque chose terrifiait son frère ; c'était cette crainte, pensait-il, qui rendait Roy d'une si folle nervosité ; de là venait en grande partie sa méchante humeur. Steve raisonnait juste, car rien n'étant arrivé au bout du troisième jour, Roy sembla se détendre un peu, montra moins d'hostilité et, finalement, cessa de monter la garde. À la fin de la semaine, il était devenu presque amical, tout au moins dans la mesure où son égoïsme et son cynisme le lui permettaient. Mais il était toujours résolu à empêcher Steve de quitter Blue Mountain Summit tant qu'il y demeurerait et Steve dut s'incliner.

Carol occupant la pièce de Steve, les deux frères partageaient l'unique autre chambre ; Steve eut ainsi une preuve supplémentaire de l'extrême tension nerveuse de son frère. Roy dormait à peine, passait la nuit à se tourner et à se retourner, et lorsqu'il sommeillait, il se réveillait en sursaut au moindre bruit.

Carol, cependant, se rétablissait vite. Elle avait été extrêmement mal les deux premiers jours de son arrivée, et Steve avait dû la veiller constamment. La fièvre une fois tombée, la plaie commença à se cicatriser et la jeune fille reprit bien vite des forces.

Toutefois, elle n'avait toujours pas recouvré la mémoire. Elle ne gardait aucun souvenir de ce qui était arrivé avant son accident, aucun souvenir de

Glenview, aucune lueur même sur son identité. Elle éprouvait une confiance totale et quasi enfantine à l'égard de Steve et, à mesure que les jours passaient, l'étiquette habituelle entre un homme et une femme ayant forcément été bannie, Carol étant totalement incapable de s'occuper d'elle-même, une sorte de bizarre intimité s'installa entre eux, intimité qui bouleversait Steve et éveilla pour lui, chez Carol, un sentiment d'affection profonde qui se métamorphosa bientôt en amour.

Steve n'avait jamais été hardi avec les femmes. Tant que Carol fut malade et quasi inconsciente, il eut pour elle les sentiments qu'il aurait pu éprouver pour une sœur — s'il en avait eu une — et il lui prodigua tous les soins nécessaires de façon impersonnelle, sans rien éprouver, sinon quelque embarras. Mais, Carol une fois convalescente et lui laissant voir, sans la moindre retenue, qu'elle l'aimait, Steve ne sut comment faire face à cette situation.

Aussitôt qu'elle put se lever, Carol suivit Steve pas à pas, un peu comme un corps sans âme ; elle n'était heureuse qu'auprès de lui, il constituait le pivot autour duquel s'enroulait désormais sa vie.

Ignorant tout des tares mentales de Carol, Steve conclut de son attitude que cette blessure à la tête n'avait pas seulement oblitéré en elle tout souvenir, mais encore avait, de façon inexplicable, aboli en elle toute la réserve de l'adulte, lui laissant une mentalité d'enfant. Pour lui, se répétait-il, il ne pouvait, devant son état, répondre à l'amour qu'elle lui témoignait. Aussi mettait-il la bride à

ses sentiments, se refusant à croire qu'un tel amour pût être autre chose qu'une curieuse déformation d'esprit qui disparaîtrait quand la mémoire lui reviendrait.

D'un autre côté, Roy se rendit vite compte que Carol pourrait être une proie facile et constamment il pensait à elle. Carol ne lui accordait aucune attention, son esprit étant entièrement absorbé par Steve, mais Roy était persuadé que, s'il en trouvait l'occasion, elle ne se refuserait pas à lui.

Un matin qu'il rêvassait au bord du lac, il la vit descendre le sentier à travers les sapins. Steve, occupé dans le chalet, était invisible, et, décidé à tenter sa chance dans un tête-à-tête, Roy lui barra le chemin.

— Bonjour ! dit-il en la dévisageant. (Elle était éblouissante dans le soleil pâle ; sa beauté l'enflammait de désir.) Où avez-vous été ?

— Donner à manger aux renards, répondit-elle de sa voix plate, quasi neutre. Je vais trouver Steve, continua-t-elle. Vous me bouchez le passage.

— Mais je voudrais vous parler, dit Roy, se rapprochant encore. Il serait temps que nous fassions connaissance, nous deux.

— Je vais voir Steve, répéta-t-elle, essayant de se glisser de côté, mais il l'en empêcha.

— Laissons Steve où il est. Allons, soyez gentille. Vous me plaisez, mon petit. Je suis toqué de vous, je vous jure.

Il la saisit, l'attirant à lui. Elle se laissa faire sans manifester ni résistance ni intérêt, les yeux toujours tournés vers le chalet. Roy l'étreignit, la

pressant tout contre lui ; il sentait la douceur de ses cheveux sur son visage. Il avait l'impression de tenir dans ses bras un mannequin de grand magasin, mais il ne se rendait que vaguement compte de l'apathie complète de Carol. Trois semaines sans femme, pour Roy, c'était trois semaines de trop. Il ne se souciait donc pas qu'une femme demeurât passive du moment qu'il pouvait la peloter à son aise sans trouver de résistance.

— Lâchez-moi, je vous prie, dit Carol d'un ton grave. Je veux aller trouver Steve.

— Il ne s'envolera pas, dit brusquement Roy, la ployant dans ses bras.

Il plongea dans ses grands yeux vides avant d'écraser ses lèvres sur celles de Carol ; la bouche de la jeune fille demeura étroitement fermée sous la sienne, ses mains demeurèrent inertes le long de son corps. Elle ne se livrait pas, mais elle ne savait pas résister.

Le sang martelait les tempes de Roy tandis qu'il promenait fiévreusement les mains sur le corps de Carol et, la renversant davantage encore, il resserra son étreinte.

Brusquement, il se sentit tiré en arrière et, relâchant Carol avec un juron, il aperçut le visage bouleversé de colère de Steve. Avant qu'il eût pu tirer son revolver, le poing de Steve l'atteignit en plein à la mâchoire et il tomba lourdement, assommé, sur le sol tapissé d'aiguilles de pin.

— Recommence et je te tords le cou, déclara Steve d'un ton calme. (Il passa le bras autour de la taille de Carol et s'éloigna avec elle.) Venez, lui dit-il, rentrons à la maison.

— Pourquoi l'avez-vous frappé ? demanda Carol, heureuse de marcher aux côtés de Steve. Ça m'était égal.

— Je ne veux pas qu'il vous fasse peur, répliqua Steve en lui jetant un regard rapide, étonné.

— Je n'avais pas peur. Mais je ne l'aime pas, dit Carol. Si vous ne voulez pas qu'il recommence à se conduire ainsi avec moi, je ne le laisserai plus faire. Je ne savais pas que c'était cela que vous vouliez.

— Non, répondit Steve que ce raisonnement laissa songeur. Je ne veux pas qu'il recommence.

Roy les regardait s'éloigner tout en se relevant lentement. Il éprouvait un tel émerveillement à constater tant d'abandon chez Carol qu'il en oubliait presque le coup assené par Steve. Il avait embrassé Carol ! C'était presque comme s'il eût volé un bonbon à un enfant. Si Steve n'avait pas montré l'oreille... c'était bon !

Ce soir-là, Roy était déjà couché lorsque Steve arriva dans la chambre après avoir bouclé portes et fenêtres. Roy était resté à l'écart toute la journée, mais là, en se retrouvant face à face avec son frère, il préféra prendre l'initiative avant que Steve ne l'engueule.

— Surveille tes poings, dit-il d'un air menaçant. La prochaine fois que tu joues à ce petit jeu-là, je te colle du plomb dans les tripes.

— Alors, ne touche pas à la fille, répondit Steve en s'asseyant sur le bord de son lit. Tu ne te rends donc pas compte qu'elle n'est pas normale ? Ce coup sur la tête l'a détraquée. Elle est comme une

gosse. Alors, laisse tomber, Roy. Il n'y a rien d'amusant à lutiner une malade mentale

— T'es bien sûr ? ricana Roy. La nuit, tous les chats sont gris, qu'ils soient cinglés ou normaux. Pour moi, c'est une femme, c'est tout, et j'aime les femmes.

— Laisse-la tranquille ou tu auras affaire à moi, dit Steve l'air menaçant.

— T'es gonflé, dit Roy. Qu'est-ce qui m'empêche de te descendre ? Dans ce trou perdu, il s'écoulerait des mois avant qu'on ne découvre ton cadavre, et, à ce moment-là, je serais loin. Fais gaffe : ici, c'est moi qui commande, et plus tôt tu le comprendras, mieux ça vaudra.

Steve ôta ses chaussures et commença à se déshabiller.

— Je t'ai prévenu. Ne touche pas à Carol.

— Je lui plais. Elle m'a laissé l'embrasser, pas vrai ? Tu ne va pas essayer de me faire croire qu'une fille aussi bien roulée n'aime pas se faire embrasser. Si tu n'avais pas ramené ta fraise, on se serait payé du bon temps, tous les deux.

— Je ne te le répéterai pas, dit calmement Steve. Si tu cherches la bagarre, tu l'auras, flingue ou pas flingue.

Les deux hommes se dévisagèrent longuement. Roy fut le premier à détourner les yeux.

— Oh, va te faire voir, dit-il, et il se retourna dans son lit.

Steve se coucha.

— De quoi as-tu peur ? demanda-t-il soudain. Qui est-ce qui te cherche ?

Roy se redressa brusquement.

— Ta gueule ! J'ai peur de personne.

— Mais si. Tu as les nerfs en pelote. De qui te caches-tu ? De la police ?

Roy brandit son vilain automatique camus.

— Si tu ne la fermes pas, je te troue la peau, gronda-t-il, blême et grimaçant. Je me demande pourquoi je ne t'ai pas descendu plus tôt...

— Parce que tu as la trouille de rester tout seul, dit tranquillement Steve. Tu veux m'avoir auprès de toi quand ce que tu redoutes se produira.

Roy se laissa retomber sur son oreiller et fit disparaître son pistolet.

— T'es dingue, dit-il en éteignant la lumière. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Laisse-moi dormir.

Mais il ne dort pas. Il resta éveillé pendant des heures, à écouter la respiration régulière de Steve, à regarder le clair de lune sur les grands sapins, par la fenêtre ouverte.

La nuit était tranquille et silencieuse. Une brise légère frémissait dans les arbres et l'eau clapotait doucement au pied du petit embarcadère.

Roy pensait à Carol ; il se demandait s'il pourrait quitter la chambre sans éveiller son frère. S'il arrivait jusqu'à elle, le reste ne serait pas difficile, il en était sûr. L'idée de la tenir encore une fois dans ses bras le galvanisa. Il se souleva, regarda Steve. Au même moment, il eut conscience que quelque chose remuait au-dehors. Son désir l'abandonna et il s'assit sur son lit, le cœur battant.

Une ombre traversa la fenêtre ouverte : une ombre rapide, silencieuse, apparue et disparue avant qu'il ait vraiment eu le temps de réaliser.

La peur le saisit, il demeura pétrifié, regardant fixement la fenêtre.

Il entendit un pas léger sur la véranda, puis un autre. Une autre planche craqua, les pas se rapprochaient.

Roy empoigna Steve et le secoua avec violence.

Steve s'éveilla d'un seul coup et s'assit tandis que les doigts de Roy lui serraient convulsivement le bras. Devant le visage livide de son frère, il devina aussitôt qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à voix basse.

— Quelqu'un, là dehors ! dit Roy, la voix tremblante. Écoute !

Là-bas, près du lac. Spot se mit à hurler lugubrement.

Steve sauta hors du lit et s'arrêta en voyant l'ombre à la fenêtre ; il se pencha.

— C'est Carol, espèce d'idiot ! dit-il. Allons, remets-toi.

Roy respirait à peine, son souffle sifflait entre ses dents serrées.

— Carol ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Tu es sûr ?

— Je la vois, dit Steve, tapi à la fenêtre.

Après un instant d'hésitation, Roy le rejoignit. Carol arpentait la véranda de long en large. Elle portait le pyjama de Steve, ses pieds étaient nus.

— La petite garce ! dit doucement Roy. Elle m'a foutu les jetons ! Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Tais-toi ! murmura Steve. Elle est peut-être somnambule.

Roy grogna. Maintenant qu'il n'avait plus peur, la vision de Carol, nu-pieds, dans ce pyjama de soie blanche, ses cheveux roux flottant sur les épaules, lui mettait du feu dans les veines.

— Beau p'tit panorama, hein ! fit-il, pensant tout haut. Comment qu'elle est roulée !

Steve eut un mouvement d'impatience. Il était inquiet, il se demandait ce que faisait la jeune fille à aller et venir ainsi.

Brusquement, Carol s'arrêta, regarda dans leur direction comme si elle se fût doutée qu'on l'observait. Le clair de lune l'éclaira en plein et les deux hommes s'aperçurent à leur vive surprise que son expression avait totalement changé ; son visage était crispé, et ses traits déformés lui donnaient un air sournois, quasi animal. Un tic nerveux tirait sa bouche de côté et ses yeux, glauques comme du verre, n'avaient pas de regard. Steve la reconnaissait à peine.

Spot hurlait misérablement dans un recoin, de l'autre côté de la cour, et Carol se tourna vivement dans cette direction. Toute son attitude avait quelque chose de furtif, de souple et de félin, de dangereux aussi... Et puis, comme Spot recommençait à hurler, elle escalada la fenêtre de sa chambre.

— Eh ben, merde, qu'est-ce que tu dis de ça ? fit Roy d'une voix troublée. T'as vu la tête qu'elle avait ? Et ses yeux ?

— Oui, dit Steve préoccupé. Il vaut mieux que j'aie vu ce qu'elle fait.

— Attention qu'elle ne t'arrache pas les yeux, dit Roy avec un rire qui sonnait faux. Elle doit être capable de tout, avec un air pareil.

Steve enfila sa robe de chambre, prit une torche électrique et suivit le couloir jusqu'à la chambre de Carol. Il ouvrit doucement sa porte.

Carol était couchée, les yeux fermés, et le clair de lune l'éclairait. Elle paraissait aussi belle, aussi sereine que d'habitude, et quand Steve l'appela, elle ne bougea pas.

Il demeura un moment à la regarder, puis, refermant doucement la porte, il revint se coucher.

Cette nuit-là, il dormit aussi mal que Roy.

Sam Garland et Joe nettoyaient une voiture-ambulance dans le grand garage de la Clinique psychiatrique de Glenview.

— Ne regarde pas, dit Sam tout en frottant la carrosserie. Voilà encore ce fouineur de journaliste qui s'amène.

Joe laissa voir ses deux dents aurifiées.

— Y m'plaît, c' type-là. Il a de la suite dans les idées. Tu crois pas qu'on pourrait lui tirer un peu de pognon ?

— Je suis pour, dit Sam, tout en reculant pour admirer les phares chromés et étincelants.

Phil Magarth, grand, mince, un peu bohème d'allure, s'approchait d'eux d'un air nonchalant. Toute la semaine, il avait rôdé aux alentours, tâchant d'obtenir quelques indications dignes de foi au sujet de la malade échappée de Glenview, mais, sauf une brève déclaration du docteur Travers — dont on ne pouvait rien tirer — et un courtois « Foutez-moi le camp d'ici ! » du shérif Kamp, il n'avait rien pu arracher à personne.

Magarth, reporter de la région en même temps que correspondant local de plusieurs journaux du Midwest, possédait un flair étonnant pour dénicher l'information sensationnelle, et il sentait qu'une histoire intéressante se dissimulait derrière ce fait divers... Encore fallait-il parvenir à la découvrir ! Après avoir tâté de tous côtés sans succès, il décida de voir ce qu'il pourrait tirer de Garland et de Joe.

— Salut les gars ! s'écria-t-il, apparaissant brusquement au-dessus du capot de la voiture. Alors, on l'a retrouvée, votre piquée ?

— Pas la peine de rien nous demander, Jack, dit Garland, se remettant à fourbir. On est des employés, c'est tout. Pas vrai, Joe ?

— C'est comme y dit, fit Joe, avec un clin d'œil à Magarth.

— J'avais dans l'idée que vous saviez quelque chose, dit Magarth, faisant tinter son argent dans sa poche de façon suggestive. Le nom de la fille, par exemple. J'ai encore de la marge sur ma note de frais, au cas où ça vous intéresserait.

L'air indifférent de Garland et de Joe disparut comme par enchantement.

— Quelle marge au juste, Jack ? s'enquit prudemment Garland.

— Fort respectable. Donc si vous savez quelque chose, c'est le moment d'accoucher, mes petits agneaux.

— Nous, on veut bien, dit Garland regardant par-dessus son épaule. Pour cent dollars on l'ouvre, hein, Joe ?

— D'accord ! dit Joe en se frottant les mains. Cent tickets chacun.

Magarth fit la grimace.

— Je crois que je vais tenter ma chance avec cette infirmière blonde. À en juger par les cernes qu'elle a sous les yeux, j'ai l'impression que, pour deux cents dollars, j'aurai la fille en prime, en plus des renseignements.

Les traits de Garland s'affaissèrent.

— Il a raison, dit-il à Joe.

— D'accord, mais vous risquez de pas vous en remettre, déclara Joe avec le plus grand sérieux. Je sais de quoi je parle, je l'ai essayée. C'est pire que de se bagarrer avec un piège à loup.

— C'est comme ça que je les aime, répondit Magarth avec ingénuité. Depuis que je suis haut comme trois pommes, j'ai toujours eu affaire à des femmes à poigne. Ne vous faites pas de bile pour moi. (Il rabattit son feutre sur ses yeux et coula un regard vers Garland.) Évidemment, si vous vous contentiez de cent dollars, je traiterais avec vous. Je suis toujours prêt à me sacrifier.

Garland et Joe échangèrent des regards.

— Entendu, dit Garland. Marché conclu.

— Il faudra que j'en aie pour mon argent, lui rappela Magarth.

— Vous faites une affaire d'or... c'est du sensationnel, dit Garland. Un gros titre à la une.

— Encore plus sensationnel que Pearl Harbor, dit Joe.

— Encore plus sensationnel que la bombe atomique, ajouta Garland. pour ne pas être en reste.

Magarth tira de sa poche un rouleau de coupures dont il détacha quatre billets de vingt-cinq dollars.

— Je ne me suis pas embarqué sans biscuits. Je pensais bien qu'on finirait par s'entendre. Alors, j'écoute.

— C'est l'héritière de John Blandish, dit Sam tout en prenant les billets. Qu'est-ce que vous en dites ?

Magarth avança d'un pas.

— Que voulez-vous dire ? s'exclama-t-il d'une voix rauque. Qu'est-ce que c'est que ce bobard ?

— C'est exactement comme je vous l' dis, reprit Sam, tout en tendant deux billets à Joe. Vous aviez bien entendu parler de John Blandish ? Eh bien, c' type-là avait une fille qu'a été kidnappée...

Steve et Carol déjeunerent tous les deux seuls, le lendemain matin ; Roy s'était levé de bonne heure pour aller pêcher la truite.

— Avez-vous bien dormi, la nuit dernière ? demanda négligemment Steve tout en versant le café.

— J'ai rêvé, répondit-elle. Je rêve toujours.

— Mais vous êtes-vous levée la nuit ? (Steve lui souriait.) Il m'a semblé entendre quelqu'un se promener dans la maison. Peut-être ai-je rêvé, moi aussi !

— Oh non ! dit-elle, touchant ses tempes du bout de ses doigts fins. Mais il a dû arriver quelque chose... Je ne peux pas m'en souvenir !... Je ne puis me souvenir de rien. Cela me fait peur ! (Elle tendit la main à travers la table pour s'em-

parer de celle de Steve.) Je ne sais pas ce que je serais devenue sans vous. Je me sens tellement en sécurité auprès de vous !

Steve lui caressa la main ; il souriait d'un air gêné.

— Ça irait très bien quand même, dit-il. Qu'avez-vous donc rêvé, Carol ?

— Je ne m'en souviens pas vraiment. J'ai l'impression de faire, sans fin, le même rêve. Il s'agit toujours d'une infirmière. Je ne sais pas ce qu'elle fait, mais c'est toujours la même femme. Elle a un regard affreux et je la vois toujours penchée sur moi. J'en ai si peur, dans mes rêves, que je m'éveille, terrifiée, le cœur battant, et l'obscurité ajoute encore à ma frayeur.

Toute la journée, Steve se tourmenta en songeant à Carol, et il y pensait toujours quand Roy revint à la nuit tombante.

Roy demeura silencieux et maussade jusqu'à l'heure de se mettre au lit ; il ne quittait pas Carol des yeux.

Il était déjà couché quand Steve le rejoignit après avoir tout fermé, et il feignit de dormir.

Steve le regarda, haussa les épaules et se mit au lit. Il était excédé des façons maussades de son frère et ne souhaitait qu'une chose : être débarrassé de lui.

Dans la nuit, Roy s'assit, appela son frère à mi-voix et, voyant qu'il ne répondait pas, repoussa tout doucement ses couvertures. Il tremblait de désir. Toute la journée, il n'avait cessé de penser à Carol, se montant la tête, résolu à se rendre

auprès d'elle la nuit, sitôt Steve endormi. Carol s'était laissé embrasser sans résistance. Tout serait facile, à condition de quitter la pièce sans éveiller Steve. Furtivement, Roy se coula hors du lit.

Steve s'agita dans son sommeil et Roy attendit, immobile, prêt à regagner son lit, mais Steve ne s'éveilla pas. Doucement, Roy quitta la chambre, ferma la porte, l'oreille tendue.

La chambre de Carol était située au bout du couloir. On n'entendait pas un bruit, si ce n'est le vent bruissant dans les feuilles et le clapotis de l'eau du lac venant mourir contre le petit embarcadère.

Roy se glissa le long du couloir, s'arrêta pour écouter devant la porte de Carol, n'entendit rien, tourna la poignée et entra.

Carol était couchée, les bras nus, les cheveux comme une auréole de flammes sur l'oreiller. Elle était très belle ainsi, le clair de lune sur le visage et, comme il entra, elle ouvrit les yeux. Elle ne parut pas effrayée. Ses yeux, très grands, avaient une expression paisible.

— Bonsoir, mon petit, fit Roy. (Il n'arrivait pas à trouver ses mots, son corps tout entier brûlait de fièvre.) Je viens vous tenir un peu compagnie.

Carol ne répondit pas, mais le regarda traverser la pièce.

— Vous n'avez pas peur de moi, j'espère ? (Sa beauté lui donnait le frisson.)

— Oh, non ! dit-elle doucement. Je pensais que vous viendriez cette nuit. Je rêvais de vous.

Roy sursauta.

— Vous aviez envie de me voir ? dit-il, n'en croyant pas ses oreilles.

Il s'assit près d'elle sur le lit.

Elle le regarda gravement.

— J'ai senti vos yeux sur moi toute la soirée. Vous ne m'avez pas quittée du regard. J'étais persuadée que vous viendriez.

Roy sourit largement.

— Et j'ai pensé à vous toute la journée ! dit-il, posant sa main sur celle de Carol, chaude, molle et qu'elle ne retira pas. Je voulais encore vous embrasser.

— Steve ne veut pas.

— Steve n'en saura rien. Il dort. Ça vous a plu, hein ? (Il avait approché son visage tout contre elle et il toucha de ses mains les seins de Carol. Elle ne bougea pas, mais le regarda sans paraître le voir.) Défaites ça, dit-il, désignant les boutons du pyjama. Allons, Carol, allons ! Je ne vous veux pas de mal.

À son grand étonnement, la jeune fille, d'un geste mécanique, déboutonna son pyjama et il sentit sa peau nue.

— Vous êtes belle, ma petite ! dit-il, sans trop savoir ce qu'il disait. Vous êtes ravissante !

Et il referma les mains sur ses seins.

Le regard fixe de Carol se voila, elle paraissait à peine entendre ce que Roy lui disait.

Il glissa ses mains derrière le dos de la jeune fille et la souleva. Et brusquement, un petit rire métallique échappa à Carol ; ce rire surprit Roy.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si drôle ? demanda-t-il en colère.

Et, voracement, il écrasa la bouche de la jeune fille sous la sienne. Un bref instant, elle demeura sans bouger contre lui, puis soudain ses bras se détendirent, tels des ressorts d'acier, se glissèrent derrière la nuque de Roy et l'agrippèrent brutalement au cou et aux épaules, tandis que ses dents s'enfonçaient dans les lèvres de Roy.

Dans l'autre chambre, Steve s'éveilla en sursaut. La seconde d'avant il était plongé dans un profond sommeil, maintenant il était assis sur son lit, les yeux écarquillés.

« Qu'est-ce qui a bien pu m'éveiller ainsi ? » se demanda-t-il, jetant les yeux sur le lit de Roy, situé dans le coin le plus noir de la pièce. Il lui sembla distinguer les vagues contours de son frère ; il regarda par la fenêtre. « Carol serait-elle sortie encore une fois ? Serait-ce la raison de ce réveil brusque ? »

Il descendit de son lit et gagna la fenêtre. Personne sur la véranda. Il apercevait Spot, là-bas, près des hangars. Le chien regardait vers la maison, mais demeurait silencieux.

Steve secoua la tête, bâilla, décidé à se remettre au lit.

« J'ai dû rêver ! » se dit-il, et puis, quelque chose le poussant, il examina le lit de Roy : il était vide. Il n'eut qu'une pensée : Carol, et se précipita vers la porte.

Au même instant, un effroyable hurlement de douleur s'éleva dans la maison. Un silence suivit, puis une voix sanglotante, brisée, gémit :

— Steve ! Vite ! Au secours.

Les cheveux de Steve se hérissèrent en entendant la voix de Roy et, complètement affolé, il se précipita dans le couloir.

Roy venait vers lui, courbé en deux, le visage enfoui dans ses mains ; du sang filtrait entre les doigts, tombait en grosses gouttes sur le sol.

— Qu'est-il arrivé ? balbutia Steve, sidéré, glacé de terreur.

— Mes yeux ! sanglota Roy. Elle m'a aveuglé ! Au secours, Steve ! Pour l'amour de Dieu, fais quelque chose !

Steve l'empoigna.

— Qu'est-ce que tu as bien pu lui faire, toi ? s'écria-t-il, repoussant le blessé.

Il courut à la chambre de Carol, trouva la pièce vide, s'élança vers la fenêtre et s'arrêta brusquement, pétrifié.

Carol, debout sur la plus haute marche de la véranda, regardait dans sa direction. Son torse était nu et ses yeux, au clair de lune, brillaient comme ceux d'un chat.

Steve demeura figé sur place : jamais il n'avait vu beauté aussi merveilleuse, aussi sauvage. Les cheveux de Carol brillaient comme du cuivre rouge dans la clarté bleuâtre de la lune, sa peau avait l'éclat glacé du satin blanc sur le fond sombre du mur de la maison ; elle se tenait là, les seins telles des coupes, les mains levées, brandies devant elle comme des griffes, semblable à quelque créature sauvage aux aguets. Étonnant spectacle qui stupé-

fia Steve, mais aussi lui communiqua une sorte d'étrange exaltation.

Et puis elle se détourna, descendit l'escalier et traversa la cour en courant.

— Carol ! s'écria Steve, penché vers elle, Carol ! revenez !

Mais avec une incroyable rapidité, elle avait disparu dans le bois de sapins.

Ne sachant que faire, Steve demeurait là, hésitant, mais les gémissements de son frère le ramenèrent dans le couloir.

— Reprends-toi un peu, voyons ! dit-il non sans impatience. Tu ne dois pas être si mal en point que ça !

— Puisque je te dis qu'elle m'a crevé les yeux, nom de Dieu ! hurla Roy, frénétique, et il écarta ses mains.

Steve recula, pris de nausée, pétrifié.

Les yeux de Roy nageaient dans le sang. De longues, de cruelles marques d'ongles traversaient son front, ses paupières, ses joues. Roy paraissait sur le point de se trouver mal, il s'accota au mur, gémissant, tremblant de la tête aux pieds.

— Sauve mes yeux ! supplia-t-il. Ne me laisse pas devenir aveugle ! Ne me quitte pas, Steve. Elle reviendra. Dieu ! Elle est folle... c'est une criminelle... regarde ce qu'elle m'a fait !

Steve le prit et le portant, le traînant à moitié, parvint à l'étendre sur son lit.

— Calme-toi, dit-il d'un ton bref au misérable sanglotant. Je vais te panser. Mais tâche de te calmer un peu.

Il alla chercher sa pharmacie portative, mit une bouillotte sur le feu.

— Ne me quitte pas ! gémissait Roy. Je ne vois plus. Elle va revenir.

— Ça va, ça va ! lui cria Steve de la cuisine, énervé lui aussi. (Il revint à la chambre.) Je suis là, maintenant. Je vais te baigner les yeux. C'est sans doute parce qu'ils saignent que tu n'y vois rien.

— Je suis aveugle, je sais bien que je suis aveugle ! gémit Roy. Ne me quitte pas, Steve. Ils sont à mes trousses... ils me tueront s'ils arrivent à me découvrir ! Et maintenant, je suis sans défense. Je ne peux plus me sauver tout seul.

— Qui est à tes trousses ? demanda Steve d'un ton dur tout en versant de l'eau tiède dans un bol.

— Les Sullivan ! avoua Roy, tandis que sa main tâtonnait en vain pour trouver celle de son frère. Ça ne te dit rien, à toi ! Personne ne les connaît. Ils travaillaient en douce... ce sont des tueurs à gages ! Bernie-le-Banquier a loué leurs services pour me descendre !

— Ils ne viendront pas te descendre ici ! dit Steve. Tu es en sûreté, voyons. Je vais te baigner les yeux. Ça va peut-être te faire un peu mal.

— Ne me touche pas ! s'écria Roy en s'écartant. Je ne pourrais plus supporter le moindre mal !

Steve attendit.

— Qu'est-ce que tu avais fait à Carol ? demanda-t-il quand Roy parut un peu plus calme.

— Rien. Elle avait envie que je vienne la voir, elle me l'a dit ! Elle m'a laissé l'embrasser ! Ensuite je n'ai pas pu me détacher d'elle. Bon Dieu !

Quelle force ! Elle me tenait par le cou... Elle m'a mordu la bouche ! C'était affreux... ses yeux luisaient ! Je me suis débattu et, au moment où j'allais m'échapper, elle m'a labouré le visage avec ses ongles ! On aurait dit les griffes d'un tigre. Elle était folle... une vraie bête sauvage !...

— Elle a pris peur ! dit Steve, le cœur serré. Je t'avais bien dit de ne pas tourner autour d'elle !

— Si les Sullivan viennent, maintenant... qu'est-ce que je vais faire ? Steve ! Tu ne les laisseras pas me tuer, dis ?

Roy s'assit et fourgonna frénétiquement sous son oreiller.

— Tiens ! Prends mon feu. Tire à vue... tu les reconnaîtras tout de suite...

— Calme-toi, dit Steve avec impatience. Ici, tu n'as rien à craindre.

— Tu ne les connais pas ! Ce sont des tueurs, des tueurs de métier ! Ils ne lâchent jamais un type qu'ils se sont engagés à tuer ! Bernie les paye bien. Ils me trouveront, je sais bien qu'ils me trouveront... !

— Mais pourquoi ? demanda Steve. Pour quelle raison doivent-ils te tuer ?

Roy l'attrapa par son veston.

— Bernie et moi, on a dévalisé une grosse banque. J'ai filé avec tout le fric. Bernie m'avait refait plusieurs fois et je m'étais promis qu'il ne l'emporterait pas au paradis ! Vingt mille dollars ! j'ai pu les mettre à gauche, mais Bernie a chargé les Sullivan de régler l'affaire. Il sait bien qu'ils auront ma peau, et ils l'auront !

— Ils ne te trouveront pas ici, répéta Steve.

— Si, ils me trouveront, gémit Roy. Garde le pétard à portée de main et tire sans sommation dès que tu les verras... On dirait des corbeaux... Voilà à quoi ils ressemblent... à deux corbeaux...

— Allonge-toi. Je vais nettoyer tout ce sang, dit Steve en repoussant son frère sur l'oreiller. Ne bouge pas.

Roy hurla lorsque le coton humide lui toucha les yeux.

Deux corbeaux...

Cette définition convenait parfaitement aux Sullivan. Avec leurs pardessus noirs cintrés, leurs pantalons à patte d'éléphant, leurs chaussures noires pointues et leurs chapeaux de feutre noir, ils formaient un couple d'aspect assez sinistre. Autour de leur épaisse encolure, l'un et l'autre portaient une écharpe de soie noire.

Quelques années auparavant, ils avaient constitué la principale attraction d'un petit cirque ambulante, au programme duquel ils figuraient sous le nom des fameux Sullivan Brothers. Mais frères, ils ne l'étaient pas. En réalité, ils s'appelaient Max Geza et Frank Kurt. C'étaient des professionnels du lancer du couteau, des tireurs émérites et des illusionnistes de tout premier ordre. Le « clou » de leur numéro, c'était le lancer de couteaux passés à la peinture phosphorescente autour d'une femme debout contre une planche tendue de velours noir. La scène étant plongée dans l'obscurité, le public ne pouvait voir que les couteaux

qui, un à un, venaient se planter tout autour de la jeune femme, se fichant dans la planche à un pouce de sa chair frissonnante. Attraction sensationnelle que les Sullivan auraient pu exploiter pendant des années s'ils ne s'étaient pas lassés du cirque et surtout de leur partenaire.

Ce fut, en réalité, cette dernière qui leur donna le désir de rompre leur contrat. C'était une assez jolie petite poupée, qui montrait beaucoup de complaisance, mais le malheur voulut qu'elle ne pût arriver à comprendre les façons de faire des Sullivan, une fois le numéro fini ; de plus, pour ajouter à ses difficultés, elle s'amouracha d'un clown.

Les Sullivan tâchèrent de trouver une autre partenaire, mais pour le salaire qu'ils entendaient donner, ils ne purent découvrir de jeune femme non seulement disposée à affronter les couteaux lancés au vol, mais aussi leurs pressantes amabilités hors des heures de service. Alors, la routine du cirque commença à les excéder et ils déclarèrent au manager qu'ils voulaient partir, mais celui-ci refusa de les délier de leurs engagements. Leur numéro, déclara-t-il, constituait la principale attraction du spectacle... et c'était l'exacte vérité.

Aussi, par un beau soir, Max trouva la solution à tous leurs problèmes : il lança délibérément le couteau sur un but précis : l'arme vibrante vint clouer la jeune femme pantelante sur la planche recouverte de velours noir, lui transperçant la gorge... Ainsi se terminèrent numéro, partenaire

et contrat... Max s'étonna qu'une idée aussi simple ne lui fût pas venue tout de suite à l'esprit.

Ce fut encore Max qui conçut l'idée de se faire « tueurs à gages ». La mort exerçait sur lui une véritable fascination.

Ôter la vie à un être, c'était pour lui égaler Dieu et il se considérait volontiers comme un homme au-dessus du commun des mortels. De plus, il désirait gagner la grosse galette, il était excédé par la bohème médiocre de la vie du cirque.

Il y a des tas de gens — hommes et femmes — qui ont envie de se débarrasser de quelqu'un, spécula-t-il. Un tueur de métier serait, en somme, un bienfait pour la société. Comme on ne pourrait découvrir de mobiles à un meurtre accompli dans de telles conditions, le tueur aurait de grandes chances de n'être même pas soupçonné. De plus, pour peu que sa préparation et son exécution fussent sérieusement faites, ils ne courraient aucun risque. Frank accueillit le projet favorablement. Frank n'était pas très fort pour tout ce qui était du domaine des idées, mais c'était un enthousiaste-né. Max savait qu'il n'aurait pu trouver meilleur associé. Si bien que les deux compères répandirent la nouvelle : ils s'engageaient à exécuter n'importe qui, moyennant une somme de trois mille dollars, plus cent dollars de frais par semaine. Les Sullivan eux-mêmes furent surpris du succès avec lequel leur trouvaille fut accueillie dans certains milieux et du nombre de missions dont ils se trouvèrent aussitôt chargés.

Ils sillonnaient le pays, d'un bout à l'autre, dans une puissante Packard noire. En vérité, ils étaient bien deux sinistres corbeaux apportant la mort avec eux, dans le silence et le mystère. Jamais on ne les découvrait. La police les ignorait car, en général, leurs victimes n'osaient pas demander la protection des autorités. Parfois, l'intéressé avait vent de la chose et se cachait. Cela ne gênait aucunement les Sullivan : pourchasser et traquer leur victime ou bien s'arrêter devant son domicile en voiture et l'abattre sur le seuil de sa porte leur était parfaitement égal. Tout ce qu'ils demandaient, c'était une photo avec le nom et la dernière adresse du « client » : le découvrir faisait partie de leur tâche. Ils n'avaient pas de grands besoins. Les cent dollars de frais par semaine leur suffisaient largement. Ils ne touchaient jamais aux trois mille dollars, les mettant soigneusement de côté pour le jour où ils se retireraient des affaires. Max, comme Frank, avait la passion des oiseaux, et tous deux avaient formé le projet de monter une vaste entreprise d'élevage quand ils auraient économisé le capital nécessaire pour s'installer sur une grande échelle.

Bernie-le-Banquier s'était mis en rapport avec eux dès le lendemain du jour où Roy leur avait tiré dans les pattes en s'appropriant la totalité du cambriolage de la banque. Les Sullivan acceptèrent d'exécuter Roy pour la somme de cinq mille dollars. Ils estimaient que si Bernie, ce gros bonnet, ayant à son service toute une kyrielle de tueurs, venait les trouver, c'est qu'il jugeait sans

doute la tâche longue et difficile. Pour ne pas risquer d'en être de leur poche, ils demandèrent le prix fort.

La difficulté, bien sûr, c'était de retrouver Roy. Il avait été prévenu que les Sullivan le prenaient en chasse et avait aussitôt disparu de tous les lieux qu'il fréquentait habituellement. Après enquête, on sut qu'il avait quitté New York et l'on parvint à découvrir ses traces jusqu'à la gare de Pennsylvanie : débrouiller sa piste paraissait une entreprise désespérée.

Mais pas pour les Sullivan, experts chasseurs d'hommes. Pour trouver rapidement votre victime — ainsi raisonnaient-ils —, il faut connaître ses habitudes, l'adresse de ses parents, de sa maîtresse s'il en a une. Une fois en possession d'une telle liste, il n'y a plus qu'à montrer un peu de patience : tôt ou tard, on tient son homme !

Il leur fut donc facile de savoir que Roy avait un frère qui, l'année précédente, était encore courtier d'assurances à Kansas City. Ils prirent le temps de se rendre dans cette ville : là, ils apprirent que Steve Larson avait abandonné les assurances et, à ce que l'on croyait, s'occupait maintenant d'élevage de renards. Mais où, en quel endroit, personne ne parut le savoir.

Pendant toute une semaine, les Sullivan demeurèrent à tour de rôle dans leur chambre d'hôtel, téléphonant à tous les magasins de matériels d'élevage de renards de la région et même plus loin, pour s'informer de l'adresse de Steve Larson. Ils donnaient la raison sociale d'une respectable

étude de notaire, prétextant que Larson venait d'hériter d'une jolie fortune et qu'ils désiraient fort entrer en relation avec lui. Après de nombreux appels, leur patience fut enfin récompensée : une maison de Bonner Springs avait fourni à Steve Larson une bonne partie de son matériel et se fit un plaisir de donner son adresse.

Trois jours après, une grande Packard noire s'arrêtait à Point Breze, petite ville de la vallée, à vingt milles environ du col de la Montagne Bleue.

Les Sullivan garèrent la voiture devant le classique saloon du Far West, descendirent et pénétrèrent dans le bar désert. Leur longue habitude d'entrer en scène ensemble leur faisait inconsciemment régler leurs pas et leurs gestes, si bien que l'un semblait l'ombre de l'autre. Avec leurs vêtements noirs et cette sorte d'automatisme théâtral, ils attiraient aussitôt l'attention ; les gens les suivaient des yeux, mal à l'aise, comme s'ils avaient vu une apparition : la mort subite était leur compagne invisible.

Passant pour frères, au temps de leur numéro de cirque, ils avaient travaillé leur ressemblance, et, par la suite, ils avaient continué tous les deux de porter les mêmes fines moustaches noires et les cheveux coupés ras. Mais leur ressemblance s'arrêtait là. Max avait bien deux pouces de moins que Frank, un visage étroit et blême aux lèvres minces ; Frank, gras et lymphatique, avait un nez crochu, une bouche molle et la manie de s'humecter les lèvres chaque fois qu'il allait parler. Ses yeux avaient autant d'éclat que des billes de verre.

Les Sullivan tirèrent deux hauts tabourets tout contre le bar et s'assirent, leurs mains gantées posées sur le comptoir.

Le barman les toisa, se dit qu'ils avaient l'air de vilains oiseaux, mais il leur sourit car il ne voulait pas d'histoires.

— Et pour ces messieurs ? dit-il en essuyant le comptoir devant eux.

— Deux citronnades, dit Max.

Il avait une petite voix pointue et douce.

Le barman les servit, impassible ; comme il s'éloignait, Max lui fit signe du doigt.

— Qu'est-ce qui se passe, par ici ? demanda-t-il tout en sirotant sa citronnade, ses yeux morts fixés sur le barman. Racontez-nous un peu les nouvelles, nous ne sommes pas de la région.

— En ce moment, la ville est en effervescence ! dit le barman, prompt à discourir du sujet du jour. Demain, nous serons à la première page des journaux, dans tout le pays ! Je viens d'entendre un reporter le déclarer.

— Comment cela ? demanda Max, les sourcils levés.

— Une aliénée s'est échappée de la clinique de Glenview. Et y paraît que c'est une héritière de six millions de dollars !

— Où donc est la clinique de Glenview ? demanda Max.

— Sur la hauteur, à cinq milles, sur la route d'Oakville. La poule s'est fait transporter en camion jusque par ici ; mais on a trouvé le camion,

il a capoté à un peu plus d'un mille sur la route ; on pense qu'elle a dû tuer le conducteur.

— Et elle, on l'a retrouvée ? demanda Frank, avalant la fin de sa citronnade et s'essuyant les lèvres du dos de sa main gantée.

— Je ne crois pas. On est toujours à sa recherche. Nous avons eu les flics ici, ce matin. Je n'en avais jamais vu autant !

Max cligna des yeux.

— Comment ça se fait qu'une piquée ait tant de fric ?

— Il lui vient de John Blandish, le roi de la viande. Vous vous souvenez peut-être de l'affaire Blandish ? Eh bien, c'est la petite-fille de ce type-là !

— Je m'en souviens ! dit Frank. Ça doit remonter à vingt ans à peu près.

— Exactement ! La petite est la fille du kidnapper... il était un peu loufe... la petite tient de lui. Si on ne la trouve pas dans quatorze jours, on ne pourra pas la ramener à Glenview ensuite. C'est la loi de l'État. Et alors, elle héritera de toute la galette sans que personne n'y puisse plus rien. Voilà pourquoi ça fait tant de foin.

Les Sullivan achevèrent leur citronnade.

— Elle est vraiment folle... dangereuse ? demanda Max.

Le barman hocha vigoureusement la tête.

— Et comment... elle tue !

— Si jamais on tombait sur elle, de quoi elle a l'air ?

— Paraît qu'elle est rousse et mignonne comme tout. Elle a une cicatrice au poignet gauche.

— Avec ça, nous pourrions la reconnaître, dit Frank. (Il mit un billet d'un dollar sur le comptoir.) Y aurait-il un élevage de renards aux environs ? demanda-t-il d'un air dégagé.

Le barman lui rendit la monnaie.

— Mais oui. Silver Fox Farm, l'élevage de Steve Larson, là-haut au col de la Montagne Bleue.

— C'est loin ?

— Dans les vingt milles.

Max regarda sa montre, il était neuf heures et demie du soir.

— Nous nous occupons de peaux de renards, dit-il d'un ton prudent. Je crois que nous irons jeter un coup d'œil là-haut. Est-ce qu'il est vendeur ?

— Je crois, dit le barman surpris. Ces deux-là n'avaient pas l'air d'être dans les fourrures.

Ils saluèrent d'un signe de tête, gagnèrent la porte, et là ils se retournèrent.

— Il est seul là-haut, ce type ? demanda doucement Max.

— Vous demandez s'il conduit tout seul son affaire ? Oui, mais il a un type avec lui, en ce moment. Je les ai vus passer il y a une huitaine de jours.

Les Sullivan gardèrent visage de bois.

— Salut ! dit Frank, et ils regagnèrent la Packard.

Phil Magarth, appuyé contre un arbre, les regarda s'éloigner. Il se tira pensivement le nez, repoussa son chapeau sur sa nuque et pénétra dans le bar qu'ils venaient de quitter.

— Ça va, Tom ? dit-il en approchant un tabouret et en s'y laissant choir d'un air vanné. Il te reste du whisky ? J'ai envie de vider ta cave !

— Bonsoir, monsieur Magarth, dit le barman avec un large sourire. Toujours pas de nouvelles de la piquée ?

— Pas une broque, répliqua Magarth se servant à la bouteille noire que le barman avait placée devant lui.

— Je racontais justement votre histoire à ces deux types qui viennent de sortir. Vous les avez vus ? Deux types en noir ?

— Ouais.

Le barman hésita, se gratta la tête.

— Sale allure... Y sont dans la fourrure, à c' qu'ils disent.

— Ah oui ? (Magarth releva la tête, l'air intéressé.) Ils m'ont autant l'air d'être dans la fourrure que moi dans le fromage... Je les ai déjà vus. En fait, je les ai vus trois fois en deux ans : et chaque fois un type est mort de mort violente. Ça ne vous dit rien ?

Le barman le considérait d'un œil rond.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur Magarth ?

— Je ne sais pas, avoua Magarth. Seulement, deux particuliers de cet acabit, ça ne s'oublie pas. Jamais entendu parler des frères Sullivan ?

— Je ne crois pas.

— Peut-être qu'ils n'existent pas, mais le bruit court que les Sullivan sont des tueurs professionnels. Ils rendent une petite visite à un gars quel-

que part dans le pays, et là-dessus, le gars casse sa pipe. Je me demande si ces deux-là ne seraient pas les Sullivan. (Il parlait pour lui seul maintenant.) Qu'est-ce qu'ils voulaient savoir ?

— Ils s'informaient de Steve Larson, dit le barman soucieux. Ils ont demandé s'il vivait seul.

— L'éleveur de renards ? Là-haut, au col de la Montagne Bleue ?

— Tout juste. Un brave type. Il prend son whisky ici. Il vient me voir une fois par mois environ. Je l'ai aperçu la semaine dernière, mais il n'est pas entré, il passait en compagnie d'un autre gars.

— Vraiment ? Et ces deux-là le demandaient ?  
Le barman fit un signe d'assentiment.

— Vous ne pensez pas...

— Je ne pense jamais, dit Magarth, je tâche de trouver le pot aux roses et, quand je l'ai trouvé, je m'installe devant ma machine à écrire et je tape un tas de foutaises que vous avalez avec votre petit déjeuner. Quelle vie de chien !

Il s'en allait ; sur le seuil, il se retourna pour ajouter :

— Mais peut-être bien que vous ne lisez pas. Gardez tout ça pour vous, Tom. Bouche cousue !

Et il s'éloigna rapidement.

Les paupières de Roy étaient tellement gonflées que Steve ne put se rendre compte si les yeux avaient vraiment été atteints ; il parvint à arrêter le sang et eut tôt fait d'arranger son frère de son mieux.

— Je vais à la recherche de Carol, maintenant, dit-il quand il eut terminé. Je ne peux...

Mais Roy lui coupa la parole.

— Non, s'écria-t-il, dressé sur son lit. Tu ne peux pas me laisser comme ça ! Elle est peut-être cachée tout près de la maison, attendant ton départ. C'est ce qu'elle veut... pour venir m'achever !

— Oh ! la ferme ! s'exclama Steve en colère. J'ai décidé d'y aller ; tu feras aussi bien de t'arrêter un peu de geindre !

— Ne fais pas l'idiot, Steve !

Roy haletait en tâtonnant autour de lui.

— Elle est dangereuse... elle te tuera... elle te griffera tout comme elle m'a griffé !

Steve regarda la nuit toute baignée de clair de lune. Il n'avait pas spécialement envie d'aller s'enfoncer dans les bois obscurs, mais il ne pouvait laisser Carol rôder aux environs sans essayer de la découvrir. Il songeait aux yeux du camionneur, à cette expression de ruse sournoise, quasi animale, surprise sur le visage de Carol, l'autre nuit. Il abaissa les yeux sur la misérable loque sanglotante qui le suppliait de ne pas l'abandonner et un frisson le saisit. Si Carol était vraiment dangereuse ? Vraiment folle ? Si le choc qu'elle avait reçu à la tête avait entraîné des troubles graves ? Non, ce n'était pas possible. La folie est un mal héréditaire. Un choc à la tête ne suffit pas à vous rendre homicide. La peur avait dû l'affoler... c'était là l'explication. D'abord le conducteur qui avait essayé de la violer, et puis Roy ! Ma foi, ils n'avaient eu que ce qu'ils avaient cherché ! Elle

ne lui ferait pas cela à lui ; tant qu'il ne l'effraierait pas, tout irait bien.

— Je m'en vais, Roy, dit Steve en glissant le pistolet dans la main de son frère. Tiens, prends ça. Si elle rentre, tire au plafond. Je n'irai pas loin.

Il enfila ses vêtements, sourd aux protestations de Roy.

— Tu ne vas pas revenir, geignait-il. Je suis sûr que tu ne vas pas revenir. Elle est sûrement cachée à attendre ton départ. Bon Dieu ! tu n'imagines pas la force qu'elle a ! Elle te tuera, Steve, et alors, qu'est-ce que je deviendrai ? Je suis incapable de quoi que ce soit. Je ne vois rien !

Il haussa le ton, s'assit sur son lit.

— Je suis aveugle, Steve ! Reste avec moi ! Ne me quitte pas !

— Veux-tu te taire !

Steve se sentait exaspéré.

— Tu l'as cherché et tu ne l'as pas volé. Alors, arrête de pleurnicher.

Il empoigna une torche électrique et sortit dans la cour. Tout paraissait tranquille. La lune brillait bien au-dessus de la cime des sapins et, sur terre, les ombres étaient profondes.

Steve n'aperçut Spot nulle part et il en ressentit une désagréable impression de solitude. Il descendit jusqu'au lac, demeura immobile au bord de l'eau, l'oreille tendue, essayant de percer les massives ténèbres des bois. Elle est partie par là, se dit-il, mal à l'aise. Me guetterait-elle, cachée dans quelque coin ?

Il suivit le sentier, le long du lac. Soudain, d'un arbre tout proche, un grand bruissement s'éleva : Steve s'arrêta net, le cœur battant. Un oiseau s'envola de la ramure, s'élança au-dessus du lac. Steve reprit haleine, il se rendit compte que ses nerfs étaient affreusement tendus.

Maintenant, le sentier quittait le lac pour s'enfoncer en serpentant dans les bois. Il y faisait sombre et Steve s'arrêta de nouveau, hésitant à quitter le clair de lune pour pénétrer dans ces ténèbres béantes.

— Carol, cria-t-il à voix forte. C'est Steve. Où êtes-vous, Carol ?

Le faible écho de sa voix lui parvint de l'autre bord du lac :

— *Où êtes-vous, Carol ?*

Voix désincarnée, comme surnaturelle, et qui semblait se moquer de lui.

Il avança et, sur lui, les ténèbres se refermèrent. Maintenant, il ne pouvait plus rien distinguer et il dut allumer sa torche. La puissante lumière éclaira l'étroit sentier. Au-dessus de lui, les branches des sapins menaçantes semblaient vouloir l'étreindre. Il continua cependant, s'arrêtant parfois pour écouter. Et, brusquement, il sentit qu'il n'était plus seul, qu'on l'épiait ; se retournant d'un bond, il inspecta buissons et arbres, à la lueur blanche de sa torche, sans trouver personne.

— Êtes-vous là, Carol ? appela-t-il, la voix un peu tremblante. C'est Steve. Je vous attends, Carol !

Derrière son dos, une ombre se leva d'un buisson, se glissa silencieuse jusqu'à lui.

Devant Steve, une branche morte cassa brusquement. Il projeta aussitôt le rayon de sa torche dans cette direction, retint son souffle : un homme se tenait là, dans la brillante clarté électrique, un homme vêtu de noir, tenant à la main un gros revolver.

— Haut les mains, Larson, dit Max doucement.

Deux mains, derrière lui, palpèrent ses poches. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il sentit un frisson glacé lui courir le long de l'échine : un second personnage, lui aussi vêtu de noir, se tenait tout près de lui ; c'était Frank.

Les deux corbeaux, les Sullivan ! se dit Steve aussitôt et il se sentit la gorge sèche.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix qu'il parvint à garder calme.

— Ferme ta malle ! dit Max, enfonçant le revolver dans les côtes de Steve. C'est à nous de parler. Qui est Carol ? Et qu'est-ce que tu fais par ici ?

— C'est une amie qui demeure chez moi, répondit Steve d'un ton bref. Je suis à sa recherche.

Max et Frank se regardèrent.

— Roy est là-haut, chez toi ? demanda Max, doucement.

Steve hésitait. Mentir ne servait à rien. Ils n'avaient qu'à monter jusqu'à la maison pour se rendre compte.

— Oui, dit-il.

— Surveille ce gars-là, Frank, dit Max, je me charge de Roy.

— Et la petite ?

— Si elle ne se montre pas, ça n'a pas d'importance. Si elle s'amène, on s'occupera d'elle. Ramène-le.

Et Max s'éloigna à grands pas vers le chalet.

Frank poussa Steve du canon de son revolver.

— Avance, dit-il, et pas d'histoires, je les connais toutes. Et ne va pas crier en approchant, à moins que tu n'aies le goût du suicide.

Steve avança donc derrière Max. Il avait la quasi-certitude que, une fois qu'ils auraient tué Roy, ces deux-là le tueraient aussi. Mais il ne se tourmentait pas pour lui-même, c'est à Carol qu'il songeait. Que deviendrait-elle ? Il s'étonna de constater qu'à cette seule pensée, sa gorge se serrait d'émotion. Quoi qu'il arrive, résolut-il, elle ne doit en aucun cas tomber entre les mains de ces deux-là.

— Vous ne pourriez pas nous laisser tranquilles ? fit-il. On ne vous a rien fait.

— N'aggrave pas ton cas, dit Frank ! Ce n'est pas à toi qu'on en a, c'est à Roy.

— Mais qu'est-ce qu'il vous a fait ? demanda Steve. Si c'est de l'argent que vous voulez, j'en ai. Ce n'est pas la peine de le tuer pour cela.

— On nous a payés, répliqua Frank. Et puisqu'on nous a payés, faut gagner notre argent ! Du moins, c'est comme ça que nous comprenons les affaires !

Il y avait, dans sa voix plate, un accent irrévocable, et Steve comprit que tout plaidoyer en faveur de son frère ne servirait de rien. Il poursuivit sa

marche, en proie à une sorte de nausée. Il avait l'impression de vivre un cauchemar d'un réalisme sinistre.

En haut de la route menant au chalet, il aperçut la grande Packard noire, le capot tourné dans la direction de la vallée.

Si seulement je pouvais sauter dedans, se dit-il, j'arriverais bien à leur échapper, mais je ne peux absolument rien pour Roy.

Non, il ne pouvait rien pour Roy. Déjà, Max, par la porte-fenêtre ouverte, regardait Roy étendu sur son lit, le pistolet dans sa main crispée.

Max monta les marches de la véranda avec la légèreté d'une ombre, ses chaussures à semelles de crêpe ne faisant aucun bruit sur le plancher.

Roy, demeuré aux aguets, les nerfs à vif, la gorge serrée par la peur, écoutait avec une intensité qui lui faisait mal à la tête. À chaque instant, il s'attendait à ce que Carol surgisse de la nuit pour venir l'achever. Il ne pensait plus aux Sullivan, persuadé qu'il était parvenu à leur échapper, car ils agissaient toujours très rapidement ; puisqu'ils ne l'avaient encore pas découvert, jamais ils ne le trouveraient.

La longue absence de Steve le surprit. Allait-il revenir ? Ses yeux ne lui faisaient presque plus mal, mais sa tête était lourde, douloureuse. Il se sentait malade de peur et de pitié pour lui-même.

Max se glissa silencieusement dans la pièce, vit le pistolet dans la main de Roy et sourit cruellement. Il s'approcha tout près du lit : rien de plus facile que d'en finir sur-le-champ avec Roy. Trop

facile, même ! Max n'aimait pas qu'on meure aussi aisément...

Roy grommela pour lui seul, lâcha l'automatique et se prit la tête entre les mains. Max ramassa l'arme et, la fourrant dans sa poche, attendit, les yeux fixés sur le blessé, se demandant quelle allait être sa réaction quand il s'apercevrait de la disparition du pistolet.

Au bout de quelques instants, Roy posa la main à l'endroit même où il avait placé l'arme. Ses doigts tâtèrent, à droite et à gauche. Il marmonna entre ses dents, cherchant partout sur le lit. D'abord il garda le contrôle de ses mouvements, se disant que l'automatique avait glissé sur la couverture ; mais, comme ses doigts ne rencontraient que le drap, il commença à farfouiller fiévreusement et finit par s'asseoir, la sueur inondant son visage.

Max souleva très doucement une chaise qu'il plaça près du lit et, toujours sans faire aucun bruit, s'y installa. Voir grandir la panique en Roy, être si près de sa victime sans qu'elle se doute de sa présence, Max trouvait cela tout à fait amusant.

— Il a dû tomber sur le plancher, marmotta Roy penché au bord du lit en tâtant la descente de lit.

Max, immobile, les mains gantées croisées sur les genoux, le menton reposant sur son foulard noir, ne bougeait toujours pas, attentif, une vague curiosité dans les yeux.

Les doigts de Roy, toujours tâtonnant, frôlèrent en passant le bout du soulier de Max ; ils s'arrêtè-

rent, revinrent en arrière, lentement maintenant avec hésitation. Ils touchèrent de nouveau le soulier, se haussèrent un peu, vinrent effleurer le bord retroussé du pantalon... Alors, Roy frémit violemment, entre ses dents serrées on put entendre son souffle haletant.

*Quelqu'un était assis près de son lit !*

Brusquement, il retira la main, s'appuya au mur pour s'aider à se relever.

— Qui est là ? demanda-t-il d'une voix rauque, moins humaine que celle d'un perroquet.

— Les Sullivan, dit Max doucement.

Un long moment, Roy demeura tassé contre le mur, respirant à peine, le visage livide ; la sueur trempait le pansement qui lui couvrait les yeux.

Puis soudain :

— Steve ! se mit-il à hurler sauvagement. Vite, Steve ! Au secours !

— Il ne peut rien pour toi, dit Max croisant les jambes. Frank l'a en main. Rien ni personne ne peut te sauver désormais. Nous sommes venus nous occuper un peu de toi.

— Vous ne voudriez tout de même pas tuer un homme aveugle, implora Roy. Je suis aveugle. Regardez-moi ! Je suis foutu... Ne voyez-vous pas que je suis foutu ? Je ne suis plus bon à rien...

Max considérait le pansement de Roy.

— Enlève-moi ce chiffon-là, dit-il, je ne crois pas à cette histoire d'aveugle !

— Mais c'est vrai, dit Roy, cognant des poings sur son lit avec frénésie. Je ne peux pas l'enlever... ça va se remettre à saigner !

Max ricana, tendit la main et glissa le doigt sous le pansement qu'il fit sauter.

— Eh bien, ça saignera !

Roy hurla.

— Amuse-toi bien ! dit Frank de la véranda.

Max considérait avec stupeur les yeux de Roy.

— Dis donc, Frank, regarde un peu cette gueule de salaud ! Il a les yeux arrachés !

— Bravo, dit Frank d'un ton nonchalant. Ça nous évitera de le faire.

— Tu devrais voir ça, insista Max. Ça vaut le coup d'œil ! — et il se mit à rire.

— J' peux pas me déranger, répliqua Frank. Mon copain et moi, on est tout ce qu'il y a de plus confortables ici.

— Eh bien, il est dans un bel état, dit Max, administrant à Roy une petite tape sur l'épaule. Comment ça t'est-il arrivé, mon vieux ?

Roy tenta d'attraper la main gantée de Max, mais celui-ci le repoussa.

— C'est elle... c'est une fille... une folle furieuse !

— Qui donc ? demanda Max, une lueur de vie dans son regard atone.

— Cette fille... Carol... nous l'avons trouvée là-haut, sur la route... Un camion avait capoté... Steve l'a soignée... et elle s'est retournée contre moi !

Max se pencha vers lui.

— Comment est-elle ?

— C'est une rousse ! s'exclama Roy.

Son visage luisant de sang caillé et comme verni lui composait un masque effrayant, n'ayant plus rien d'humain. Il avait du sang plein la bouche, plein les dents et, quand il parla, il cracha du sang au visage de Max.

Max poussa un petit soupir, s'essuya du dos de sa main gantée, sortit sur la véranda.

— Dis donc, tu prends ton temps ! s'étonna Frank.

— La piquée aux six millions de dollars, dit Max d'une voix pleine d'animation contenue, celle dont nous parlait le barman, elle est ici !

Frank gloussa.

— On a vraiment toutes les veines, dit-il, chatouillant Steve du canon de son revolver. Dis donc, mon petit, tu te rends compte si on est vernis ? Où est-elle ? Où l'as-tu cachée, dis ?

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, répondit Steve, étonné.

— Vraiment ? La rousse... Carol, c'est son nom, n'est-ce pas ? Où est-elle ?

— Elle s'est sauvée. Quand vous êtes arrivés, j'étais à sa recherche.

— C'est elle qui l'a arrangé comme ça ? demanda Max.

Steve inclina la tête.

— Mais elle n'est pas folle... Elle a seulement eu peur...

— Bon, bon... elle n'est pas folle ! Max cligna de l'œil à Frank. Mais faut qu'on la retrouve ! (Il regarda le lac et, au-delà, les montagnes lointai-

nes.) C'est pas sain de laisser vadrouiller six millions de dollars comme ça dans la montagne !

— T'as raison, dit Frank, mais d'abord, les affaires sérieuses. Qu'est-ce qu'on fait de l'autre couillon ?

— Oh, je ne l'oublie pas ! Réglons-lui son compte. Comment va-t-on s'y prendre ?

— Bernie tient à ce qu'il crève doucement, dit Frank. Et il veut du travail bien fait. On pourrait le noyer dans le lac !

Max secoua la tête.

— La flotte, tu ne vois que ça, toi ! D'abord, quand on noie quelqu'un, faut toujours se mouiller. Ce que tu peux être bouché ! Souviens-toi de la fille qu'on a surprise dans son bain ? Encore une idée à toi. On a inondé cette sacré bon Dieu de salle de bains, on a esquinté un joli plafond et j'ai attrapé un rhume qui a duré des semaines ! Non, la noyade, très peu pour moi.

— J'oubliais, dit Frank d'un ton d'excuse. Alors si on lui ouvrait les veines ?

— C'est trop doux et puis ça tache. J'avais dans l'idée, une fois qu'on se sera débarrassé de ces deux-là, qu'on pourrait peut-être passer quelques jours ici. Ça me plaît bien, ce coin. Pas la peine d'abîmer la maison.

— Garder la petite rousse jusqu'à ce que les quatorze jours soient passés, c'est ça que tu veux dire ? demanda Frank.

— Exactement ! Et après, on veillerait sur elle... et sur sa galette !...

Frank cherchait toujours l'inspiration.

— Et si on lui fourrait la tête dans un seau de mélasse ? Il étoufferait doucement, comme ça, dit-il enfin, et s'adressant à Steve : T'as d' la mélasse, mon petit pote ?

Steve secoua la tête. Du coin de l'œil il avait vu Roy se faufiler le long de la véranda.

— Pourquoi ne lui laissez-vous pas une chance ? demanda-t-il à très haute voix. Qu'est-ce qu'il vous a fait, à vous ?

Roy s'était arrêté, tapi contre le mur de la maison ; les Sullivan lui tournaient le dos, mais Roy n'en savait rien.

— On pourrait faire un feu de joie avec ? suggéra Max, faisant comme s'il n'avait pas entendu Steve.

— Ça, c'est une idée n° 1 ! s'exclama Frank. On n'aura même pas besoin de l'enterrer !

Au même instant, Roy risqua sa chance : traversant furtivement la véranda, il enjamba la balustrade, sauta et se mit à courir comme un fou.

Les Sullivan levèrent les yeux, l'aperçurent.

— Tiens ta gauche, Roy ! hurla Steve voyant son frère courir vers le lac.

Roy fit un écart, bondit en direction des bois de sapins.

— Qu'est-ce qu'y croit ? dit Max.

Il prit son revolver tout en riant.

Steve fit un geste, mais le revolver de Frank lui rentra dans les côtes, lui coupant le souffle.

Il y eut une détonation sèche, un éclair, et Roy tomba le visage contre terre. Quelques secondes il

demeura immobile ; mais se soulevant, il se mit à ramper, tirant la jambe gauche.

— Allons, je vais lui régler son compte une bonne fois.

Max descendit les marches de la véranda, traversa la cour ; il rattrapa Roy, lui décocha de sauvages coups de pied, puis se dirigea vers la Packard.

— Tu vas voir quelque chose d'ici une minute ! dit Frank à Steve. Il a des idées, ce gars-là, et de la classe ! Tu vas voir cette classe !

Roy tentait encore désespérément de ramper vers le lac. Il laissait derrière lui une mince traînée de sang sur le sable.

Max sortit de la Packard un bidon d'essence et s'en revint vers Roy.

Roy l'entendit approcher, il se mit à crier, tâchant de fuir plus vite, mais bientôt il retomba sur le sol.

— Ne me touchez pas ! gémit-il quand Max fut auprès de lui. Laissez-moi !... pour l'amour de Dieu, laissez-moi...

— Bernie souhaitait te voir pourrir en enfer ! dit Max versant l'essence sur le corps frissonnant de Roy.

— Non ! Roy se mit à hurler comme l'essence lui coulait sur le visage. Vous ne pouvez pas faire ça ! pas à moi ! Steve ! Au secours ! Non... non... non... !

Max fouilla dans sa poche, trouva une allumette, la gratta négligemment sur sa semelle.

— Et voilà, mon vieux ! dit-il en riant.

— Jamais vu de types griller ? demanda Frank à Steve. Même morts, ils continuent à sauter et à se tortiller... comme un poulet à qui on a coupé la tête ! On en a brûlé un, il a sauté en l'air comme une fusée et voilà-t-il pas que ce sacré couillon s'est précipité tout droit chez lui... il a flanqué le feu à la maison et a brûlé femme et enfants. (Frank hocha la tête.) Regarde-moi un peu ça ! continua-t-il brusquement excité. Voilà ce que j'appelle une belle flambée. Y rôtit joliment bien, dis donc ! Non, mais regarde-le donc courir... Toujours, y s' mettent à courir ! Là ! J' te l'avais bien dit... Regarde donc...

Steve ferma les yeux, se boucha les oreilles.

À l'intérieur de la tête de Carol, quelque chose se déclencha. Comme si, brusquement, son cerveau se fût retourné avec un « crac » assourdissant : aussitôt, le monde de rêve tout peuplé d'ombres dans lequel elle vivait la minute précédente s'anima et reprit vie. Des choses qui, un instant auparavant, n'étaient que contours incertains, nuances indécises, sons imprécis, redevinrent formes, couleurs, bruits... telle une image sur l'écran dont on rectifie la mise au point défectueuse. Carol crut remonter à l'air libre après une trop longue plongée dans les eaux glauques et silencieuses.

Elle se dit qu'elle avait dû rêver qu'elle se trouvait dans le bois de sapins et voilà qu'elle s'apercevait s'y être effectivement rendue dans son sommeil : ce fut, du moins, la seule explication

qu'elle put trouver. Elle s'étonna qu'un aussi étrange réveil la trouvât aussi calme et se mit à chercher autour d'elle un point de repère pour revenir au chalet. À travers les arbres, elle aperçut le lac brillant au clair de lune et s'achemina dans sa direction.

Tout en marchant, elle tâchait de se souvenir de son rêve. Elle avait vaguement l'impression d'avoir rêvé que Roy entrait dans sa chambre, mais ce n'était qu'une impression... C'était au moment même où Roy était entré que Carol croyait bien avoir eu conscience de ce « crac » dans sa tête. Mais il avait dû se passer quelque chose, comme un volet qu'on ferme... C'était déjà arrivé dans le passé, mais quand ? elle ne pouvait s'en souvenir. Chaque fois qu'elle essayait, elle revoyait confusément une pièce aux murs capitonnés de bleu, une lampe électrique très haut suspendue, recouverte d'un treillis de fil de fer... Cela aussi devait appartenir à un rêve, car l'infirmière y figurait toujours : cette infirmière au regard atroce, qui ne disait rien, ne faisait rien, mais la regardait en silence en la montrant du doigt. Carol savait qu'elle avait fait bien souvent de semblables rêves, mais elle n'arrivait jamais à se les rappeler de façon précise. Il n'en demeurait qu'un informe assemblage de visages, de silhouettes et de chambres.

Elle se demanda pourquoi elle avait bien pu venir dans ce bois et se rendit compte, non sans effarement, qu'elle était à moitié nue. Elle se demanda si Steve s'était aperçu de son absence, s'il la cherchait, et elle eut hâte de regagner le chalet

pour enfiler sa veste de pyjama qui avait si mystérieusement disparu.

Elle éprouvait un sentiment confus, étrange, fait de tendresse et de gêne, en pensant qu'il pourrait la trouver ainsi. Elle désirait lui parler de ce bruit dans sa tête. Cela la tourmentait ! Peut-être Steve saurait-il lui expliquer ce qui était arrivé, peut-être pourrait-il *tout* lui expliquer !

Comme elle remontait le sentier du lac, elle aperçut les Sullivan, debout, tout au bord ; ils ne la virent pas, ils discutaient. Au clair de lune, elle ne put que distinguer leurs sinistres silhouettes, mais cela lui suffit.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'ils étaient, mais ils lui firent peur, comme ils auraient fait peur à quiconque les eût aperçus dans l'obscurité. Aussi se glissa-t-elle derrière un arbre, les bras croisés sur sa poitrine ; elle les vit s'éloigner, d'un pas rapide et silencieux, pénétrer dans les bois, la dépasser ; ils continuaient à suivre le sentier du lac.

Elle vit leurs visages blêmes et durs, des visages qu'on eût crus sculptés dans du suif, et elle frissonna, devinant d'instinct que ces hommes incarnaient le mal et la mort. Ses pensées volèrent vers Steve et elle se sentit prise de faiblesse à l'idée qu'ils lui avaient peut-être fait du mal.

Quand ils eurent disparu, elle courut jusqu'à la maison, le cœur battant si fort qu'il lui martelait les côtes.

En traversant la cour, elle aperçut ce qui restait de Roy : une chose informe, encore parcourue de tressaillements, bombée en arc sous l'action de la

chaleur, une chose entièrement consumée, racornie, n'ayant plus rien d'humain que les contours.

Pour Carol, cette chose sans nom, carbonisée, n'était qu'un objet irréel qu'elle regarda à peine, se disant qu'il ne devait exister que dans sa tête. D'ailleurs elle n'avait qu'une pensée : parvenir à la maison dont les pièces étaient éclairées et s'assurer que Steve était sain et sauf.

Elle monta les marches en courant, s'arrêta sur le seuil, regardant dans le salon éclairé.

Steve était là, étendu sur le sol, pieds et poings liés. En la voyant, il tenta de s'asseoir.

Carol s'arrêta net, oubliant sa demi-nudité, contemplant, horrifiée, les cordes qui le liaient.

En la voyant ainsi, sauvage et belle, en voyant sa peau nacrée, Steve comprit combien il l'aimait, comment il l'avait aimée dès l'instant où il l'avait trouvée dans le camion renversé. Non, il ne lui dissimulerait plus ses sentiments, elle était la seule femme qu'il pourrait jamais aimer !

— Carol, dit-il, vite. Libérez-moi.

Elle courut à lui, tomba à genoux, lui passa les bras autour du cou.

— Êtes-vous blessé ? demanda-t-elle, son visage tout proche du sien. Dites-moi que vous n'êtes pas blessé.

— Non, je n'ai rien, mais déliez-moi vite ! Nous sommes dans un sale pétrin.

— Cher Steve, dit-elle, et ses lèvres effleurèrent la joue, j'ai eu si peur !

— Ça va, affirma-t-il, mais libérez-moi !

Elle tira sur la corde, mais les nœuds étaient trop serrés et elle dut courir à la cuisine pour prendre un couteau ; en revenant, elle attrapa la veste de Steve, parvint à la passer et la boutonna hâtivement.

— Vite, Carol ! Steve l'appelait. Vite, ils vont revenir !

Elle coupa la corde, Steve se débarrassa de ses liens, se frotta les poignets et lui sourit.

— Ça va aller très bien ! dit-il. Mais il faut nous dépêcher...

Elle courut à lui, lui passa les bras autour du cou.

— Je vous aime, Steve, dit-elle. J'ai eu si peur quand j'ai vu ces deux hommes. J'ai cru... je ne sais pas ce que je ferais sans vous...

Il la serra contre lui et l'embrassa.

Un moment, ils demeurèrent étroitement serrés, leurs lèvres unies, et puis doucement il la repoussa.

— Je vous ai aimée dès le début, dit-il. Venez, il nous faut filer. Habillez-vous et vite.

Elle courut à sa chambre et Steve sortit sur la véranda, examinant les alentours. Nulle trace des Sullivan. Bientôt, Carol le rejoignit. Elle portait sa robe de laine et, dans ses yeux, brillait une sereine confiance.

— Il nous faut prendre leur voiture, dit Steve, glissant son bras autour de la taille de Carol. Restons dans l'ombre et courons...

Ensemble ils descendirent en courant les marches, traversèrent la cour. À l'entrée de la route, ils pouvaient voir la grande Packard.

— Nous y arriverons, dit Steve.

Il serra la taille de Carol, l'entraîna et, toujours en courant, s'élança en terrain découvert, éclairé par la lune.

Les Sullivan, sortant du bois au même instant, les aperçurent.

Max poussa un cri.

— Vite, Carol ! Steve haletait. Savez-vous conduire ?

— Oui, dit-elle, mais nous partirons ensemble. Je ne vous laisserai pas.

— Je viens, mais passez devant. Je vais essayer de les retenir un peu. Mettez le moteur en marche. Courez vite, mon petit !

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurlait Max d'une voix menaçante.

Steve s'arrêta, leur fit face.

Les Sullivan se mirent à courir. Steve entendit Carol mettre la Packard en marche et, faisant volte-face, il courut vers la voiture.

Max tira à travers sa poche.

Steve vacilla, trébucha, atteignit la portière ouverte au moment où Max tirait une seconde fois.

— Je suis touché. (Haletant, il se jeta dans la voiture, tombant sur Carol.)

Du sang de Steve coula sur la main de la jeune fille.

Frénétiquement, elle le redressa, vit les deux Sullivan traverser à pas rapides la cour inondée de lune. Le moteur ronfla, elle embraya, la voiture bondit en avant.

Max s'arrêta, leva son revolver, mais Frank lui saisit le bras.

— Allons, sois gentil, fit-il. Ne tire pas sur elle, pas sur six millions de dollars !

— Mais elle file ! dit Max, haussant les épaules avec mépris.

— Nous la retrouverons, répliqua Frank. Nous les retrouvons toujours. Elle vaut bien la peine qu'on se donne un peu de mal... elle et son fric !

Ils restèrent là, à regarder les feux arrière de la Packard s'éloigner sur la route de montagne, en direction de la vallée.

### CHAPITRE III

Au nord du Cap de la Brise, parmi les faibles hauteurs qui s'allongent au pied de la chaîne montagneuse, sont disséminés les domaines campagnards des milliardaires.

Phil Magarth conduisait son auto à toute allure, sur une de ces routes à flanc de coteau ; il fit prendre un tournant à sa vieille Cadillac avec tant de brusquerie que les pneus grincèrent effroyablement avant de lancer sa voiture le long d'une allée sinueuse menant à la maison de Veda Banning : c'était une spacieuse villa de style hispano-mauresque aux murs de crépi blanc, au toit de tuiles rouges.

Veda était considérée comme la « mauvaise femme » du Cap de la Brise, mais en dépit de cette réputation, tout le monde l'aimait et elle menait joyeuse vie. Riche, elle faisait marcher sa plantation d'orangers, une plantation de cinq mille acres, avec une extrême compétence. Elle était devenue éperdument amoureuse de Magarth et rêvait de l'épouser.

Magarth arrêta sa voiture devant la porte principale et regarda sa montre : trois heures et demie du matin. Il ouvrit la portière, se faufila jusqu'à la terrasse au carrelage blanc. La maison était plongée dans l'obscurité, mais il savait où dormait Veda. Il traversa rapidement le patio garni de fleurs, grimpa quatre marches pour gagner la véranda et s'arrêta brusquement devant une porte-fenêtre ouverte.

— Tu dors ? demanda-t-il en essayant de distinguer quelque chose dans la chambre obscure où se profilait, seul visible, le grand lit sculpté de Veda.

Pas de réponse. Phil entra dans la chambre, s'assit sur le lit, glissa la main sous les draps. Une agitation confuse, un cri étouffé : Veda, réveillée, allumait sa lampe.

— Par exemple ! s'exclama-t-elle, se laissant retomber sur son oreiller. Cette fois, ça dépasse les bornes !... Comment as-tu l'audace de venir ici à pareille heure ?...

— Quelles bornes ? demanda Magarth avec un désarmant sourire. Tu dis que tu es toujours heu-

reuse de me voir Eh bien me voilà ! Sois heureuse !

Veda s'étira, se mit à bâiller, Magarth l'admira, elle avait un corps splendide.

— Tu es épatante ! Jolie à croquer ! Mais il se passe des tas de choses. La petite noix creuse qui te sert de tête est-elle bien éveillée ?

— Quelquefois, je me demande ce qui peut bien m'attirer en toi, dit Veda en s'emparant d'un miroir sur la table de nuit.

Elle avait des yeux bleu-vert, des cils épais, des cheveux brun doré, couleur cuivre bruni, qui bouclaient sur ses épaules. Elle était belle et le savait. Ses yeux très cernés, sa bouche légèrement boudeuse ne la vieillissaient pas. Elle pouvait avoir dans les vingt-six ans, tout au plus.

— Du moins, je n'ai pas une trop sale tête ! fit-elle en bâillant de nouveau. (Puis elle se laissa retomber sur l'oreiller. Sa chemise de nuit, très décolletée, en crêpe de chine bleu, était garnie de dentelle noire.) Tu es vraiment impossible, Phil, continua-t-elle. Tu aurais pu m'éveiller de façon moins cavalière. Il suffit de me toucher pour que je sois couverte de bleus !

— Inutile de t'en faire, ça ne se verra pas ! dit Magarth. (Et, se levant, il se dirigea vers une commode où se trouvait une bouteille de Canadian Rye avec un verre.) La provision baisse, ma belle. Tu ferais bien d'en commander d'autres.

— Entendu, dit Veda qui le regardait et le trouvait tout à fait séduisant. Donne-moi une cigarette, brute que tu es !

Magarth revint avec la bouteille, s'exécuta, but un verre et s'alluma une cigarette.

— Je suis sur une histoire formidable ! dit-il en s'asseyant sur le lit, tout près d'elle. Si je sais m'y prendre, je peux en tirer une fortune. Et si je réussis, alors je pourrai enfin t'épouser. Écoute-moi donc attentivement.

Veda le regarda par-dessus le bord de la couverture.

— J'ai entendu cela si souvent que je pourrais le mettre en musique, dit-elle ironiquement.

— Mais cette fois, c'est sérieux ! dit Magarth. Je suis sur la piste de la petite Blandish !

— Tu es... que dis-tu ? demanda Veda, assise et les yeux écarquillés de stupeur.

— Ne froisse pas ta liquette comme ça ! dit Magarth brièvement. Tout ceci est confidentiel. Dans six jours, à partir de demain, elle entre en possession de sa fortune... si elle n'est pas rattrapée d'ici là. J'ai d'abord pensé qu'il serait adroit d'aider à la reprendre et d'écrire un récit détaillé de l'aventure pour mon agence littéraire. Mais il m'est venu à l'esprit une bien meilleure idée. Je l'aide à rester libre, je l'aide à entrer en possession de sa fortune. Si je sais bien la piloter, elle m'en sera sûrement reconnaissante, n'est-ce pas ? Je serai magnifiquement placé. Toute l'Amérique voudra savoir ce qu'elle va faire de toute cette galette... six millions de dollars ! Et moi, je serai là pour le lui dire ! Je vais te l'amener ici. Et quand nous aurons touché l'argent, nous la promènerons, nous lui achèterons une voiture, une maison, des

vêtements... nous emmènerons partout avec nous un opérateur de cinéma !... Ça sera formidable ! Et je réserverai l'exclusivité de cette histoire à mon agence. Je pourrai dicter mes conditions.

Veda ferma les yeux.

— J'en étais sûre ! dit-elle avec lassitude. Comme stupidité, on ne fait pas mieux ! La petite est folle, mon bijou ! Rappelle-toi. Elle est dangereuse ! Elle pourrait nous tuer ! Crois-tu que j'aie envie qu'on me massacre ?

Magarth eut un grognement de dédain.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je me laisse arrêter par un petit détail comme celui-là ? fit-il d'un ton plein de reproches. D'ailleurs, je suis capable de la tenir en main. Rappelle-toi le jour où je suis resté deux heures dans la cage d'un orang-outang pour écrire un article sensationnel ?

— Dame ! l'orang-outang n'étant pas dans sa cage, je ne vois vraiment pas ce qu'il y avait là de valeureux !

— Ça ne fait rien ! reprit Magarth avec impatience. C'est quand même quelque chose ! De toute façon, je n'ai pas peur d'une petite jeune fille. J'étais haut comme trois pommes que...

— Je sais... Je te l'ai déjà entendu dire un certain nombre de fois... Mais ceci n'a rien à voir avec...

— Non. J'ai un peu parlé avec l'infirmière de la petite. Un drôle de numéro, cette fille-là ! Elle est roulée comme les montagnes russes de Coney Island !

— Tu m'as dit autrefois que les montagnes russes te donnaient mal au cœur ! dit Veda d'un ton glacial.

Magarth eut un sourire sarcastique.

— Ça dépend de la vitesse à laquelle on les parcourt ! répondit-il.

Veda lui décocha un coup de pied à travers la couverture.

— Eh bien ! Qu'a dit cette infirmière ?

— Elle m'a dit que Carol souffrait d'un dédoublement de la personnalité. Ce ne sont que des attaques qui surviennent de temps en temps. Pendant des mois, elle se conduira comme une jeune fille normale, saine de corps et d'esprit, très douce de caractère et, tout ce dont elle a besoin, c'est d'être tenue en observation. (Il soupira.) Surveiller une jeune fille très douce de caractère, c'est tout à fait dans mes cordes !

Veda lui lança un nouveau coup de pied.

— Tu es dégoûtant ! dit-elle simplement.

— Ne m'interromps pas ! dit-il avec sévérité. Un des curateurs, une vieille noix au visage comme un citron pressé, du nom de Simon Hartman, est venu à la clinique. L'infirmière m'a dit qu'il était à moitié fou de rage en apprenant l'évasion de Carol. Il voit déjà son fromage fondu et les six millions de dollars couler entre ses sales pattes grasses. (Magarth se resservit un verre.) Et je vais te dire encore autre chose : je ne crois pas que la petite soit moitié aussi dangereuse qu'on veut bien le dire ! Je ne crois pas que son cas relève de l'internement ! Je crois qu'elle a été expédiée en vi-

tesse dans une maison de fous pour que le vieux Hartman puisse mettre la main sur ses six millions !

— Ne dis donc pas des imbécillités pareilles ! dit Veda d'un ton aigre. C'est John Blandish qui l'avait placée là... il y a trois ou quatre ans.

— Blandish ne savait absolument rien d'elle. Il ne s'y intéressait pas. C'est Hartman qui a tout fait, c'est lui qui s'occupait des affaires Blandish. La petite a été internée parce qu'elle a sauté à la figure d'une brute qui battait un chien. Tu n'en ferais pas autant, toi ?

Veda le regardait avec des grands yeux.

— Mais elle est dangereuse ! Pense à ce qu'elle a fait au pauvre camionneur.

Magarth balaya l'objection d'un geste de la main :

— Elle défendait son honneur, dit-il d'un air dégagé. Tu ne peux pas comprendre, mais permets-moi de te dire qu'il y a des jeunes filles qui prennent cela très au sérieux.

— Très bien, soupira Veda. (Elle n'avait aucune envie de discuter.) Fais comme tu voudras. Tu ne l'as pas encore trouvée, d'ailleurs !

Magarth se tapotait le nez :

— Mais je brûle ! J'ai trouvé l'endroit où elle était tous ces jours-ci, j'en viens.

— Seigneur ! grommela Veda, je crois que je vais prendre un peu de whisky, après tout. Mes nerfs commencent à être à bout.

— Pas question ! Il en reste trop peu, ce serait du gaspillage. Repose-toi et écoute-moi. Ce soir,

j'ai vu deux types dans une grosse Packard noire, ils demandaient Steve Larson qui a un élevage de renards là-haut, près du col de la Montagne Bleue.

— Je l'ai vu ! dit Veda avec enthousiasme. Il est très grand, très blond, très gentil... et en le voyant j'ai eu des palpitations.

— Laissons sa gentillesse de côté, dit Magarth d'un ton aigre-doux ; ta mère a dû avoir peur d'un falzar juste avant ta naissance ! Tu n'as que les hommes en tête. Laisse-moi continuer, veux-tu ?

— Après tout, mieux vaut entendre ça que d'être sourde, dit-elle en refermant les yeux.

— Donc, ces deux types demandaient Larson et je les ai reconnus. Je crois bien que ce sont les Sullivan, des « tueurs » !

— Que veux-tu dire ? demanda Veda en rouvrant les yeux.

— Si on veut se débarrasser de quelqu'un, on n'a qu'à s'adresser aux frères Sullivan, leur verser du fric et ils se chargent du reste. Et ce n'est pas des bobards, ajouta Magarth. De toute façon, j'ai pensé qu'il me fallait aller rôder un peu par là et je suis monté chez Larson. L'endroit était abandonné, les lampes allumées, les portes ouvertes, la Buick au garage et le chien, fou de peur, caché dans sa niche. J'ai parcouru la maison et j'ai trouvé ceci. (Il laissa tomber sur le lit un mouchoir.) Je parie qu'il appartient à Carol Blandish... Tu vois, son prénom est brodé dans le coin... Autre chose : j'ai trouvé là-haut le trench-coat du chauff-

feur du docteur Travers, celui-là même que Carol avait emporté en s'évadant de Glenview.

Veda parut intriguée.

— Mais où tout cela te mène-t-il ?

Magarth se gratta la tête.

— Je voudrais bien le savoir, dit-il, mais c'est toujours un début. Larson a dû cacher Carol. Ces deux-là, les Sullivan, si ce sont eux, les ont fait sortir de leur terrier. C'est ça l'important. Ils sont à découvert, maintenant. Peut-être les Sullivan sont-ils à leurs trousses ? Je ne sais pas. Si j'arrive le premier à rattraper Carol, je l'amènerai ici. Personne n'aura l'idée de venir l'y chercher. Si je ne la trouve pas, eh bien, tant pis pour moi, c'est notre mariage qui est remis en question.

Veda l'attira à elle et lui mit les bras autour du cou.

— Pourquoi, Phil ? dit-elle doucement en lui mordillant l'oreille. Je te donnerai tout mon argent et nous pourrons vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants.

Magarth, la repoussant, se leva.

— Je ne suis peut-être qu'un ignoble individu, mais j'ai ma fierté, dit-il tout en commençant à retirer col et cravate. Crois-tu que je pourrais supporter d'entendre dire que c'est pour ton argent que je t'ai épousée ? Jamais de la vie ! Et maintenant, pousse-toi ; il faut que je dorme un peu avant le jour et quand je dis dormir, j'entends *dormir* !

Carol agrippa le volant de la Packard, les yeux fixés sur le sentier lumineux tracé par les phares,

sentier qui semblait courir devant elle, éclairant les virages de la route de montagne, tout en épingle à cheveux.

Son cœur lui semblait pétrifié, son cerveau paralysé de crainte et de peur. À la lumière du tableau de bord, elle pouvait voir le visage livide de Steve, gisant sur le sol, les yeux clos. Elle aurait voulu s'arrêter, mais la pensée des Sullivan la poussait à continuer. Elle s'arrêterait dans un petit moment, quand elle serait sûre que les tueurs ne pouvaient plus les atteindre, et elle priait, pour qu'il ne soit pas trop tard, pour qu'elle puisse encore faire quelque chose pour Steve.

La route étroite, tout en lacets, l'empêchait de forcer l'allure, mais Carol conduisait néanmoins aussi vite qu'elle le pouvait, faisant des embardées aux virages, menant avec audace la grosse voiture sur la route défoncée, creusée d'ornières, obsédée par une seule pensée : mettre entre elle et les Sullivan la plus grande distance possible.

Elle atteignit enfin la grand-route et put lancer la voiture pleins gaz. Au bout d'un mille ou deux, elle ralentit, cherchant un endroit où s'arrêter. Devant elle, une clairière menait à un campement forestier abandonné. Elle sortit de la route et la voiture, tressautant, s'engagea sur le sentier cahoteux conduisant à quelques cabanes à moitié croulantes, dans lesquelles, à une certaine époque, avaient dû s'abriter les bûcherons.

Maintenant, ils étaient invisibles de la route. La Packard ralentit et s'arrêta. Carol se pencha sur Steve.

Je dois garder mon sang-froid, se dit-elle. Je dois me maîtriser. L'idée qu'il pût être grièvement blessé, ou même mort, la remplissait d'une telle crainte qu'elle en tremblait de tout son corps et que ses dents claquaient.

— Steve, mon chéri, dit-elle, lui touchant le visage. Qu'y a-t-il ? Dites-moi ! Êtes-vous gravement blessé ?

Steve ne répondit pas, ne bougea pas, et quand elle lui souleva la tête, celle-ci lui parut lourde et sans vie.

Un long moment, Carol demeura immobile, les poings serrés, retenant les cris qui montaient à sa gorge. Puis elle ouvrit la portière, descendit à terre et, debout sur les aiguilles de pin, accrochée à la voiture pour se soutenir, elle lutta contre l'évanouissement. Son cœur battait si fort qu'elle en suffoquait.

Vacillante, elle contourna la voiture pour ouvrir la portière extérieure ; elle dut soutenir Steve comme il roulait sur le sol. Il était lourd, mais elle parvint à le tirer de l'auto et à l'étendre sur le moelleux tapis d'aiguilles de pin. Elle régla le phare orientable, l'alluma et, haletante, aperçut le sang qui tachait la poitrine de Steve. Elle courut à lui, ouvrit sa veste : sa chemise était trempée.

Posant la main sur le cœur du jeune homme, elle sentit qu'il battait encore faiblement, irrégulièrement ; elle étouffa un bref sanglot de soulagement : il n'était pas mort ! Mais, à moins de trouver du secours rapidement, il pouvait mourir

d'un moment à l'autre. Il continuait à perdre son sang, et il fallait arrêter cela à tout prix !

Carol revint à la Packard. Dans le coffre, elle découvrit deux valises ; fiévreusement, elle en ouvrit une, trouva des chemises et des mouchoirs qu'elle se mit à déchirer pour faire des bandes de pansement.

— Carol !

Steve l'appelait d'une voix faible.

Elle poussa un cri léger, courut à lui. Il clignait des yeux dans l'aveuglante lumière du phare, mais ne bougeait pas. Son regard voilé était sans vie.

— Oh ! mon chéri ! dit Carol tombant à genoux auprès de lui. Que puis-je faire ? Vous avez mal ? Je vais essayer d'arrêter ce sang !

— Vous êtes gentille ! murmura Steve, et son visage se crispa de douleur. Ça va mal, Carol... dans la poitrine quelque part.

Un instant, elle perdit sa maîtrise d'elle-même et sanglota désespérément, le visage enfoui dans les mains.

« Que dois-je faire ? se demandait-elle en proie à une affreuse angoisse. Il ne faut pas qu'il meure... je ne pourrais supporter sa mort... et je suis le seul être qui puisse le sauver. »

— Allons. (Steve haletait.) N'ayez pas peur. Je sais bien ce que vous éprouvez. Mais ne vous laissez pas aller !... Voyez si vous pouvez arrêter l'hémorragie.

— Oui... (Elle essuya ses larmes, se mordit les lèvres.) Je vais l'arrêter, mon chéri. C'est... c'est que... oh, mon Dieu ! je ne sais vraiment pas comment faire !...

Elle courut à la voiture, y prit les bandes de pansement improvisées et, revenue auprès de lui, déboutonna sa chemise. Le sang caillé, l'étoffe toute souillée lui donnèrent mal au cœur, mais la crainte de le voir mourir lui permit de se reprendre. Cependant, quand elle eut enlevé la chemise et qu'elle vit les deux trous noirs en plein milieu de la poitrine, par lesquels le sang suintait goutte à goutte, les ténèbres se firent et elle tomba accroupie, la tête dans les mains, frissonnante.

— Ne vous laissez pas impressionner ! dit Steve, soulevant la tête avec difficulté et regardant les plaies.

Il serra les mâchoires : c'était pire qu'il ne l'avait cru. Un froid glacial envahissait peu à peu ses jambes, une douleur affreuse l'étreignait : on eût dit que des pointes d'acier chauffées à blanc lui lardaient la poitrine.

— Carol, allons, ma chérie, arrêtez cela !

— Je ne peux pas ! s'écria-t-elle. Il faut que je trouve du secours. Où puis-je aller, Steve ? Où pourrais-je vous transporter ?

Steve s'efforça de réfléchir. Il lui semblait que sa poitrine était ouverte, exposée à nu en plein air, et qu'un vent chargé de sel soufflait sur ses nerfs et sa chair à vif. Une défaillance mortelle s'insinuait en lui, figeant son visage qu'inondait une sueur d'agonie.

— Le docteur Fleming ! parvint-il à articuler dans un murmure que Carol ne saisit qu'à peine. Suivez la route tout droit jusqu'au Cap de la Brise... le second tournant à gauche... Une petite

maison isolée, à l'écart de la route... (Il luttait contre la faiblesse, la vainquit encore une fois, poursuivit :) C'est à vingt bons milles. Il n'y a absolument rien d'autre.

— Mais vingt milles... (Carol crispait les poings.) C'est trop loin...

— Il n'y a pas le choix, dit Steve submergé par une nouvelle vague de douleur.

— J'irai, dit-elle, mais d'abord je vais essayer de vous panser. (Puis elle se dit : « Il faut que je l'em-mène avec moi. Je ne peux pas le laisser ici ! Je n'aurais jamais dû le descendre de voiture. » Elle se pencha sur lui.) Nous irons ensemble, mon chéri. Si vous pouvez seulement vous soulever un tout petit peu. Je vais vous réinstaller dans la voiture.

— Mieux vaut pas, dit Steve, qui sentait sa bouche pleine de sang. Je saigne un peu, en dedans. Il vaut mieux ne pas me bouger maintenant — et du sang coula sur son menton, bien qu'il eût détourné la tête pour ne pas effrayer Carol.

Celle-ci eut un sanglot qu'elle tâcha d'étouffer.

— Très bien, mon chéri, je vais faire vite. (Elle fit des tampons avec des mouchoirs.) Et Steve, si quelque chose... je veux dire... Oh ! mon chéri, je vous aime tant. Je veux que vous le sachiez. Il n'y a que vous, et j'ai peur, je suis si seule... essayez... ne me laissez pas...

Il fit un effort, sourit, lui caressa la main.

— Non, je ne vous laisserai pas... c'est une promesse... seulement, dépêchez-vous... !

Mais quand elle le souleva pour retirer son veston, le visage de Steve prit la couleur de la cire et

il cria, enfonçant ses doigts dans le bras de Carol ; puis il retomba dans l'inconscience.

Elle travailla fiévreusement, comprimant les blessures de son mieux. Puis, courant à la voiture, elle en rapporta une couverture, des chemises et des pyjamas roulés en oreiller, et elle installa Steve aussi confortablement que possible.

Le laisser ainsi lui faisait horreur, mais il n'y avait rien d'autre à faire. Elle se pencha, posa un baiser léger sur ses lèvres et, après s'être retournée une dernière fois, elle grimpa dans la voiture.

Jamais elle ne sut comment elle arriva jusqu'au Cap de la Brise. Elle allait à toute allure, son unique pensée étant de ramener le docteur Fleming à Steve. La route était bonne et Carol n'avait conscience que du bruit du vent. À cette heure de la nuit — il était deux heures passées — la route était déserte et sa vitesse tomba rarement au-dessous de cent vingt. Une fois seulement, à un virage, elle manqua de justesse accrocher une autre voiture (celle de Magarth qui se rendait chez Larson) mais cela se passa si vite qu'à peine avait-elle eu le temps de s'en rendre compte, l'autre voiture l'avait déjà dépassée. Elle atteignit le Cap de la Brise comme sonnait la demie de deux heures : elle avait mis moins d'une demi-heure à faire le trajet.

Carol n'eut aucune difficulté à trouver la maison du docteur Fleming, devant laquelle elle arrêta la Packard ; remontant le sentier du jardin, elle tambourina de ses poings à la porte d'entrée jusqu'à ce qu'on vînt lui ouvrir.

Une femme d'un certain âge, à la figure mauvaise, creusée de rides, aux cheveux en désordre, apparut sur le seuil ; elle portait un peignoir malpropre, qu'elle tenait croisé sur sa poitrine plate avec des doigts ressemblant à des serres de rapace.

— Faire un bruit pareil ! dit-elle furieuse. Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous faites ?

— Je vous en prie, dit Carol, essayant de parler avec calme. Je voudrais voir le docteur... il y a quelqu'un de très malade... un blessé... où est le docteur ?

La femme enfonça ses doigts maigres dans le fouillis de ses cheveux gris sale.

— Inutile de venir ici, dit-elle s'apprêtant à claquer la porte. Le docteur est malade. On n'a pas idée de faire un pareil potin ! Non mais, pour qui vous prenez-vous ?

— Je vous dis qu'il y a un blessé ! s'exclama Carol, se tordant les mains. Un mourant !... Je vous en prie, laissez-moi voir le docteur. J'ai une voiture... ça ne lui prendra pas longtemps !

— Je n'y peux rien, reprit la femme, le visage enflammé de colère. Le docteur est vieux, il s'enrhumerait. Il ne sortira pas à une heure pareille ! Allez ailleurs !

— Mais c'est pour un blessé... il perd tout son sang, vous ne comprenez donc pas ? Le docteur Fleming viendrait si vous lui disiez cela ! Il perd son sang... — Carol se mit à pleurer — ... et je l'aime tant !

— Allez-vous-en ! dit rudement la femme. Ici, on ne peut rien pour vous.

Carol maîtrisa la panique qui la saisissait.

— Mais où ? demanda-t-elle, serrant les poings. Il n'y a pas de temps à perdre... l'hémorragie...

— Il y a un hôpital à Waltonville et le docteur Kober à Eastlake. Il ira. C'est un Juif. Ils viennent toujours !

— Très bien, dit Carol. Je vais aller chez lui. Où se trouve Eastlake ? Comment puis-je y aller ?

La femme venait de tomber en arrêt devant la cicatrice étoilée qui marquait le poignet gauche de Carol ; elle détourna très vite les yeux.

— C'est à cinq milles, dit-elle. Je vais vous montrer sur une carte... vous feriez peut-être mieux d'entrer ?

— Oh ! mais je vous en prie, dépêchez-vous ! dit Carol. Je n'aurais pas dû le laisser...

— Entrez, entrez, dit la femme. Je ne peux pas vous montrer la route dans cette obscurité. Venez à la lumière.

Elle se tourna et, un instant plus tard, le sombre petit couloir s'illumina à la clarté crue d'une ampoule suspendue au bout d'un fil.

Carol, debout sur le seuil, fit face à la femme quand celle-ci se retourna.

— Quels beaux cheveux vous avez ! dit-elle, ses petits yeux brillant d'excitation. Peut-être pourrais-je décider le docteur à aller avec vous, après tout. Entrez, entrez !

Ce brusque changement d'expression, cette soudaine et fausse cordialité effrayèrent Carol, mais

elle ne pouvait rien faire : avant tout, il fallait sauver Steve. Elle suivit donc la femme dans une petite salle d'attente, meublée de trois chaises et d'une table ronde couverte d'exemplaires usagés de vieilles revues. La pièce respirait la pauvreté et l'abandon.

— Je vais aller le prévenir, ma chère, dit la femme. Asseyez-vous. Je ne serai pas longue.

— Faites vite, implora Carol.

— Soyez tranquille.

La femme ouvrit la porte, regarda Carol et sortit. Quelque chose, dans son regard, fit frissonner la jeune fille ; elle écouta : la femme, montait l'escalier en courant... Carol se sentit prise au piège : cette créature lui voulait du mal.

Doucement elle ouvrit la porte.

— C'est la folle de Glenview ! entendit-elle. (La femme parlait à voix haute et distincte.) Elle est en bas !

— Quoi ? Plus fort ! (La voix de l'homme était chargée de colère.) Qu'est-ce que tu as à chuchoter ? De Glenview, tu dis. Qui ?

— La folle... Carol Blandish !... celle qu'on recherche... descends lui parler. Je vais téléphoner au shérif ! Fais vite !

— Mais on dit qu'elle est dangereuse ! reprit l'homme d'une voix geignarde. Parle-lui, toi ; je suis trop vieux pour me mêler d'histoires comme ça ! Je ne veux pas la voir !

— Descends ! reprit brusquement la femme. Tu sais bien que tu ne peux pas téléphoner. Il y a

cinq mille dollars de prime pour sa capture ! Ça ne te dit rien, vieil imbécile ?

Il y eut un long silence ; l'homme reprit :

— Oui, c'est vrai, j'avais oublié. Je ferais peut-être mieux de descendre.

Carol ferma les yeux. Je dois rêver, se dit-elle. Encore un de ces terribles rêves, survenant si mystérieusement, plus réel cette fois cependant. Peut-être Steve n'avait-il pas été blessé ? Les deux hommes noirs faisaient peut-être partie de ce cauchemar et Carol allait se réveiller, là-bas, dans la cabane, le cœur battant, effrayée, mais en sécurité.

*La folle... Carol Blandish... celle qu'on recherche...*

Elle frissonna, fit un violent effort pour s'éveiller, ouvrit lentement les yeux, priant avec ferveur pour se retrouver dans son lit, mais la sordide petite pièce était toujours là, trop réelle pour appartenir à un rêve. Carol recula, les yeux fixés sur la porte avec horreur, écoutant les pas traînants qui descendaient l'escalier.

Quelque part, au fond de la maison, elle entendit une sonnerie aigre... la sonnerie du téléphone...

*Descends lui parler... je téléphone au shérif... cinq mille dollars pour sa capture.*

Cauchemar ou non, il fallait sortir de cette maison. Ces gens lui voulaient du mal. Ils refusaient de porter secours à Steve, ils allaient la retenir ici, loin de lui qui allait mourir !

Maintenant, la peur la tenait si fort qu'elle ne pouvait plus bouger, et elle se tapit dans un coin,

le cœur battant, son tic nerveux lui tiraillant le coin de la bouche.

Lentement la porte s'ouvrit, un énorme vieillard pénétra dans la pièce : chauve, las, pesant, un grand nez aquilin, une moustache tombante tachée de tabac. Mais ses yeux remplirent Carol de terreur, son œil droit, du moins : il n'avait rien d'un œil, on eût dit une boule d'argile jaunâtre, une boule de pus... et pourtant, elle avait l'impression que cet œil-là lui pénétrait le cerveau comme une vrille.

Le vieux portait une robe de chambre tachée ; par l'encolure, Carol entrevit de gros lainages, des épaisseurs de linge d'une propreté plus que douteuse.

« Allez-vous-en ! cria-t-elle intérieurement. Mon Dieu, faites que je m'éveille. Qu'il ne m'approche pas ! »

Le vieux ferma la porte, appuya sa lourde masse contre le battant. De sa poche, il tira un mouchoir et essuya son œil gauche qui larmoyait. La taie jaune, sur son œil droit, semblait toujours fixer Carol : elle l'hypnotisait.

— Vous avez des ennuis, je crois ? demanda-t-il d'une voix cassée, geignarde. Qu'attendez-vous de moi ?

Carol se renfonça un peu plus dans son coin.

— Êtes-vous le docteur ?

— Oui, dit le vieux, je suis le docteur Fleming.

Il toucha ses tempes de son mouchoir et de petites gouttes de sueur roulèrent le long de ses joues.

Il est affreux, se dit Carol. Elle ne pouvait le mener à Steve, il ne lui inspirait pas confiance.

— Je me suis trompée, dit-elle d'une voix brève. Je n'ai pas besoin de vous. Je n'aurais pas dû venir ici...

Fleming parut soudain tout craintif. Carol comprit qu'il avait peur ; cette peur ne fit qu'augmenter son propre effroi.

— Ne soyez pas si pressée, implora-t-il. Je suis vieux, c'est vrai, mais je suis bon médecin. C'est mon œil qui vous gêne ? Ce n'est rien, rien qu'une taie que je me promets toujours de faire enlever, mais je n'ai jamais le temps ! (Ses vieilles mains erraient, fébriles le long des revers de sa robe de chambre, telles de grosses araignées. La lumière électrique, brutale, faisait ressortir les poils noirs qui lui couvraient les doigts.) Ça ne me gêne aucunement, d'ailleurs, mon autre œil... Mais pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Il faut me dire ce qui ne va pas.

Carol secoua la tête.

— Non, dit-elle. Je m'en vais, je n'aurais pas dû vous déranger. Merci de m'avoir reçue... (Sa voix s'étrangla, se fit pointue :) Vous ne pourriez rien faire.

Très lentement, elle s'écarta du mur, fit un pas vers lui, hésitante.

— Vous feriez mieux de rester, dit Fleming. Nous désirons que vous restiez (et il barra la porte de sa masse, le visage grimaçant un sourire qui dissimulait mal sa peur). Prenez un peu de café... Ma femme... le café vous fera du bien. (Il

tendit vers elle ses mains maigres comme des araignées, semblant l'implorer de rester tranquille, de ne pas l'effrayer davantage.)

Carol retint son souffle, et brusquement elle se mit à crier ; il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais à exhaler l'air qui emplissait ses poumons, qu'elle ne viderait jamais sa poitrine ; en réalité, son cri était bien faible et comme étouffé : le pauvre cri d'un lapin pris au piège.

— Non, je vous en prie, dit Fleming. Tout va bien, il ne vous arrivera rien. Nous sommes de braves gens... nous ne souhaitons que vous mettre à l'abri de tout danger...

Un léger grattement se fit entendre derrière la porte et le vieux, son visage blanc comme de la craie, parut se détendre. Il s'écarta, sa femme entra dans la pièce.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en regardant Carol. Pourquoi ne pas vous asseoir ? Mon mari a-t-il... (Elle regarda le vieil homme.) Pourquoi ne vas-tu pas avec elle ? Elle a un malade.

— Oui, oui, bien sûr, dit Fleming, s'asseyant brusquement sur une chaise. Elle a changé d'avis. (Il porta la main à sa gorge.) Ça me bouleverse, tout ça, Martha, continua-t-il, je n'aurais pas dû descendre. Je pense qu'un peu de cognac me ferait...

— Reste tranquille, dit aigrement la femme. Ne pense donc pas toujours à toi.

— Il faut que je parte, dit Carol. (Elle était tout près de la table maintenant, sa bouche crispée

dans une grimace craintive.) Je n'aurais pas dû vous déranger !

— Mais le docteur va monter s'habiller, dit rapidement la femme. Il en a pour une minute. Votre ami est malade, n'est-ce pas ? Quelqu'un que vous aimez ?

Le cœur de Carol se serra.

— Oh, oui, dit-elle. Je ne sais à quoi je pense ! (Elle se toucha les tempes du bout des doigts.) Oui... il a tant perdu de sang. Mais pourquoi le docteur reste-t-il assis ? Pourquoi ne fait-il rien ?

— Va donc, dit la femme à Fleming. Va t'habiller, je vais faire une tasse de café à la jeune dame.

Fleming restait immobile, affalé sur la chaise. Il respirait lourdement.

— Qu'elle s'en aille, dit-il brusquement. Je ne veux pas de cet argent, je ne désire que la paix. Je suis vieux. Laisse-la partir avant qu'il arrive quelque chose. Rappelle-toi ce qu'elle a fait au camionneur...

— Monte donc, vieil imbécile, dit la femme avec colère. Tu ne sais pas ce que tu dis !

— Laissez-le tranquille, dit Carol. Je m'en vais... Il faut absolument que je m'en aille — et elle traversa la pièce lentement mais résolument.

Fleming enfouit sa grosse face molle dans ses mains. La femme hésita, céda du terrain, s'appuyant au mur, ses yeux durs brillant de rage et de peur.

— Vous feriez mieux de rester, dit-elle. Nous savons qui vous êtes. Mieux vaut ne pas faire d'éclat. Vous ne pouvez pas vous en aller.

Carol ouvrit la porte.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit-elle en se retournant vers eux. Je croyais que vous m'aideriez.

Elle se retourna et courut à la porte d'entrée mais celle-ci était fermée à clé. Elle virevolta, vit la femme debout sur le seuil de la salle d'attente qui l'observait.

— Ouvrez cette porte, dit Carol, le visage grisâtre de peur.

— Ne vous tourmentez pas, voyons, dit la femme. Pourquoi ne pas vous asseoir ? Je vous ferai du café...

Carol franchit le couloir en courant, dépassa la femme, empoigna le bouton d'une autre porte — celle du jardin, sans doute, qui ouvrait derrière la maison — mais celle-là aussi était fermée.

Fleming avait rejoint sa femme et se tenait derrière elle. La taie jaunâtre de son œil paralysait Carol chaque fois qu'elle l'apercevait.

Enfermée entre ces deux portes closes, Carol s'arrêta, tout se brouillait dans sa tête.

— Vous voyez bien ! dit la femme doucement. Vous ne pouvez sortir. Vos amis vont venir, vous n'y pouvez plus rien !

Alors Carol aperçut une autre porte, petite celle-là, à moitié dissimulée derrière un rideau, à un mètre environ de l'endroit où elle se tenait.

Sans quitter des yeux les deux, là-bas sur le seuil, elle se rapprocha de cette porte et sauta sur le bouton ; la porte s'ouvrit. Au même moment, la femme se précipita.

Carol cria, voulut reculer, jeta instinctivement les mains en avant pour repousser la femme, mais celle-ci la poussa, le sol parut se dérober sous ses pas, et Carol se sentit tomber.

Kamp, le shérif, dormait étendu à plat sur le lit de sangle ; ses ronflements sonores emplissaient la petite pièce ; il n'entendit pas la sonnerie du téléphone dans le bureau de la prison municipale, pas plus qu'il n'entendit son adjoint, George Staum, jurer tout en quittant son fauteuil.

Une minute ou deux plus tard, la porte s'ouvrit brusquement et Staum se mit à secouer le shérif pour l'éveiller.

— Hé là ! grommela Kamp, repoussant Staum. Pas moyen de dormir tranquille, ici !

— On l'a retrouvée ! s'exclama Staum très agité (son visage rond et plat penché au-dessus de Kamp évoquait un fromage de Hollande). On la tient ! (Il n'arrivait plus même à trouver ses mots.)

— On la tient, on tient qui ? demanda Kamp, encore engourdi de sommeil, puis, soudain, il sursauta, attrapa Staum par la manche : Vous voulez dire... elle ? qui l'a trouvée ?

— Le docteur Fleming ! Mme Fleming vient de téléphoner à la minute !

— Sacré nom de Dieu ! Kamp enfilait déjà son pantalon. Fleming, ce vieil abruti ! Cinq mille dollars ! Dire que c'est sur lui que ça tombe. Il n'a jamais rien foutu de sa vie et faut que ce soit lui qui la trouve !

— Mme Fleming demande qu'on se dépêche, bafouilla Staum, les yeux hors de la tête. Elle a peur qu'il n'arrive quelque chose.

— J'peux pas faire plus vite, grommela Kamp en bouclant son lourd baudrier. Demandez-moi Hartman ! Demandez les journaux ! Une histoire comme ça, faut en tirer parti. Fleming, mille tonnerres ! J'parie qu'il a seulement pas eu à lever le petit doigt.

Staum courut vers le bureau.

— Vous voulez que je vous accompagne ? cria-t-il.

— Rejoignez-moi là-bas. Avant tout, prévenez Hartman et la presse, et puis arrivez aussi vite que possible. Ah ! Je veux aussi un opérateur de cinéma. Si je n'ai pas les cinq mille dollars, du moins j'aurai mon portrait dans tous les journaux !

Et Kamp, enfonçant son chapeau sur son crâne, sortit en courant.

Simon Hartman n'arrivait pas à dormir. Confortablement installé dans un bon fauteuil de l'appartement qu'il occupait dans le meilleur hôtel de la ville, un verre de whisky posé sur une table devant lui, il fumait un cigare qu'il serrait entre ses dents pointues.

Hartman, petit et gros, au visage blême, creusé de rides, paraissait plus que ses cinquante-cinq ans. Son regard était froid et les coins de sa bouche s'abaissaient en une moue dégoûtée. Bien qu'il fût près de trois heures du matin, il n'avait

pas sommeil. Depuis des années, il dormait à peine, par petits sommeils agités.

Hartman était le principal associé du bureau juridique « Simon Hartman et Richards » dont la réputation avait égalé autrefois celle des avocats new-yorkais les plus fameux. Mais, depuis que Richards s'était retiré des affaires, la firme n'avait cessé de décliner. Hartman, joueur invétéré, avait cédé à la tentation de boursicoter avec l'argent des clients : récemment encore, il avait exécuté de véritables tours de passe-passe avec des valeurs qui ne lui appartenaient pas, et les résultats s'avéraient désastreux.

Il se trouvait à la veille de la banqueroute lorsque John Blandish mourut et que l'on dut constituer un conseil de tutelle. C'était là une occasion inespérée pour Hartman, et il ne la laissa pas échapper. Richards et lui furent tous deux nommés curateurs et, comme Richards ne s'occupait absolument de rien, la gestion de la tutelle se trouva confiée tout entière aux mains d'Hartman.

L'évasion de Carol lui donna un choc terrible. Il savait que, si la jeune fille n'était pas reprise au bout de quatorze jours, elle pourrait exiger la remise de son argent... ou du moins de ce qui en restait. Car, même durant ce court espace de temps, Hartman avait déjà opéré des coupes sombres dans la fortune de Blandish.

Il fallait donc rattraper la petite. Si l'on n'y parvenait pas, c'était pour lui la ruine, et Hartman n'entendait pas en arriver là. Sans attendre, il prit la direction des recherches. Le shérif n'était qu'un

imbécile, le docteur Travers incapable d'agir, la police pire qu'inutile ! Mais Hartman parvint à les galvaniser. C'est lui qui avait offert les cinq mille dollars pour la capture de Carol. Et maintenant, au Cap de la Brise, tout le monde participait à la chasse.

Ses yeux se fixèrent sur un calendrier pendu au mur : plus que six jours ! Oh !... il y a des tas de choses qui peuvent arriver en six jours, il faut qu'elles arrivent !

Comme il tendait la main pour prendre son verre, le téléphone sonna. Hartman interrompit son geste, ferma les yeux, puis, tranquillement, sans hâte insolite, décrocha.

— Allô ?

— Nous la tenons ! s'exclama Staum à l'autre bout du fil. Le shérif m'a demandé de vous avertir.

— Ne criez pas tant, je ne suis pas sourd, dit froidement Hartman, mais son visage s'éclaira, il parut soudain rajeunir. Où est-elle ?

— C'est le docteur Fleming qui l'a. Le shérif s'y est rendu directement, il a dit que vous n'aviez qu'à l'y rejoindre.

— Bien entendu. Où habite exactement le docteur Fleming ?

Staum lui donna les indications nécessaires.

— Merci, je pars immédiatement. (Et il raccrocha.).

Pendant un instant, il s'examina dans le miroir accroché au-dessus de la cheminée, et il adressa un mince sourire à son reflet.

— Les heures les plus sombres sont celles qui précèdent l'aube, songea-t-il. C'est un cliché, mais c'est bien vrai.

Il écarta les rideaux et regarda la grand-rue déserte. Au-dessus des toits, une traînée lumineuse s'étirait comme un ruban derrière les montagnes lointaines. Le ciel était grisâtre, les étoiles pâlis-saient. D'ici peu, il ferait jour.

Il prit son chapeau, endossa un pardessus — il ferait froid dehors, à cette heure — et se dirigea rapidement vers la porte.

En attendant l'ascenseur qui le descendrait au rez-de-chaussée, il fredonnait entre ses dents.

Un grand camion vide s'arrêta dans un fracas de ferraille devant un café ouvert toute la nuit, quelque part du côté de la gare de triage du Cap de la Brise.

— Je ne vais pas plus loin, dit le conducteur. Ça vous va ?

Les Sullivan descendirent du camion.

— Très bien, dit Frank. Et merci.

— Pas de quoi ! dit le camionneur qui remit en marche et pénétra derrière les grandes palissades de bois qui barraient l'entrée des voies.

— Nous avons eu de la veine de trouver ce type-là ! déclara Frank en bâillant.

— La ferme ! aboya Max qui traversa la route et pénétra dans le café.

Frank, esquissant une grimace, le suivit.

La perte de la Packard avait affecté Max. Frank, lui, se montrait plus philosophe. Les biens,

le confort, tout cela comptait peu pour lui. Sa faiblesse, c'était les femmes. Son esprit malsain, qui se complaisait dans l'horreur, pensait rarement à autre chose qu'aux femmes. Il abandonnait à Max l'établissement de leurs projets, les dispositions à prendre, le programme quotidien.

Ils s'installèrent au comptoir et commandèrent du café. La serveuse était laide, mais bien faite. Frank aurait aimé discuter ses mérites avec Max, mais il se rendit compte que celui-ci n'était pas d'humeur à plaisanter. Max ne se souciait guère des femmes, lui. Il les considérait exactement comme il considérait les repas : une nécessité, sans intérêt ni importance.

Les Sullivan firent un peu peur à la serveuse et, une fois qu'elle leur eut versé le café, elle regagna la cuisine, les laissant seuls. Il n'y avait personne d'autre dans le bar.

— Je voudrais bien savoir si je l'ai tué ! dit Max pensivement. Je sais que je l'ai touché deux fois à la poitrine, mais c'est un solide gaillard... j'aurais dû viser à la tête.

— Ne te tracasse donc pas à son sujet, dit Frank. C'est pour la petite que je m'en fais, moi. Elle était formidable ! Ses cheveux rouges...

Max se tourna vers lui.

— S'il est vivant, il a vu ce qui s'est passé, dit-il. C'est le seul témoin que nous ayons jamais laissé derrière nous. Il peut tout foutre en l'air.

Frank n'avait pas songé à cela.

— Alors, il vaudrait mieux le retrouver, dit-il, mais où...

— J'ai besoin de dormir un peu, grommela Max. Merde, on peut pas être tout le temps sur pied... on n'est pas en fer ! Où est-ce qu'on pourrait trouver un lit ?

— Demande-lui... Elle doit savoir, dit Frank en désignant la porte de la cuisine d'un geste du pouce.

— Oui, dit Max finissant son café.

Il glissa du tabouret et se dirigea vers l'arrière-boutique.

La fille, assise sur une table, parlait à un cuisinier noir. Tous deux dévisagèrent Max d'un air effaré, l'homme roula des yeux blancs.

— Où est-ce qu'on pourrait trouver un lit ? dit Max en reluquant la fille.

— Il y a un hôtel juste au coin, tout près de la prison, dit-elle.

— O.K., dit Max, jetant le montant des consommations sur la table. Et l'hôpital, où est-il situé ?

— Nous n'en avons pas. Le plus proche est à Waltonville, à cinq milles d'ici.

Max grommela, sortit, tourna la tête vers Frank.

— Foutons le camp d'ici ! Je tombe de sommeil !

Ils partirent sur la route déserte. La grosse horloge de la gare marquait trois heures.

— Il y a un hôtel près de la prison, dit Max.

— Commode ! ricana Frank.

— Le voilà, dit Max comme ils arrivaient au tournant. (S'arrêtant brusquement, il saisit Frank par le bras.) Qu'est-ce qui se passe, là-bas ?

Ils reculèrent : le shérif Kamp descendait en courant les marches de la prison municipale. Ils le

regardèrent ouvrir les portes du garage situé tout près. Ses mouvements étaient ceux d'un homme follement pressé. Un instant plus tard, une vieille Ford s'élançait et fonçait à toute allure sur la route.

— Le shérif est joliment pressé, dit Frank tirant son chapeau sur son nez.

— Y a quelque chose dans l'air, dit Max. Viens, on va voir.

— Tu voulais te coucher, grommela Frank.

— On va voir ! répéta Max.

Ils reprirent la route, balançant les bras, cette fois d'un pas plus alerte.

Le téléphone, sur la table de nuit, se mit à sonner.

— Qu'il sonne, déclara Veda à demi endormie. Encore un de mes amoureux qui n'a pas la conscience tranquille.

Magarth se souleva en grognant.

— Je viens ici chercher un peu de paix et de tranquillité, dit-il d'un ton plaintif. Tu ne pourrais pas faire relâche quand je suis là ?

— Ne fais pas le père ronchon, mon chéri. Il va se lasser et retourner se coucher.

Magarth se frotta les yeux et se redressa tout à fait.

— Tais-toi un peu, dit-il d'un ton bref. C'est peut-être bien pour moi... et il empoigna le téléphone.

— Mais personne ne sait que tu es ici... du moins, je veux l'espérer, dit Veda avec inquiétude.

— Mon directeur sait tout ! répliqua Magarth, et il jeta dans le téléphone un « allô ? » retentissant.

— C'est vous, Magarth ?

Magarth reconnut en effet la voix de son directeur.

— Je crois, répondit-il en bâillant. Du moins, c'est quelqu'un qui me ressemble fort.

— J'imagine que vous êtes couché avec cette femme ?

— Avec qui donc croyez-vous que je vais coucher, un cheval ?

— Eh bien, de toute façon, sortez du lit, espèce de bon à rien ! On a retrouvé la petite Blandish.

— On a... quoi ? s'exclama Magarth.

— Le commissariat vient de me téléphoner à l'instant. Ils la tiennent... elle est dans la cave du docteur Fleming. Courez-y et prenez des photos. Kamp ne fera rien avant votre arrivée. Ce cochon-là veut être photographié en pleine action ! Hartman aussi est là ; en fait, tous les ballots du patelin sont déjà sur place, il ne manque que vous !

— J'y cours, s'exclama Magarth qui raccrocha bruyamment et sauta hors du lit. Misère de misère de nom de Dieu de bon Dieu ! explosa-t-il. On l'a retrouvée ! On l'a retrouvée tandis que j'étais vautré dans le pageot ! Voilà bien la justice ! (Il se colleta avec sa chemise.) Qu'est-ce que je vais foutre, maintenant ? Nom de Dieu ! Oh ! mes aïeux ! Vous parlez d'une poisse !

— Calme-toi, chéri, dit Veda, pelotonnée dans ses couvertures. Peut-être que tout s'arrangera pour le mieux !

— Tout pour le mieux, tu parles ! fit Magarth en passant son veston. S'ils la ramènent chez les dingues, tout mon reportage tombe à l'eau... Faut que je la tire de là d'une façon ou d'une autre.

Il se précipitait au-dehors. Veda courut après lui.

— Mais voyons, chéri !... Essaie donc d'être un peu raisonnable ! Tu as oublié de mettre ton pantalon !

Chez le docteur Fleming, l'étroit corridor allant de la porte d'entrée principale à la porte de derrière était bondé. Le médecin et sa femme se tenaient au milieu de l'escalier, Simon Hartman était debout sur le seuil de la salle d'attente, Magarth, un appareil muni d'une lampe de magnésium à la main, s'appuyait à la porte du fond ; deux policiers gardaient la porte d'entrée. Le shérif et George Staum faisaient face à la porte de la cave.

— C'est bon, les enfants, dit Kamp, ne bougez pas. Et attention, elle est dangereuse. (Il jeta un coup d'œil du côté de Magarth :) Tâchez de prendre une photo quand je la sortirai de là.

— Ce n'est pas encore fait, lui rappela Magarth. C'est peut-être elle qui va vous sortir ! Ce qu'il vous faudrait, c'est un filet et un trident !

Kamp fit celui qui n'entendait pas et frappa à la porte de la cave.

— Nous savons que vous êtes là ! cria-t-il. Au nom de la loi, sortez !

Carol s'enfonça un peu plus dans les ténèbres de la cave.

Une fois revenue à elle, après sa chute dans l'escalier, Carol avait vite compris qu'elle était prise au piège. En tâtonnant tout autour des murs, elle se rendit compte qu'il n'y avait aucune issue que la porte d'en haut, maintenant fermée à clé. Sans la pensée de Steve blessé, abandonné dans les bois, elle se serait rendue. Mais son amour lui donnait des forces et elle se persuada qu'elle arriverait à sortir, à retrouver Steve, que personne ne pourrait l'en empêcher.

Bientôt, elle découvrit un bouton électrique et le tourna. La cave, petite, humide, pleine de vieilleries et d'objets mis au rebut, contenait aussi la boîte aux fusibles et le compteur électrique. Carol trouva un tisonnier rouillé et, le ramassant, elle s'en saisit. Quand Kamp ouvrit la porte, elle se pelotonna contre le mur au bas de l'escalier et, la main sur l'interrupteur du compteur, elle attendit. Elle avait déjà éteint dans la cave, si bien qu'elle pouvait voir Kamp tandis que lui ne pouvait rien distinguer dans l'obscurité.

— Sortez ! clama Kamp, le visage cramoisi — et il ajouta, sans aucune raison : La maison est cernée !

Pas un mouvement, pas un bruit.

— Montrez que vous êtes un homme, descendez la chercher, dit Magarth. On vous fera un bel enterrement !

Tout en parlant, il se mettait le cerveau à la torture pour trouver un moyen de faire évader Carol, mais, pour l'instant, sans succès.

— Allons, sortez, voyons ! (Kamp prenait maintenant un ton patelin. S'attaquer à une folle dangereuse ne lui souriait qu'à moitié. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers Hartman :) Vous pensez qu'il faut que je descende la chercher ?

— Naturellement, répliqua Hartman avec aigreur. Mais ne soyez pas brutal. Je ne veux pas qu'on la maltraite.

Magarth rit d'un rire sépulcral.

— Elle est bien bonne, celle-là, fit-il. C'est à savoir qui va maltraiter l'autre !

George Staum se défila quand son chef lui fit signe d'approcher.

— Rien à faire ! déclara-t-il avec fermeté. J'ai peur des fous. Je ne descends pas dans le noir. Pensez à ce qu'elle a fait au conducteur !

— Légalement, ce serait aux gens de l'asile de venir la prendre, déclara Kamp, hésitant encore. Personne n'a pensé à leur téléphoner ?

— Personne, dit Magarth d'un air encourageant. Je descends avec vous, shérif. Je n'ai pas peur. Passez devant, je vous suis.

Kamp respira longuement.

— Allons-y ! dit-il — et il s'avança d'un pas incertain, les yeux fixés sur la cave d'un noir d'encre. Quelqu'un aurait-il une lampe électrique, par hasard ? demanda-t-il, avec un peu d'espoir.

Personne n'en avait et Hartman, non sans irritation, enjoignit à Kamp d'accomplir enfin son devoir.

Au moment précis où celui-ci courbait le dos pour franchir la porte basse, Carol tourna le bouton du compteur, empoigna Kamp par les bras et le poussa dans l'escalier, la tête la première.

Avec un hurlement sauvage le shérif plongea dans le vide.

Magarth comprit très vite ce qui se passait, et il résolut d'augmenter le plus possible la confusion. Il émit une plainte lugubre, fonça sur George Staum, le précipita contre les deux policiers qui s'étaient rapprochés l'un de l'autre dans l'obscurité.

— Attention ! braillait Magarth. Attention ! Elle doit être parmi nous !

Staum perdit tout à fait la tête, cogna à droite et à gauche au petit bonheur, étendit un policier à terre d'un coup de poing, tenta de gagner l'escalier pour s'échapper. L'autre policier matraquait le vide. Magarth continuait à hurler et, pendant un bon moment, la confusion et la panique furent complètes.

Cela suffit à Carol. Elle avait gagné le couloir et, entendant des cris et les bruits d'une bataille devant la porte d'entrée, elle se glissa vers la porte du fond et parvint à se faufiler dans le jardin.

Magarth l'aperçut et la suivit.

Carol courut follement le long de l'allée ; elle bondit et obliqua à droite quand elle entendit les pas étouffés de Magarth derrière elle. Elle augmenta sa vitesse, elle ne touchait pas terre. Magarth avait beau faire, il n'arrivait pas à la rattraper.

Mais il s'obstinait, se demandant si le shérif allait bientôt se lancer à leur poursuite.

Carol se dirigeait droit vers un bouquet d'arbres qui se profilait à une centaine de mètres devant elle. Le boqueteau se trouvait en bordure de la grand-route menant au Cap de la Brise, mais Carol ne pouvait pas le savoir. Elle se disait qu'une fois dans le bois, elle pourrait se cacher et elle redoubla de vitesse. Sûre d'arriver, elle ne prit plus garde. Son pied buta dans une grosse racine et elle s'étala de tout son long, le souffle coupé.

Un instant elle demeura assommée et, comme elle tentait de se relever, Magarth se pencha vers elle.

Tous deux se dévisagèrent.

— Ne craignez rien, dit Magarth, n'ayez pas peur de moi. Je veux vous aider. C'est grâce à moi que vous avez pu vous échapper. N'ayez pas l'air si effrayée !

Le premier mouvement de Carol fut de s'écarter de lui, mais quelque chose en Magarth lui donna confiance.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? demanda-t-elle, haletante.

— Je m'appelle Phil Magarth, je suis journaliste. Et vous, vous êtes Carol Blandish, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, dit Carol, la main à sa tête. Je ne sais pas qui je suis. J'ai eu un accident... j'ai perdu la mémoire. (Elle se mit sur son séant, lui étreignit le bras :) Voulez-vous vraiment m'aider ? Il y a Steve... il est gravement blessé... voulez-vous venir avec moi ?

Magarth fronça les sourcils.

— Steve Larson ? C'est bien de lui que vous parlez ?

— Oh, oui. Vous le connaissez ?

— Bien sûr. Nous sommes même bons amis. Qu'est-il arrivé ? Ces deux types en noir...

Carol frissonna.

— Oui. Ils lui ont tiré dessus. Je suis allée chercher le docteur Fleming. Il doit être fou. Ils m'ont enfermée dans la cave.

Magarth la regardait, stupéfait.

Pouvait-elle être réellement Carol Blandish ? Elle paraissait tout à fait normale. Pas la moindre trace de démence. Il se saisit de son poignet gauche. Oui, la cicatrice y était bien. Avait-elle donc vraiment perdu la mémoire ?

— C'est vrai que vous ne savez pas qui vous êtes ? demanda-t-il.

— Oui... mais, je vous en prie, si vous voulez m'aider, ne perdez pas de temps. Il est si gravement blessé. Voulez-vous venir avec moi ? Voulez-vous m'aider ?

— Et comment ! déclara Magarth tout en l'aidant à se relever. Où est-il ?

— Là-haut, dans la route de montagne. Il y a un camp de bûcherons abandonné, c'est là que je l'ai laissé.

— Je connais l'endroit, dit-il tout en regardant à droite et à gauche. Il va bientôt faire jour. Il ne faut pas qu'on nous voie. Je vais chercher ma voiture. Vous feriez mieux d'attendre ici. Allez jusqu'au petit bois. La route passe de l'autre côté,

vous me verrez venir, mais restez cachée jusqu'à ce que j'arrive. Je ne serai pas absent plus de dix minutes. Voulez-vous faire ce que je vous demande là ?

— Oui, répondit Carol. (Elle sentait qu'on pouvait avoir confiance en lui.) Mais faites vite, je vous en prie. J'ai si peur... il avait perdu tant de sang...

— Ne vous inquiétez pas, dit Magarth. Nous le soignerons. Allez vous cacher et attendez-moi.

Il lui tapota le bras et se mit à courir vers la maison de Fleming.

Une fois seule, Carol se sentit prise d'inquiétude. La demi-obscurité de l'aube naissante, le brouillard glacial qui montait du sol, les bois silencieux, immobiles, dont la masse sombre se découpait contre le ciel, tout contribuait à créer une atmosphère oppressante.

En avançant vers le fourré, Carol eut le pressentiment d'un danger, son cœur se mit à battre fort.

Elle regretta de n'avoir pas accompagné Magarth. Tout valait mieux que cette solitude dans ce bois obscur et silencieux. Elle fit appel à tout son courage pour continuer son chemin bien qu'à quelques pas d'elle, au travers des arbres, elle distinguât la grand-route.

C'était bien là qu'elle devait retrouver Magarth, se dit-elle, et, luttant contre cet étrange sentiment de panique, elle continua d'avancer vers la lointaine éclaircie.

Soudain, elle s'arrêta. Quelque chose avait bougé devant elle. Elle retint son souffle, le regard tendu. Derrière un gros tronc d'arbre, elle aperçut le rebord d'un chapeau d'homme. Pétrifiée, elle demeura là, incapable de bouger, même de ciller.

Un homme vêtu d'un pardessus noir et d'un feutre noir fit un pas, quittant le tronc pour se dresser devant elle, en plein milieu du sentier : c'était Max.

— Je vous cherchais, dit-il doucement. Ne faites pas d'histoires.

Une seconde, elle le dévisagea, le cœur glacé de terreur puis, poussant un faible cri, elle bondit prête à courir follement, déjà retournée... Mais Frank était derrière elle et, comme elle s'arrêtait brusquement, il sourit et souleva son chapeau.

Carol se raidit. Les Sullivan entendirent tous deux son souffle haletant.

— Ne faites pas d'histoires, répéta Max, et il s'approcha lentement.

— Non, non ! s'écria Carol, reculant d'un pas. Ne me touchez pas... (Ses muscles se contractaient, son visage prit une pâleur mortelle.) Allez-vous-en, je vous en supplie... J'attends quelqu'un... il va revenir dans un instant... vous ne pouvez pas rester là...

— Pas d'histoires, répéta Max en arrivant près d'elle. Venez. C'est vous que nous venons chercher.

Carol recula et, tournoyant sur elle-même, s'enfuit vers Frank qui la surveillait, le sourire aux lèvres. Il étendit les bras, lui barrant le chemin.

Elle se détourna une fois encore et s'immobilisa.

— Où est Larson ? demanda Max. Lui aussi, nous le cherchons.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne sais rien.

— La mémoire vous reviendra, dit Max très gentiment. Nous savons faire parler les femmes. Où est-il ?

— Oh ! laissez-moi tranquille..., dit Carol, jetant autour d'elle des regards de bête traquée et elle se mit à hurler.

Frank bondit, plongea ses gros doigts gras dans les cheveux de la jeune fille, lui renversa la tête en arrière.

— Tape ! dit-il à Max.

Max s'approcha. Carol le vit lever le poing. Poussant un cri sauvage, elle voulut se couvrir le visage de ses mains pour se protéger, mais Max écarta ses bras d'un geste, puis un poing noueux s'abattit sur le coin de sa mâchoire.

## CHAPITRE IV

Magarth, sortant de la maison, vint s'installer sur la véranda inondée de soleil. Il s'assit, étendit ses longues jambes et ferma les yeux.

— Un bon bol de café noir additionné de cognac me remettrait peut-être d'aplomb, dit-il en étouffant un bâillement. Mais à vrai dire, c'est le

lit qu'il me faudrait surtout. Et je dois aller voir le shérif dans un instant.

— Tu auras ton café, mon ange ! dit Veda. Mais tu ne partiras pas sans m'avoir fourni auparavant quelques explications. Ce n'est pas trop te demander, étant donné que tu as transformé ma maison en hôpital. Tu dois avoir de bonnes raisons d'agir comme tu le fais, mais tu pourrais au moins me mettre au courant de ce qui se passe.

Magarth ouvrit un œil et sourit. Il trouvait Veda vraiment ravissante dans sa robe de toile abricot et il se pencha pour lui caresser la main.

— Ils l'avaient coincée dans la cave du docteur Fleming, dit-il d'une voix brève. Quand le shérif a voulu descendre pour la ramener, elle a fermé le compteur électrique et j'ai provoqué ce qui s'appelle une diversion, si bien qu'elle a pu filer. Je l'ai suivie, je l'ai rattrapée et nous sommes devenus bons amis. J'ai voulu aller chercher mon auto pour l'emmener là où elle avait laissé Larson, je l'ai donc quittée dans le petit bois, et quand je suis revenu avec la voiture, elle avait disparu... Alors, je suis allé prendre Larson et je l'ai ramené ici. Le docteur Kober va nous dire ce qu'il pense de son état quand il descendra.

— Mais pourquoi ne l'as-tu pas emmené à l'hôpital, ce pauvre diable ? Qu'est-ce qui t'a pris de l'amener ici ?

Magarth s'arma de patience.

— Il est en danger. Tu n'as aucune idée de ce que sont ces deux égorgeurs !

— Quels égorgeurs ? demanda Veda, sidérée.

— Les Sullivan, les tueurs à gages ! S'il y a la moitié de vrai dans ce qu'on raconte sur eux, ils ont déjà commis des douzaines de crimes, sans jamais avoir laissé derrière eux ni indice ni témoin. Mais cette fois ils ont fait un faux pas : Larson les a vus tuer son frère, il a pu me le dire avant de tomber dans les pommes. Son témoignage les enverrait à la chaise électrique. Ils vont donc essayer de l'achever, et c'est à l'hôpital qu'ils iront d'abord le chercher. Il faut donc taire sa présence ici jusqu'à ce qu'il soit en état de faire sa déposition.

Veda acquiesça d'un signe de tête.

— Mais es-tu sûr que ces deux individus n'arriveront pas à le découvrir ici ?

— Pas question ! Comment veux-tu qu'ils fassent un rapprochement entre Larson et ta maison ?...

— J'aime mieux ça ! dit Veda. Maintenant, parle-moi de la petite Blandish. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je n'en sais rien, avoua Magarth avec inquiétude. Ou bien elle n'a pas eu confiance en moi, ou bien... (Il secoua la tête.) Une grande Packard noire était arrêtée devant la maison de Fleming, quand je suis arrivé. J'avais tellement hâte d'entrer que je n'y ai guère accordé d'attention. Mais quand je suis revenu prendre ma voiture, la Packard n'était plus là et ça m'a étonné. Peut-être que les Sullivan ont embarqué la petite.

— Tu vas faire de l'obsession avec tes Sullivan, mon lapin. Ils ne peuvent pas être au four et au moulin.

— C'est ce qui te trompe ! Il va falloir que je prévienne Kamp. Nous avons besoin de protection ici, on ne sait jamais. Le Ciel lui vienne en aide si elle est entre leurs mains !

— Mais tu ne m'as toujours pas dit à quoi elle ressemble ? reprit Veda avec une curiosité bien excusable. Lui as-tu vraiment parlé ?

— Bien sûr. Elle m'a paru aussi saine d'esprit que toi, répliqua Magarth. Je n'y comprends rien. C'est une beauté vraiment extraordinaire ! De toute évidence, elle est éperdument amoureuse de Larson et c'est le type de femme qui n'aime qu'une fois, mais quand elle aime c'est un vrai pot de colle.

— Comme moi, dit Veda avec douceur. Seulement, le cochon dont je suis tombée amoureuse ne s'en doute pas.

— Ne parlons pas de cochons, c'est des gens très gentils et timides qui n'aiment pas qu'on parle d'eux.

— J'ai remarqué qu'ils n'étaient pas si timides que cela la nuit, dit Veda toujours avec douceur.

À cet instant, ils furent rejoints par le docteur Kober.

— Larson est très bas, dit-il sans préambule. Sa vie ne tient qu'à un fil. Les trois jours à venir vont décider s'il s'en tirera ou non. Il serait certainement mieux à l'hôpital.

— Mais il n'y serait pas en sécurité, dit Magarth. Je vais de ce pas voir le shérif, docteur. Ces deux zèbres vont sûrement remettre ça et c'est pourquoi il faut qu'il reste ici. Miss Banning payera

tous les frais, aussi n'épargnez rien ! Pouvez-vous rester auprès de lui ?

— Impossible, répliqua Kober. Mais je passerai deux fois par jour. L'infirmière sait ce qu'elle doit faire. Il n'y a pas grand-chose à tenter, d'ailleurs, au point où il en est. Tout dépend de sa résistance, qui paraît grande. Mais il a perdu énormément de sang. Il faudra que je rédige un rapport de tout cela, Magarth.

— Je vous accompagne, dit Magarth en se levant. Si vous voulez bien m'accorder deux minutes, le temps de boire ce café, ajouta-t-il en voyant la femme de chambre apparaître avec un plateau, et je suis à vous.

— Je vous attends dans la voiture, dit Kober qui prit congé de Veda.

— Surtout, mon amour, fais comme chez toi, n'est-ce pas ? dit-elle, Kober une fois disparu. Si l'un ou l'autre de tes amis cherchait une chambre...

Magarth avala son café et saisit la jeune femme par la taille.

— Ne sois pas fâchée, mon cœur, dit-il. Tu auras ta photo dans les journaux quand le danger aura disparu, et tout le monde te prendra pour une héroïne ! D'ailleurs, si les choses tournent comme je l'espère, mes amis et moi nous allons nous installer ici pour de bon. Ça te fera plaisir, n'est-ce pas, ma chérie ?

Le shérif, assis à son petit bureau poussiéreux, les pieds confortablement posés dessus, serrait entre ses dents un cigare éteint.

Simon Hartman venait de sortir : l'entrevue avait été plutôt orageuse. Hartman accusait Magarth d'avoir machiné l'évasion de Carol ; il accusait également Kamp d'incompétence et avait lancé quelques allusions à certaines « autorités supérieures » auxquelles il pourrait s'adresser. Kamp, soucieux, songeait que six jours seulement lui restaient pour retrouver la jeune fille, et il ne savait pas où la chercher.

Il grogna d'un air furieux lorsque Magarth pénétra dans son antre.

— Ah ! c'est vous ! Justement, je désirais vous voir, dit-il, posant bruyamment les pieds sur le sol. C'est vous, hein, qui avez laissé filer cette sacrée fille ?

Magarth prit une chaise et s'y laissa tomber.

— Je ne l'ai pas fait exprès, dit-il en allumant une cigarette, bien que j'aie pu perdre un peu la tête pendant quelques minutes. Mais vos hommes n'ont pas été très brillants non plus. Ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre.

— Erreur ! c'est justement ce que je vais faire ! déclara Kamp d'un air rébarbatif. Hartman sort d'ici. Il écume ! Il vous en veut à mort.

— Vous êtes-vous demandé pourquoi ? continua Magarth avec calme. Il a une peur bleue de voir la petite entrer en possession de sa fortune. Je parierais qu'il a dû fricoter pas mal dans les fonds de tutelle et qu'il tremble à l'idée d'une enquête.

Kamp écarquilla les yeux.

— Attention ! C'est grave ce que vous insinuez là !

— Je sais, et je ne le ferais devant personne d'autre que vous. Je me trompe peut-être, mais je ne le crois pas. Mon directeur est d'ailleurs en train de procéder à une enquête discrète sur Hartman, et nous vous tiendrons au courant. Mais il y a une autre anguille sous roche et bien plus grosse ! Avez-vous jamais entendu parler des frères Sullivan ?

— Sûrement, mais ce n'est qu'un conte à dormir debout. Les Sullivan n'existent pas ! Ils servent d'explication à tout crime impuni.

— Perdez vos illusions, dit Magarth, renversé sur sa chaise. Non seulement les Sullivan existent, mais encore ils sont dans nos parages. Ils viennent de tuer le frère de Steve Larson la nuit dernière et ils ont gravement blessé Steve.

— Je ne savais pas que Larson avait un frère ! dit Kamp en sursautant.

— Si vous saviez tout, vous seriez probablement président des États-Unis ! répliqua Magarth. Larson a, ou plutôt avait un frère, un gangster à la mie de pain, qui s'est fâché avec Bernie-le-Banquier. Les Sullivan ont été chargés de le liquider ; Roy s'était planqué chez son frère, mais les Sullivan ont fini par l'y découvrir. Autre chose encore : une semaine avant leur arrivée, Steve Larson a trouvé Carol Blandish dans le camion renversé et l'a emmenée chez lui, où elle est restée jusqu'à cette nuit.

— Quoi ? rugit Kamp, sautant sur ses pieds.

— Prenez garde à votre tension ! (Magarth ne put retenir un sourire devant le désarroi du shérif.) Larson n'avait pas la moindre idée de l'identité de la jeune fille. Roy l'empêchait de bouger de sa ferme, si bien qu'il ne pouvait pas savoir que c'était une échappée de l'asile. Elle a dû prendre un coup sur le crâne et elle a perdu la mémoire. Elle ne sait même plus qui elle est !

— Comment diable pouvez-vous savoir tout cela ? demanda Kamp, se laissant retomber sur son fauteuil.

— J'ai trouvé Larson et je lui ai parlé. Les Sullivan se sont amenés la nuit dernière ; ils ont assassiné Roy et voulaient emmener Carol Blandish. Mais Larson les a possédés et s'est enfui avec la petite dans la voiture des deux autres. Seulement Larson s'est fait assaisonner juste quand ils démarraient. La jeune fille a dû le laisser au camp forestier pour aller chercher le docteur Fleming. Mme Fleming a reconnu Carol. Vous savez le reste. Larson se trouve maintenant là-haut, chez Miss Banning, très mal en point, trop mal pour déposer. Mais, quand il pourra le faire, nous aurons de quoi envoyer les Sullivan à la chaise électrique... si nous les rattrapons ! Pensez un peu à ce que cela représente ! Ces deux oiseaux ont commis une kyrielle de meurtres à travers tout le pays. Si nous les attrapons, c'est un coup de réclame formidable pour vous comme pour moi, et vous n'aurez plus besoin de vous soucier des menaces d'un Hartman.

— Bon sang de sort ! s'exclama Kamp. (Il souleva son vieux feutre crasseux et se gratta le crâne.) Mais la petite ? Qu'est-elle devenue ?

— J'ai bien peur que les Sullivan ne l'aient embarquée, dit Magarth. (Là-dessus, il raconta à Kamp sa rencontre avec Carol et la disparition de celle-ci dans le bosquet.) Ils roulent dans une grosse Packard noire, ajouta-t-il en inscrivant le numéro de la voiture sur un bout de papier qu'il tendit au shérif. Pouvez-vous mettre la police à leurs trousses ? Vous feriez d'une pierre deux coups. Et autre chose : je voudrais que vous envoyiez des hommes monter la garde autour de la maison de Miss Banning. Je ne vois pas comment les Sullivan pourraient arriver à découvrir que Larson est caché là, mais s'ils le savent, ils viendront ! Nous ne pouvons pas risquer ça.

Kamp se leva d'un bond.

— D'accord, Magarth, dit-il. Laissez-moi faire, je m'occupe de tout cela immédiatement ! J'envoie Staum et deux ou trois hommes là-haut tout de suite et je prépare une souricière pour les Sullivan !...

La grosse Packard avançait en cahotant sur le chemin étroit creusé d'ornières qui, partant de la grand-route, s'enfonçait dans un dédale de joncs, de bruyères et de cyprès.

Le soleil de midi était brûlant, et les Sullivan avaient retiré leurs pardessus. Ils étaient assis à l'avant, Max conduisait.

Derrière eux, sur le plancher, sous un lourd tapis, Carol gisait, à peine consciente, les poignets et les chevilles étroitement liés, un grand morceau de sparadrap sur la bouche.

Les Sullivan se trouvaient maintenant à bien des milles du Cap de la Brise. Ils avaient roulé vers le nord, vers le pays du coton, évitant les petites villes, prenant les plus longs détours plutôt que de risquer d'être repérés. Et maintenant, après huit heures d'une course furieuse, ils touchaient au but de leur voyage.

Max avait à peine ouvert la bouche pendant tout ce temps. Son esprit demeurait obsédé par Steve Larson. Si Larson pouvait déposer en justice, ils étaient foutus ! Max connaissait si exactement ses capacités de tireur qu'il savait Larson gravement blessé, peut-être même mortellement !... Pendant un certain temps, il serait incapable de témoigner. Qu'il pût faire une déposition avant huit à quinze jours semblait même improbable. Ce qu'il fallait éviter à tout prix, c'est qu'il pût être à même de les reconnaître dans un défilé de suspects. Dépositions, alibis, tout cela peut se truquer, mais rien n'est plus dangereux que ce genre de confrontation. La petite en lieu sûr, ils devraient s'en retourner pour achever Steve. C'était l'unique moyen de sauver leur peau !

La route — si l'on pouvait appeler cela une route — commençait à grimper et, quelques instants plus tard, au-dessus de la cime déchiquetée des arbres, une maison inscrivit sa lourde masse sur le ciel d'automne.

Dans cette jungle solitaire, à des milles de la ville la plus proche, éloignée de plus d'un mille de l'autoroute, toute construction aurait surpris, mais plus encore une maison comme celle-ci, ancienne plantation en ruine, de proportions encore imposantes. C'est devant elle que les Sullivan arrêtaient leur Packard.

Une large galerie courait tout autour mais un barreau sur trois manquait à la balustrade, et la demeure tout entière, livrée depuis des années à toutes les intempéries, pluie, soleil, hiver glacial, été torride, montrait une façade ravagée, décolorée, toute dégradée. À droite et à gauche s'étendaient quelques pièces de terre cultivée, d'aspect incongru au milieu de cette brousse, de cette désolation. Quelques pommiers, quelques pruniers disputaient chèrement leur vie au milieu des nombreux boqueteaux de cyprès sauvages ; leurs fruits rouges ressemblaient à ces petites boules avec lesquelles on décore les arbres de Noël.

Une douzaine de poules grattaient le sol sablonneux devant l'entrée ; elles se dispersèrent avec de bruyants caquetages quand la Packard vint stopper au bas des marches.

Au moment où les Sullivan descendaient de voiture, un personnage apparut dans le vestibule sombre, sortit au soleil et s'arrêta en haut de l'escalier de bois.

C'était un homme d'environ soixante ans, grand, droit, à la poitrine fortement bombée ; son maigre visage tanné par le grand air se hérissait d'un chaume de plusieurs jours ; ses cheveux gris

se plaquaient en arrière grâce à une pommade à l'odeur douceâtre. Il avait les pieds nus et, pour tout costume, une salopette assez sale. Homme étrange : à première vue — et surtout à en juger par sa tenue — on l'eût pris pour un vagabond n'ayant jamais connu ni succès ni fortune et qui, sans qu'il en fût responsable d'ailleurs, avait dû complètement rater sa vie. Et puis on voyait son visage, on découvrait ses yeux, des yeux durs au regard cruel, et l'on sentait qu'à une certaine époque, cet homme avait dû être quelqu'un, commander, exercer une réelle autorité : ce qui était d'ailleurs exact.

Tex Sherill avait été maître de manège dans le cirque forain où avaient travaillé autrefois les frères Sullivan. Maître de manège des plus spectaculaires, ce Sherill ! Éléphant, beau cavalier au luxe tapageur, il montrait certains penchants que possédaient aussi les Sullivan : le goût d'une indépendance totale, la volonté de n'obéir qu'à ses propres lois. Quand les Sullivan quittèrent le cirque, Sherill les regretta et les envia. Las jusqu'à la nausée de ces voyages incessants d'un bout à l'autre du pays, de la contrainte et des entraves routinières de cette vie, il aspirait à quitter la piste, à vivre pour lui. Il passa six mois encore au cirque, puis il partit. Il tenait maintenant une distillerie clandestine, fabriquant un whisky de contrebande particulièrement fort, qu'il vendait sur place et qui lui rapportait suffisamment pour tenir la vieille demeure et lui procurer la liberté tant désirée.

Les Sullivan avaient appris le départ de Sherill et ils vinrent lui rendre visite. Ils estimèrent que la vieille plantation serait la cachette idéale, au cas où cela tournerait mal pour eux. Ils proposèrent donc la chose à Sherill comme une affaire ordinaire. Ce dernier accepta moyennant une confortable rétribution, avantage qu'ils lui accordèrent sans barguigner. Ils étaient donc venus à la vieille maison, jugeant qu'elle offrirait un excellent abri où cacher Carol pendant les six jours qui restaient encore avant qu'elle pût entrer en possession de sa fortune... D'autre part, devant retourner achever Larson, ils savaient pouvoir se fier à Sherill pour la garde de leur prisonnière : quand celui-ci acceptait une tâche, il la poursuivait implacablement jusqu'au bout.

— Bonjour, jeunes gens ! leur dit Sherill, adossé au pilier de la véranda. (Il attachait sur eux un regard soupçonneux :) Qu'est-ce qui vous amène ?

Max ouvrit la porte arrière de la Packard sans répondre, empoigna Carol et la tira dehors, au soleil.

Sherill se raidit.

— Qu'est-ce que c'est ? Un enlèvement ? demanda-t-il en glissant les pouces dans la corde qui lui serrait la taille.

— Non ! répondit Max en soulevant Carol et en la portant jusqu'en haut des marches. Où est Miss Lolly ?

— Quelque part au jardin, répondit Sherill, barbant l'entrée de la maison. Je ne marche pas dans

les histoires d'enlèvement, Max. Il y a la peine de mort à la clé.

— Il ne s'agit pas d'un enlèvement, dit Max d'un ton bref. Laisse-moi la porter dans la maison, après quoi on pourra causer.

— Non, pas dans la maison ! déclara Sherill avec fermeté. Mets-la dans ce fauteuil, là-bas. Ça m'a tout l'air d'un kidnapping.

Max déposa Carol dans un vieux fauteuil d'osier resté depuis des années sous le porche, exposé à tous les vents. Il craqua lamentablement sous son poids et, comme elle cherchait à s'asseoir, Max la repoussa, lui posant si brutalement la main sur le visage que la chaise se renversa et que Carol s'en fut rouler sur le plancher poussiéreux de la véranda, le fauteuil retourné sur elle.

— Tiens-la à l'œil ! dit Max à Frank comme celui-ci arrivait à son tour et, prenant Sherill par le bras, il l'entraîna vers l'extrémité de la terrasse.

Frank remit le fauteuil sur pied, releva Carol et la réinstalla.

— Sois sage, mon petit, dit-il. Je suis ton ami, ton bon petit copain ! Max n'aime pas les femmes, il n'est pas comme moi. Je veillerai à ce qu'il ne t'arrive rien. (Il ôta son chapeau, passa un petit peigne de poche dans ses cheveux gras et lui fit un clin d'œil. Baissant la voix, il poursuivit :) Tu veux être ma gosse ? On n'a pas besoin de mettre Max au courant.

— Qui est-ce ? demandait Sherill. Bon Dieu ! Max, si tu essayes de me mêler à une sale histoire...

— Tout doux ! fit Max, les yeux farouches. Je te paye pour qu'on puisse se servir de ta maison, pas vrai ? En belle et bonne galette ! Bon ! eh bien, je m'en sers. Ce n'est pas un kidnapping. Elle s'est sauvée d'une maison de fous ; nous la protégeons contre elle-même. Ce n'est pas un kidnapping, tu vois bien.

Sherill détourna le regard. Ses pieds nus, durs comme du cuir, grattaient le sol ; il était visiblement mal à l'aise.

— Comment... c'est la petite Blandish ?

Max sourit d'un sourire sans gaieté, froid, féroce.

— Ah, tu es au courant, à ce que je vois !

— Qui ne l'est pas ? Je lis les journaux. Qu'est-ce que tu vas faire d'elle ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Elle hérite de six millions de dollars dans six jours, c'est-à-dire, si elle n'est pas reprise. Elle me sera reconnaissante, j'imagine.

Sherill jeta un coup d'œil vers Carol.

— Saucissonnée comme ça ? Tu parles qu'elle te sera reconnaissante !

— Elle est piquée, dit Max d'un ton patient. Elle ne se souviendra de rien. Les fous, il faut les traiter comme des animaux : tant qu'on leur donne à manger, ils vous restent attachés. (Il enleva ses gants, fit jouer ses doigts moites.) On peut lui faire faire tout ce qu'on veut !

— Tu ne m'as pas l'air de connaître grand-chose aux fous, dit Sherill. (Il se pencha pour cracher

par-dessus la balustrade.) Enfin, ça te regarde. Qu'est-ce que ça me rapportera ?

— Un quart de ce que nous toucherons.

— Ça pourrait être trop ou rien du tout, répliqua Sherill, gêné. J'aurais préféré que tu ne l'amènes pas ici, Max ; ça n'entraînera que des ennuis.

— Oh, la ferme ! (Max enfouit ses gants dans sa poche et contempla d'un air morose le jardin envahi par les herbes.)

Sherill ne le quittait pas des yeux ; il haussa les épaules.

— Paraît qu'elle est dangereuse, reprit-il. Qu'elle a des instincts homicides.

Max se mit à rire.

— Ne fais pas l'enfant ! pour un ex-dompteur de lions, tu la fous mal ! Miss Lolly et toi, vous serez parfaitement capables de vous occuper d'elle.

Le visage de Sherill se contracta.

— Je ne sais pas si Miss Lolly marchera, dit-il. Elle est bizarre, depuis quelques jours. J'ai l'impression qu'elle devient un peu timbrée, elle aussi !

— Elle m'a paru normale à notre dernière visite, dit Max avec indifférence. Qu'est-ce qui la travaille ?

— Les nerfs, j'imagine, reprit Sherill, haussant les épaules. Elle n'est pas très facile à vivre.

— Qu'elle aille se faire foutre ! dit Max agacé. As-tu une chambre où l'on puisse enfermer la petite ? Un endroit sûr ?

— La chambre du grenier ; la fenêtre est barquée. Tu peux la prendre.

— O.K., allons l'enfermer. Il faut que je retourne au Cap de la Brise.

— Vous ne restez pas ? demanda Sherill, sidéré.

— J'ai à faire, un boulot à finir, dit Max en montrant, le temps d'un éclair, ses dents blanches et pointues. Je serai de retour dans un ou deux jours.

Il se rapprocha de Carol, toujours accompagné de Sherill.

— Enlève-lui son bâillon, dit-il à Frank.

Celui-ci, assis sur le sol aux pieds de Carol, la tête appuyée au bras du fauteuil, avait le regard lointain, un vague sourire aux lèvres ; mais il se leva aussitôt qu'il vit Max approcher et, prenant un coin du sparadrap, il le tira violemment, l'arrachant de sur la bouche de Carol avec tant de force que la tête de la jeune fille cogna contre le dossier du fauteuil.

Elle poussa un léger cri de douleur, s'assit et fit face aux Sullivan.

— O.K., parle, maintenant, dit Max. Où est Larson ? Où l'as-tu laissé ?

— Je ne vous le dirai pas, dit Carol, la voix rauque. Je ne vous le dirai jamais... Vous pouvez me faire tout ce que vous voudrez, je ne le dirai pas !

Max sourit.

— Tu parleras, dit-il doucement. N'aie crainte. (Il se retourna vers Sherill.) Allons là-haut, que je la cuisine un peu.

Un pas léger, derrière eux, les fit se retourner précipitamment. Une femme — ou plus exactement un être habillé en femme — s'avavançait vers

eux, être étrange, effrayant, monstrueux, mais, en même temps, d'un pathétique bizarre. Elle — car c'était une femme, en dépit de la longue barbe qui ornait son visage — portait une robe noire, poussiéreuse, démodée. Ses pieds nus s'enfonçaient dans des bottines d'homme non lacées qui claquaient à chaque pas. Tout le bas du visage, maigre et pâle, se dissimulait derrière une barbe abondante tombant en molles ondulations jusqu'à six pouces de sa taille.

Bien que Miss Lolly fût maintenant âgée de quarante-cinq ans, on n'apercevait pas un seul poil blanc dans cet ornement qui, il n'y avait pas si longtemps, avait été l'objet de l'admiration morbide de milliers d'individus, lorsqu'elle parcourait le monde avec le cirque forain qui lui avait tenu lieu de foyer pendant la plus grande partie de sa vie solitaire.

Comme elle avançait vers eux à pas hésitants, ses yeux — sûrement les yeux les plus tristes du monde — se fixèrent sur Carol.

Le silence tomba, un silence gênant, et soudain l'air tranquille de cet après-midi d'automne fut déchiré par le cri de Carol.

Frank se mit à rire.

— Elle n'apprécie pas ton genre de beauté, dit-il à Miss Lolly qui recula, deux taches rouges sur ses joues blêmes.

— Allons, dit Max avec impatience. Emmenons-la en haut.

Il se pencha, coupa la corde qui serrait les chevilles de Carol et la planta sur ses pieds.

Miss Lolly les regarda entraîner à l'intérieur de la maison la jeune fille qui se débattait ; elle entendit leurs pas assourdis monter l'escalier.

Carol se mit à crier tandis qu'ils la traînaient le long d'un large couloir obscur.

Miss Lolly battit en retraite. Elle haïssait la violence et se hâta de regagner l'immense pièce qui leur servait de cuisine et qui ressemblait à un fournil. Tout en lavant les légumes rapportés du jardin, son esprit travaillait furieusement. Cette fille est belle, se dit-elle. Jamais Miss Lolly n'avait vu beauté pareille ! Quels cheveux... Quels yeux... Miss Lolly se sentit défaillir en revoyant l'expression de surprise horrifiée qu'avait eue Carol à sa vue. Mais elle n'en éprouvait ni colère ni haine : bien sûr, un être aussi merveilleusement beau ne pouvait qu'être effrayé et même dégoûté en la regardant.

Un monstre ! se dit-elle avec amertume, et deux larmes lui vinrent aux yeux. Pourquoi les Sullivan l'ont-ils amenée ici ? se demanda-t-elle. Elle redoutait les Sullivan... elle les détestait ! Ils étaient si cruels, si méchants, si dangereux... Ils se moquaient toujours d'elle.

La porte de la cuisine s'ouvrit et Sherill entra. Il resta là, hésitant, regardant Miss Lolly, de l'inquiétude dans les yeux.

— Qui est-ce ? demanda Miss Lolly, faisant couler de l'eau dans la bassine

— La petite Blandish, répondit Sherill. Celle dont tu lisais l'histoire ce matin même.

Miss Lolly laissa choir la bassine dans l'évier et se retourna.

— Cette pauvre folle ? Celle qu'on cherche partout ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils veulent faire d'elle ? demanda Miss Lolly, les mains crispées, les yeux apeurés. Ils sont incapables de... une petite comme ça, qui a besoin de soins, ne devrait pas être entre leurs mains... elle aurait besoin de quelqu'un de bon, de quelqu'un qui saurait...

Un grand cri de douleur déchira le calme de la vieille maison. Miss Lolly devint très blanche et fit un pas en avant. Sherill, fronçant le sourcil, s'absorba dans la contemplation de ses pieds nus.

Un nouveau cri perça le plafond de bois comme la mèche d'un fouet et glaça Miss Lolly d'effroi.

— Que lui font-ils ? demanda-t-elle, avançant encore, mais Sherill, attrapant son bras grêle, la fit reculer.

— Reste où tu es, dit-il. Tu sais qu'il ne faut pas se mêler des affaires des Sullivan.

— Oh ! mais je ne veux pas qu'ils la maltraitent ! dit Miss Lolly, passant fébrilement ses doigts osseux dans la soie douce de sa barbe. Je ne peux pas supporter de voir souffrir...

— Assez ! dit Sherill.

— Je vous en supplie !... ne recommencez pas !..., hurlait Carol — sa voix se heurtait aux cloisons de bois de la chambre, remplissait de vibrations la maison tout entière.

— Va au jardin ! dit brusquement Sherill. Va-t'en ! Va !

Il empoigna Miss Lolly et l'entraîna par la porte de derrière au grand soleil.

— Viens ! dit-il, la tenant toujours par le bras. Ne restons pas là à écouter ! Moins nous en saurons, mieux cela vaudra pour nous deux, si ces deux salauds se font piquer.

Miss Lolly le suivit. Elle s'essuyait les yeux avec un vieux mouchoir et branlait la tête tout en marchant.

« Si belle, se disait-elle. Pauvres femmes que nous sommes ! Souffrir... toujours souffrir... »

Ils demeurèrent au jardin quelque temps et finirent par voir les Sullivan sortir de la maison. Ils avaient enlevé leurs pardessus et leurs complets noirs et ressemblaient maintenant à des croquemorts en vacances. Ils portaient des complets gris clair, des feutres gris perle et des chaussures jaunes.

Comme Sherill allait à leur rencontre, Frank grimpa dans la Packard et la conduisit jusqu'à la grange, derrière la maison.

Max s'assit sur la dernière marche du perron. Penché sur une allumette qu'il protégeait de ses mains, son profil se dessinait, dur et cruel. Il exhala une bouffée de fumée. L'allumette décrivit une trajectoire, telle une étoile filante, luisant encore dans le sable.

— Vous partez ? demanda Sherill.

— Oui, répondit Max. (Il essuya avec un mouchoir propre la sueur qui couvrait son visage.) Il

est au camp forestier de la Montagne Bleue ; un bon bout de chemin.

Sherill ne demanda pas qui était au camp forestier. Il avait appris à ne pas poser de questions. Il frotta ses pieds dans le sable chaud et il n'y eut plus entre les deux hommes que le crissement léger du sable.

— Alors, elle a parlé ? dit finalement Sherill. Dans ses yeux, il y eut une lueur furtive, embarrassée.

— Elles finissent toujours par parler, répondit Max d'une voix lasse et morne. Il n'y en a pas une qui ait la moindre jugeote.

Le bruit étouffé d'un puissant moteur qu'on met en marche arriva de la grange et, un instant plus tard, une grande Buick bleue tourna le coin de la maison pour venir s'arrêter près de Max.

Frank se pencha à la vitre.

— Tout est prêt ! dit-il.

Sherill remarqua qu'ils avaient changé de tenue, de voiture, et il leva les sourcils.

— Vous vous attendez à des ennuis ?

— Nous retournons là d'où nous venons, dit Max grimant auprès de son frère. Nous ne refaisons jamais le même numéro...

Même débarrassés de leur uniforme noir, une menace imprécise paraissait toujours émaner d'eux.

— Serez-vous longtemps absents ? demanda Sherill.

— Deux jours, peut-être trois, pas plus. Moins même s'il est encore là-bas, mais c'est bien improbable.

— C'est pour ça qu'elle a parlé, fit remarquer Frank d'un ton rogue. Pas folle, la guêpe !

— De toute façon, nous verrons bien, répliqua Max, tirant son chapeau sur ses yeux. Et dis donc, Sherill...

Sherill se raidit.

— Oui ?

— Surveille-la. Et quand je dis « surveille-la »... tu me comprends. Si elle n'est plus là quand on reviendra, vaudrait mieux pour toi qu'on ne t'y retrouve pas non plus.

— Elle sera là, dit Sherill d'un ton bref.

— Veilles-y. En route ! ajouta-t-il tourné vers Frank.

Frank se pencha vers Sherill, par-dessus Max, et le fixa d'un regard intense.

— Veille bien sur elle, Tex, dit-il. Elle me plaît, à moi, cette petite... Je ne voudrais pas rater cette occasion-là. Elle me botte, comprends-tu ?

— Je vais te botter quelque chose, moi ! En route ! aboya Max. Tu t'intéresses à trop de bonnes femmes.

— Impossible ! repartit Frank.

Il se mit à ricaner et se lança comme un bolide sur la route sablonneuse, défoncée, solitaire.

Miss Lolly monta l'escalier, pénétra dans sa petite chambre bien tenue. Elle tremblait de la tête aux pieds et dut s'asseoir sur son lit avant que ses jambes soient assez fortes pour lui permettre d'aller jusqu'à sa coiffeuse. Elle passa quelques minutes à broser ses cheveux et sa barbe. Puis elle mit des bas et des chaussures ; elle trouva une brosse

à vêtements et enleva soigneusement la poussière de sa vieille robe noire.

Quand elle sortit de sa chambre, Sherill l'attendait en haut de l'escalier.

— Qu'est-ce que tu penses donc faire ? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

— Aller la voir, répliqua Miss Lolly avec fermeté. Elle a besoin des soins d'une femme.

— Tu ne te prends pas pour une femme, non ? Espèce de vieil épouvantail ! ricana Sherill. Tu ne seras bonne qu'à lui faire peur !

Miss Lolly eut une grimace douloureuse.

— Je vais la voir, répéta-t-elle, et elle s'avança vers l'escalier menant au grenier.

— Bon, vas-y, mais pas de blague ! Tu as entendu ce que Max a dit ?

— Oh ! je n'ai aucune intention de m'en mêler, bafouilla Miss Lolly. Je veux simplement être gentille avec elle... Si la pauvre petite a la tête perdue comme on le prétend, une bonne parole peut lui faire du bien.

Sherill sortit une clé de sa poche et la tendit à Miss Lolly.

— Enferme-la quand tu en auras assez, dit-il d'un ton bref. Il faut que je retourne travailler ! (Et il descendit, ses pieds nus claquant sur les marches de bois.)

Quelques instants plus tard, le cœur battant, Miss Lolly tournait la clé dans la serrure de la chambre de Carol et y pénétrait.

Il faisait, dans cette chambre petite et nue, une chaleur étouffante, car le soleil tapait en plein sur

le toit de tôle. L'unique fenêtre, ouvrant sur le prétendu verger, était condamnée par deux barreaux de fer rouillés scellés dans le chambranle. Le plancher était nu et poussiéreux, l'ameublement misérable : un lit de sangle, un vieux fauteuil à bascule, une table de toilette portant une cuvette de fer-blanc pleine d'eau, à la surface de laquelle s'étendait une mince couche de poussière.

Carol gisait sur le lit, bras allongés le long du corps, jambes droites, telle une statue de pierre sur une tombe moyenâgeuse. Ses yeux, vides de toute expression, n'étaient plus que des trous d'ombre dans son masque blême.

Bien qu'elle eût entendu la clé tourner dans la serrure et le craquement du bouton de porte, elle ne tourna pas la tête. Elle observait machinalement, juste en face d'elle sur le mur opposé, les festons d'une toile d'araignée se balançant tout doucement au courant d'air. Mais au bruit, elle se recroquevilla, et, malgré elle, sa bouche s'ouvrit pour amorcer un cri.

— Ce n'est que moi, dit timidement Miss Lolly, du seuil ; ce n'est que Miss Lolly...

Carol frissonna, tourna très lentement la tête, vit le pauvre monstre embarrassé, refoulant à grande-peine dans ses yeux tristes des larmes de compassion et tripotant nerveusement sa barbe avec ses doigts maigres.

— Allez-vous-en, s'il vous plaît, dit Carol, et elle se mit à pleurer sans pouvoir se retenir, enfouissant son visage dans ses mains.

Miss Lolly tourna la tête, vit l'escalier désert, tendit l'oreille. Le silence régnait dans la vieille maison. Quelque part dans le jardin, Sherill sciait du bois ; plus loin encore retentit l'aboiement rageur d'un chien.

— Je ne voulais pas vous effrayer, ma chère petite, dit Miss Lolly tristement. Je ne suis pas méchante, je vous assure... Je faisais partie du même cirque qu'eux... Max et Frank.

— Vous ne me faites pas peur, dit Carol. C'est seulement que... je veux rester seule... encore un peu...

— Vous voudriez peut-être bien un peu de café... ou du thé ? demanda Miss Lolly. J'ai tant de chagrin pour vous... Nous autres femmes... vraiment ce sont les hommes qui... n'est-ce pas ? Nous sommes toujours à nous sacrifier pour eux... Moi aussi, j'ai eu des amoureux... vous ne le croiriez pas... Ils n'auraient pas dû vous amener ici... une fille si mignonne...

Carol se mit brusquement sur son séant.

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-elle. Que me voulez-vous ?

Miss Lolly cilla, recula un peu.

— Je suis Miss Lolly... vous êtes trop jeune pour avoir entendu parler de moi. Lolly Prairie... la célèbre femme à barbe. Je suis une artiste, une vraie... Il faut être artiste pour pouvoir porter une croix comme la mienne. Je ne vous veux rien... seulement vous montrer un peu de bonté... Je sais ce que c'est que la bonté, non pas que je sois particulièrement bonne... mais, quand je

vous ai entendue crier... que j'ai vu combien vous êtes jolie... je me suis demandé ce que je pourrais faire pour vous venir en aide. Je ne peux pas grand-chose, mais entre femmes... il faut bien s'entraider quand on a des ennuis.

Carol se laissa retomber sur le lit.

— Je leur ai dit où il était, gémit-elle. J'avais cru que rien ne pourrait me contraindre à le dire, mais je n'ai pas eu la force... je leur ai dit et ils sont partis pour le tuer... lui que j'aime tant !

Miss Lolly se rapprocha.

— Il ne faut pas vous agiter ainsi, dit-elle. Je les ai entendus... ils disaient qu'ils ne croyaient pas le retrouver. Je vais vous faire une tasse de thé...

— Aidez-moi à sortir d'ici ! s'écria Carol en se relevant. Je vous en supplie, aidez-moi à fuir. Empêchez-les de m'enfermer. Il faut que je m'en retourne près de Steve. Ils ont tiré sur lui. Je l'ai laissé dans les bois et ils sont repartis pour l'achever !

Les yeux de Miss Lolly reflétèrent sa peur.

— Oh, je ne me mêle jamais de rien ! dit-elle précipitamment. Je ne veux que rendre votre séjour ici confortable. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous, mais je ne veux pas me mêler de leurs histoires. Je ne peux pas vous aider à partir... ce serait intervenir...

— Je suis sûre que vous me comprenez, dit Carol. Vous venez de dire que vous avez eu des amoureux. Vous devez savoir ce que cela signifie quand on aime quelqu'un et qu'il a besoin de vous. Je leur ai dit où il était. Je n'ai pas pu faire

autrement. (Elle enfouit son visage dans ses mains.) Oh ! vous ne pouvez pas savoir ce qu'ils m'ont fait !...

— Ma pauvre petite, dit Miss Lolly en se tamponnant les yeux. Je voudrais tant pouvoir vous aider... Je ne savais pas... Vous l'aimez donc tant ?... (Elle jeta un rapide coup d'œil derrière elle.) Mais il ne faut pas que je reste ici à bavarder... je vais aller vous faire du thé... Vous vous sentirez mieux après en avoir bu une tasse... *Il y a un bon bout de chemin jusqu'à la grand-route,* poursuivit-elle sans raison apparente. *Il y aura de l'argent sur le portemanteau du vestibule...* (Là-dessus, elle sortit, ferma la porte et descendit l'escalier en courant.)

Carol demeura immobile, les yeux fixés sur la porte. Et puis, brusquement, le cœur lui sauta dans la poitrine. Elle n'avait pas entendu Miss Lolly tourner la clé dans la serrure ! Très lentement elle se leva du lit. Elle se sentait les jambes molles, et la distance entre le lit et la porte lui parut s'allonger à mesure qu'elle avançait sur le plancher nu. Elle atteignit le bouton, tourna, tira : la porte s'ouvrit. Un instant, Carol parcourut du regard le long couloir sordide, ayant peine à croire que le chemin de la fuite se trouvait libre.

Elle se glissa furtivement jusqu'au palier et, appuyée à la rampe, elle plongea le regard dans la cage de l'escalier jusqu'au vestibule sombre, trois étages plus bas. Quelque part dans le jardin, quelqu'un sciait du bois, et des bruits de vaisselle parvenaient de la cuisine. Dans son effroyable

cauchemar, ces bruits domestiques avaient quelque chose de rassurant.

Elle s'avança en haut de l'escalier, retenant son souffle, le cœur battant à grands coups, et, silencieusement, elle commença à descendre.

Dans une des cabanes en ruine du camp forestier abandonné de la Montagne Bleue vivait un vieillard connu sous le nom de grand-père Humphrey : vieux bonhomme pauvre d'esprit, miséreux et sale, mais doué d'un pouvoir extraordinaire sur les oiseaux. Aussi timide qu'une souris, il avait élu domicile dans le camp déserté parce que personne n'y venait jamais. L'arrivée de Carol dans la grosse Packard luisante pour installer Larson dans la clairière puis son départ à fond de train à la recherche du docteur Fleming avaient considérablement troublé le bonhomme.

Grand-père Humphrey s'était approché de Larson avec infiniment de prudence... puis s'était hâté de regagner sa cabane pour y attendre la suite des événements. Le sommeil le surprit dans cette attente ; ce fut le bruit de la vieille Cadillac de Phil Magarth qui le réveilla en sursaut.

Grand-père Humphrey connaissait Magarth. Quelques mois auparavant, le journaliste avait essayé d'obtenir du vieux qu'il veuille bien lui faire une démonstration du pouvoir qu'il exerçait sur les oiseaux, mais le vieux bonhomme n'avait pas marché. Aussi, voyant arriver Magarth, il crut d'abord qu'il venait le tracasser encore et ce fut avec soulagement qu'il assista de loin à l'installa-

tion de Larson évanoui dans la voiture aussitôt repartie.

Grand-père Humphrey espérait bien avoir vu le dernier de ces intrus ; mais le lendemain soir, alors qu'il surveillait la cuisson de son souper sur un feu de bois, la porte de sa cabane fut poussée et les Sullivan entrèrent.

Les Sullivan n'espéraient pas trouver Larson au camp, c'eût été vraiment trop de chance. Mais appliquant leur méthode habituelle : reprendre la piste à l'endroit précis où leur future victime avait été vue pour la dernière fois, ils étaient venus quand même.

En voyant la fumée sortir de la cheminée de la cabane, ils avaient échangé un coup d'œil et, sans bruit, s'étaient avancés vers la mesure.

— Salut ! dit Frank en refermant la porte d'un coup de pied.

Grand-père Humphrey était accroupi devant le feu ; son vieux visage, desséché, crasseux, se contracta de peur ; sa main décharnée agrippa avec tant de force le manche de la poêle à frire risso-lant sur le feu que ses articulations blanchirent sous leur couche de crasse.

Max, appuyé au manteau de la cheminée, alluma une cigarette. La flamme se refléta dans ses yeux, deux morceaux de verre taillés, noirs et sans expression.

— Parle-lui, dit-il à Frank.

Frank s'assit sur une caisse retournée, tout près du vieux ; il ôta son chapeau pour se peigner. Il

sourit et ce sourire glaça le cœur du pauvre bonhomme.

— Nous cherchons un type, dit Frank. Un type malade. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je ne connais pas de type malade, geignit le vieux. Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse tranquille !

Max s'agitait, impatient, mais Frank souriait toujours.

— Allons, voyons ! dit-il doucement. Tu sais très bien ce qu'il en est. Nous ne plaisantons pas. Ne nous fais pas de difficultés. Il ne t'est rien.

Le vieux ne souffla mot. Il remonta les épaules comme dans l'attente d'un coup et contempla tristement son souper qui brûlait dans la poêle, les yeux obscurcis de crainte.

Frank lui décocha tout doucement un coup de pied à la cheville.

— Allons, parle, dit-il. (Sa voix gardait quelque chose de jovial.) Qu'est-il arrivé au type malade ?

— Je n'ai pas vu de type malade ; je ne m'occupe que de mes affaires, marmotta le vieux.

Max empoigna brusquement la poêle à frire, l'arrachant sans effort à la main du vieux, et la jeta à travers la pièce.

Ce qui fit rire Frank.

— Qu'est-il arrivé au type malade ? répéta-t-il.

Le vieux contemplait la poêle à frire tombée dans un coin et dont le contenu coulait le long du mur jusqu'au plancher ; et il porta les mains à son menton hirsute.

— C'est le journaliste qui l'a emmené, dit-il d'une voix perçante. C'est tout ce que je sais !

— Quel journaliste ? demanda Max.

— Magarth, marmotta le vieux. Il est déjà venu une fois me tracasser ! Tout le monde me tracasse. Pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille ?

Frank se leva.

— Personne ne te tracassera plus ! dit-il avec douceur tout en gagnant la porte.

Le vieux se retourna, traînant ses chaussures éculées, étreignant son manteau en loques.

— Ferme les yeux, dit Max. Nous ne voulons pas que tu nous voies partir.

— Je ne regarderai pas, m'sieur ! dit le vieux.

— Ferme les yeux ! répéta doucement Max.

Les paupières sales, ridées s'abaissèrent comme deux persiennes sur une maison vide.

Max fit glisser son revolver de son aisselle, posa légèrement le canon du revolver sur le front du vieillard et appuya sur la détente.

À mi-chemin du large escalier, sur le dernier palier, se trouvait une vieille horloge à balancier.

Au moment où Carol passait sans bruit devant l'horloge, le mécanisme se déclencha avec un grincement assourdissant et commença à sonner.

Carol s'immobilisa : en un éclair, elle se vit rouler au bas des marches, mais, presque aussitôt, elle comprit : ce n'était que l'ancienne horloge sonnant l'heure ! Elle se ressaisit, mais dut s'appuyer contre la vieille rampe branlante, la peur lui coupant les jambes. Enfin, elle parvint à descendre

les dernières marches et s'avança dans le vestibule sombre où s'ouvrait la porte de la liberté...

Arrivée au milieu du vestibule, elle s'arrêta, l'oreille aux aguets.

Miss Lolly versait de l'eau bouillante dans une théière, posait sur un plateau une tasse, une soucoupe, un sucrier, un pot à lait.

Carol l'entendit, devina parfaitement ce qu'elle faisait. Dans une minute ou deux, Miss Lolly sortirait dans le vestibule avec son plateau.

Par la porte entrebâillée, la chaleur du jardin baigné de soleil pénétrait dans la maison ; elle vint s'enrouler, telle une invisible liane, autour des membres de Carol.

Rapide et silencieuse, celle-ci s'avança vers le vieux portemanteau de chêne sur lequel était posée une coupure crasseuse de dix dollars. *Il y aura de l'argent sur le portemanteau*, avait dit Miss Lolly. Carol prit le billet, ses doigts fébriles firent crisser le papier qu'elle étreignit, croyant à peine à sa réalité ; puis elle s'avança vers la porte d'entrée.

Quand elle l'ouvrit, la charnière grinça, tous ses muscles se contractèrent. Elle jeta un regard par-dessus son épaule.

Du seuil de la cuisine, Miss Lolly la regardait partir. Elle pleurait ; les larmes coulaient sur son visage émacié ; avec sa barbe, elle offrait un spectacle grotesque et pathétique. Le plateau à thé sur lequel la porcelaine s'entrechoquait faiblement tremblait dans ses mains.

Les deux femmes échangèrent un long regard : une peur, une sympathie réciproques comblèrent un instant le gouffre qui les séparait... puis Carol se mit à courir, fermant la porte derrière elle et emportant le souvenir de l'expression à la fois triomphante et douloureuse de Miss Lolly.

Tout près de la maison, le bruit aigre d'une scie mordant sur du bois dur troublait la paix environnante. Carol s'arrêta pour reconnaître le terrain : un sentier, envahi par les mauvaises herbes, conduisait de la maison à une barrière de bois peinte en blanc. Au delà de cette barrière, le chemin de traverse, sablonneux, creusé d'ornières, s'enfonçait dans une jungle de cyprès et de bruyères. *Il y a un bon bout de chemin jusqu'à la grand-route,* avait dit Miss Lolly.

Le bruit de la scie s'arrêta net : un silence lourd de soleil s'abattit sur la vieille demeure. Avec des mouvements rapides et précis, Carol traversa à pas prudents la véranda, jusqu'aux marches de bois pourri qui menaient au sentier. Là, elle s'arrêta de nouveau pour écouter.

Elle n'entendit pas Sherill tourner le coin de la maison, ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le sable doux et chaud ; il était déjà au bas des marches quand elle le vit ; il la fixait avec colère et crainte, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

Au-delà de sa haute silhouette, se trouvait la route, la liberté...

— Retournez à votre chambre ! dit-il d'une voix rauque.

Carol jeta les yeux à droite et à gauche. La balustrade de la véranda, en dépit de son bois à moitié pourri, se dressait devant elle. Impossible de reculer : il n'y avait, derrière elle, que le vestibule obscur, et il n'offrait aucune possibilité d'évasion. La seule issue était là, devant elle, de l'autre côté de cet homme partagé entre la colère et la peur, et qui lui barrait le passage.

— Ne me touchez pas ! dit-elle d'un ton farouche. Je m'en vais... Vous ne pouvez pas me retenir...

— Vous ne partirez pas, dit Sherill. Retournez à votre chambre. Je ne veux pas vous faire de mal... mais, si vous ne rentrez pas, j'y serai forcé.

L'idée de nouvelles souffrances manqua faire défaillir Carol, mais elle ne bougea pas ; quand Sherill s'avança à pas prudents, elle ne bougea pas davantage.

— Rentrez ! dit-il, et il lui saisit le bras.

Alors, Carol frappa ; de son poing, elle atteignit Sherill à la joue, lui causant plus de surprise que de mal ; puis, se jetant sur lui, elle s'apprêta à le frapper des poings et des pieds.

Mais Sherill se saisit d'elle. Ses bras solides, robustes l'étreignirent, l'écrasèrent contre lui, coupant court à tous les efforts de Carol pour le battre, la suffoquant presque. Puis il lui assena au bas de la nuque un coup de poing qui lui donna la nausée et la fit défaillir. Elle ne résista plus et, la traînant, la portant à moitié, il la tira jusqu'au vestibule. Là, il s'arrêta. Miss Lolly se dressait devant lui, menaçante, braquant sur lui un fusil de chasse.

— Lâche-la, dit-elle d'un ton résolu. Je t'en prie, Tex, lâche-la !

— Ôte-toi de là ! grommela Sherill. Serais-tu devenue folle, toi aussi ?

Brusquement, Carol se ramassa entre ses bras comme un ressort qui va se détendre et d'une secousse violente brisa l'étau de ses bras pour se jeter contre le mur où, défaillante, elle vint chercher appui. Miss Lolly appuya le canon du fusil contre la poitrine de Sherill.

— Ne m'oblige pas à t'abattre, implora-t-elle, une lueur d'égarement dans les yeux. Il faut absolument qu'elle parte. Nous ne devons pas la retenir, nous n'avons pas le droit de la garder ici !

Sherill se mit à l'injurier, mais ne bougea pas au moment où Carol, se glissant derrière lui, s'élança comme une folle au-dehors, vers la barrière blanche.

— Tu sais ce que tu viens de faire ? demanda-t-il. Vieille idiote sentimentale ! Je n'aurais pas dû me fier à toi !

Il courut à la porte, cherchant Carol des yeux. Elle courait de toutes ses forces et il n'en revenait pas de voir un être humain se déplacer avec une telle rapidité et si légèrement sur un terrain aussi raboteux. Il savait qu'il n'avait aucune chance de la rattraper.

Mais il pensa au chien ; sans regarder Miss Lolly, il dégringola les marches de bois, tourna le coin de la maison, s'en fut au chenil.

Carol courait toujours le long du chemin ; de chaque côté d'elle, la jungle épaisse des arbres, des buissons, des hautes herbes l'enfermait aussi

étroitement que les murs d'un labyrinthe. Elle courait, sans entendre aucun bruit de poursuite, mais ne ralentit pas avant d'avoir mis une distance respectable entre elle et la vieille demeure. Alors, à bout de souffle, une vive douleur au côté, elle revint à un pas de marche plus normal.

Elle n'avait aucune idée de la distance qui la séparait du Cap de la Brise ; elle savait seulement que la Packard qui l'avait amenée avait roulé vite et longtemps. Mais puisqu'elle avait de l'argent, pas beaucoup, mais suffisamment, elle n'aurait qu'à gagner un arrêt d'autocar ou une gare de chemin de fer.

Avec un sentiment de triomphe, elle songea que les Sullivan n'avaient que quelques minutes d'avance sur elle. Bien sûr, ils étaient en auto, mais ils ne parviendraient peut-être pas à trouver Steve très vite. Carol était sûre que Magarth n'avait pas abandonné Steve dans les bois. Avec un peu de chance, elle pourrait arriver au Cap de la Brise avant que les Sullivan ne le trouvent : c'était là tout ce qu'elle demandait.

Brusquement, elle se raidit, le cœur battant. Elle tourna la tête : un aboiement de chien lui parvint, un aboiement assez proche. Elle se remit à courir.

Si cet homme, là-bas, avait lâché un chien sur elle... Elle se retourna encore pour regarder la route encaissée, sinueuse, bordée de haies épaisses. Valait-il mieux se cacher ? Elle s'immobilisa soudain, cherchant éperdument autour d'elle un bâton, une arme quelconque...

Elle aperçut le chien : il arrivait, bondissant sur la piste étroite. C'était une énorme bête noire à l'air farouche, au poil ras, à la longue queue, dont les yeux luisaient comme des braises.

Carol retint son souffle en voyant arriver sur elle ce monstre noir. Elle ne pouvait rien faire. Cela tenait du cauchemar et elle demeurait là, immobile, le soleil brûlant tombant en plein sur elle, son ombre, longue et mince, braquée telle une lance vers la bête...

En la voyant, le chien ralentit et n'avança plus qu'à pas lents, lourds de menace, le museau à terre, la queue raide, allongée dans le prolongement de la tête et du dos.

Carol respirait à peine. Elle fixa le chien de toute sa force, toujours aussi immobile que si elle avait été sculptée dans la pierre.

Le chien ralentit encore, montra les dents : d'énormes crocs blancs, d'une étonnante blancheur sous le museau noir. Puis son poil se hérissa sur son dos et il stoppa, s'accroupit, ne sachant plus s'il devait bondir.

Sachant que c'était là sa dernière chance de fuite, Carol, de toute sa volonté, enjoignit au chien de rester où il était. Elle s'efforça de lire en lui et, maintenant qu'elle l'avait arrêté dans sa course, elle commença à s'avancer vers lui très lentement : le chien se mit à reculer, tel un dessin animé se déroulant à l'envers...

Toute une minute encore, ils s'affrontèrent ainsi puis, peu à peu, comme un vaisseau amenant son pavillon, le chien abaissa lentement sa queue,

son attitude perdit de sa fixité et, avec une plainte sourde, il fit volte-face et s'en retourna en bondissant sur la piste étroite. Avec un sanglot de soulagement, Carol reprit vivement sa route dans la direction opposée.

Sherill se traînait sur la route torride quand son chien le dépassa : l'homme s'arrêta net, les yeux fixés sur la bête, plus une goutte de sang aux joues. Il avait compris : Carol était définitivement hors d'atteinte, il ne pouvait plus rien pour la reprendre.

Pendant quelques instants, il fut incapable de penser. *Si elle n'est plus là quand nous reviendrons, vaudrait mieux pour toi qu'on ne t'y trouve pas non plus*, voilà ce que Max avait dit ! Les Sullivan ne faisaient jamais de vaines menaces. Lentement, Sherill revint sur ses pas. Il poussa la barrière de bois et gravit d'un pas raide le sentier du jardin.

Miss Lolly, le visage fermé mais apeuré, était assise dans le fauteuil de paille. Du coin de l'œil, elle regarda Sherill, mais il entra dans la maison sans lui adresser la parole. Un long moment Miss Lolly resta là, au soleil, à attendre. Elle ne regrettait rien. Elle sentait qu'en libérant Carol, elle parvenait, en quelque sorte, à donner un sens au tragique de sa propre destinée.

Sherill réapparut sur la véranda. Il portait un complet à carreaux gris et noir, des bottes mexicaines, un grand feutre blanc. Miss Lolly se souvenait que ce chapeau, bien des années auparavant,

avait attiré son attention, à l'époque où Sherill avait été engagé au cirque. Elle voyait encore l'air de jeunesse et d'audace avec lequel il le portait alors. Maintenant, son visage blême et bouffi n'offrait plus aucune ressemblance avec celui du jeune homme qui lui avait fait battre le cœur.

Sherill posa ses deux valises, descendit les marches du perron, puis il se retourna.

— Tu ferais bien de faire tes paquets, dit-il sans la regarder. Il faut filer !

Et il tourna le coin de la maison, en direction de la grange. Il marchait lentement, comme si ses bottes étaient trop justes. Miss Lolly demeura sans bouger dans le fauteuil d'osier, les doigts fourrageant sa barbe, les yeux brillant de larmes contenues.

Là-haut, sur le palier, la vieille horloge sonna la demie. Cette horloge se trouvait dans la vaste roulotte de Miss Lolly ; elle l'avait accompagnée d'un bout à l'autre de sa carrière de saltimbanque. Tous les autres meubles de la maison — le peu qu'il y en avait — lui appartenaient aussi, et chacun représentait à ses yeux quelque souvenir.

Un grand papillon rouge et noir vint se poser sur la balustrade, tout près de Miss Lolly ; elle le regarda agiter ses ailes, les ouvrir et les refermer lentement avant de s'envoler dans l'air chaud, tranquille et parfumé.

Ce papillon lui fit penser à Carol. La beauté ne devrait jamais être enfermée, se dit-elle. J'ai eu raison, je sais que j'ai eu raison.

Sherill, conduisant un gros camion Ford, s'arrêta devant la maison. Il coupa l'allumage, descendit, remonta vers Miss Lolly, toujours sans la regarder.

— Nous pouvons mettre la plus grande partie des choses dans le camion, dit-il. Mais j'ai besoin que tu m'aides.

— Je reste ici, déclara doucement Miss Lolly. Je suis ici chez moi.

— Je sais, dit rudement Sherill. Mais maintenant, tu as tout gâché... Allons, viens ! Inutile de radoter... Faut s'en aller d'ici, tu connais les Sullivan...

— Pars tout seul, dit Miss Lolly pensant au papillon. Moi, j'aime mieux rester, ne serait-ce que pour un jour ou deux. J'ai été heureuse ici...

Sherill la regarda, puis il haussa les épaules d'un air las.

— Très bien... Comme tu voudras, dit-il. Moi, je m'en vais !

Miss Lolly leva les yeux vers lui.

— J'ai bien fait, Tex, dit-elle paisiblement. C'était mal...

— Oui, tu as bien fait, acquiesça Sherill, accablé. Adieu donc, Lolly.

— Au revoir, dit-elle, et bonne chance, Tex.

Elle le regarda installer ses bagages dans le camion et grimper dans la cabine.

— Ils ont dit qu'ils seraient de retour d'ici deux ou trois jours, dit Sherill en tournant le contact.

— Ça me suffira, répliqua Miss Lolly.

Carol n'était plus qu'à vingt-cinq milles du Cap de la Brise quand sa chance tourna. Jusqu'alors, divers moyens de transport l'avaient rapprochée de Steve. Et voilà que, la nuit tombant, il lui devenait de plus en plus difficile de trouver des conducteurs complaisants.

Ils auraient encore bien chargé un homme, pas une femme à l'allure suspecte qui leur faisait de grands signes sur le bord de la route. Les gens rentraient chez eux pour la plupart et ne songeaient ni à s'amuser ni à s'attirer des ennuis. Un ou deux hésitèrent, ralentirent, se demandant si l'inconnue était jolie, s'ils pouvaient compter se distraire un peu, mais à cet endroit la route était obscure, aussi estimèrent-ils que la passante devait être une clocharde quelconque. Brusquement envahis par de vertueux scrupules, ils donnèrent un coup d'accélérateur et la laissèrent plantée là.

Carol était lasse. Au début, tout avait si bien marché ! Un camion l'avait ramassée sur l'autoroute, le conducteur s'était montré tout à fait correct. Il lui avait fait partager son abondant déjeuner et avait discouru avec entrain des mille petites choses qui survenaient dans son existence étriquée. Il avait déposé Carol à un carrefour, lui indiquant la direction à prendre et lui souhaitant bonne chance.

Un commis-voyageur l'avait emmenée ensuite, quelques minutes à peine après que le camion eut disparu dans un nuage de poussière. Non, il n'allait pas à Cap de la Brise, mais il pouvait la déposer à Campville.

Il avait montré plus de curiosité que le camionneur et lui avait posé quelques questions. Pourquoi faisait-elle du stop ? Elle s'était donc enfuie de chez elle ? Savait-elle qu'elle était très agréable à regarder ? Ne ferait-elle pas mieux de se laisser ramener chez elle ? Mais Carol avait répondu de façon évasive et l'avait amené à parler de lui-même.

À Campville, il lui donna cinq dollars.

— Vous en aurez besoin, mon petit, dit-il en lui ouvrant la portière. Ah, laissez donc ! Je gagne largement ma vie. Si ça me fait plaisir de vous les donner, pourquoi m'en priver ? Payez-vous à dîner. Au revoir et bonne chance !

Dans un petit restaurant de la rue principale, Carol apprit que les Sullivan étaient passés par là. Ils s'étaient arrêtés dans le même endroit pour boire une tasse de café, il y avait de cela quatre heures. Ces nouvelles lui donnèrent du courage ; elle acheva son repas et s'en fut prendre le bus pour Kinston, autre étape de son voyage.

À Kinston, il lui fallut attendre plus d'une heure avant de trouver un moyen de transport. Kinston, lui apprit-on, se trouvait à vingt milles du Cap de la Brise, mais il n'y avait pas de service de car direct. Il lui faudrait changer au Bac de l'Ours, où elle devrait attendre une heure et demie la correspondance.

Un jeune homme vêtu d'un complet bleu, au feutre gris couvert de taches, écoutait cette conversation ; il déclara qu'il allait au Cap de la Brise et qu'il ne demandait pas mieux que d'emmener

Carol. Elle accepta et ils quittèrent Kinston à l'heure du crépuscule.

Le jeune homme conduisait très vite, sans dire un mot, tout en fumant cigarette sur cigarette. Il tenait le volant d'une seule main, se faufilait entre les autres voitures, s'efforçant de les doubler toutes, les obligeant à freiner, fonçant comme un bolide aux croisements.

Il effraya davantage Carol par son silence que par son imprudence.

Quand ils furent en pleine campagne, il freina brusquement et sortit de la route pour s'arrêter sur le talus gazonné. Alors il jeta sa cigarette et enlaça Carol.

Il était très fort et savait comment s'y prendre. Il embrassa Carol sans faire la moindre attention à ses efforts pour se dégager. Silencieusement, il s'efforçait de venir à bout de sa résistance, et Carol n'avait plus assez de souffle pour crier.

Il savait exactement ce qu'il voulait obtenir d'elle et il l'obtint, après quoi, il la rejeta dans son coin et ralluma aussitôt une cigarette. Son chapeau était tombé dans la lutte, ses cheveux, des cheveux longs comme ceux d'une fille, lui couvraient le visage ; d'un mouvement de tête il les rejeta en arrière.

Carol ouvrit la portière et sortit en chancelant sur le gazon. Il ne la regarda même pas. Sans se soucier d'elle, il repartit à toute vitesse, et à la place de sa bouche le point rouge de la cigarette brillait comme un œil grimaçant.

La chance de Carol avait tourné. Il lui fallut quelque temps pour retrouver le courage de faire signe aux autos ; mais aucune ne s'arrêta...

La robe en lambeaux, un bas défait, tout en larmes, elle offrait un piteux spectacle qui mettait les chauffeurs en fuite.

Elle finit par abandonner ses tentatives et se mit à marcher, malgré ses jambes raides. La route était sombre et déserte, l'air nocturne avait fraîchi, mais elle continua d'avancer, pensant à Steve, s'imaginant les Sullivan déjà arrivés.

Soudain, des freins grincèrent et un gros break (pour autant qu'elle pouvait en distinguer la forme confuse dans l'obscurité) s'arrêta devant elle tandis que le conducteur allumait sa lampe et la dirigeait vers elle.

Carol était trop fatiguée, trop bouleversée pour faire attention à l'exclamation de surprise du chauffeur.

— Alors, ma petite fille, dit-il, vous voulez monter ?

Elle accepta, ne se souciant plus guère de ce qui pouvait lui arriver du moment qu'elle allait vers le Cap de la Brise.

Le conducteur descendit de son siège et s'approcha d'elle ; il portait une veste blanche.

— Je dois être dans un jour de veine ! dit-il avec un petit rire exultant.

Il l'empoigna très adroitement ; d'ailleurs elle était incapable de se débattre, mais il ne lui fit aucun mal. Il l'entraîna vers l'arrière.

— Il y a une autre piquée à l'intérieur, mais elle est attachée, dit-il. N'allez pas vous battre, mes belles !

Carol ignorait que cet homme n'était autre que Sam Garland, de la Clinique de Glenview. Il revenait de Kinston où il avait embarqué une cliente. Carol le crut ivre et se mit à crier.

— Ne vous énervez pas, dit gentiment Garland en ouvrant la porte et en poussant Carol à l'intérieur faiblement éclairé de l'ambulance.

Il claqua la porte, courut à son siège, grimpa, remit en marche.

Carol se remit sur son séant et, soudain, la terreur la paralysa. Sur un des brancards suspendus gisait une femme, une femme laide aux longs cheveux noirs pendant sur les épaules. La camisole de force l'emprisonnait et ses chevilles étaient enchaînées aux rails de la couchette.

Elle regardait Carol avec des petits yeux où brillait une lueur de démence.

## CHAPITRE V

Une atmosphère de fièvre pesait sur le Cap de la Brise comme une fine pellicule de poussière. Les Sullivan y furent sensibles sitôt engagés dans la rue principale. Et cependant il n'y avait rien à voir. La nuit enveloppait le Cap de la Brise et, à l'exception des bars, des saloons, du café ouvert la

nuit et du drugstore, aucune lumière n'était visible. Mais l'impression d'effervescence subsistait, on la sentait émaner des maisons obscures, suspendue dans la fraîcheur de l'air nocturne.

Les Sullivan se demandèrent ce que cela signifiait, mais ils ne se communiquèrent point leurs impressions, chacun craignant de s'être monté la tête.

Le voyage les avait fatigués, n'ayant pour ainsi dire pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures et, bien qu'il ne leur fallût point beaucoup de sommeil, ils estimaient qu'un somme leur ferait du bien.

Frank, au volant de la Buick, fit tourner la voiture dans la grand-rue, au coin de l'hôtel et de la prison. Il ralentit en voyant un petit groupe rassemblé devant celle-ci.

Automatiquement, Max porta la main à son revolver et son regard se fit attentif, mais les hommes leur jetèrent un vague coup d'œil et détournèrent aussitôt la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Frank du coin des lèvres.

— Ça ne nous regarde pas ! répliqua Max. Il doit y avoir un garage derrière l'hôtel. Planque la voiture.

Ils trouvèrent le garage, y laissèrent la Buick et s'en revinrent à l'hôtel. Ils prenaient soin de rester dans l'ombre, mais le petit groupe était trop occupé à surveiller la prison pour se soucier d'eux.

L'employé du bureau de réception était un petit bonhomme malingre dont la lèvre supérieure s'or-

nait d'une moustache semblable à une tache de suie. Il tendit la plume à Max et poussa le registre vers lui.

— Une chambre à deux lits ou deux chambres à un lit ?

— À deux lits, dit Max qui signa.

Frank prit la plume, lut le nom fantaisiste que Max avait griffonné sur le registre et l'inscrivit à son tour.

— Du café et des petits pains chauds demain matin à huit heures et demie, dit Max, et les journaux.

L'employé prit note, sonna.

Le chasseur était un petit homme rabougri avec des poches sous les yeux. Avec sa petite calotte, il avait l'air de se rendre à un bal costumé. Il prit la valise en peau de porc des Sullivan et les conduisit vers l'antique ascenseur hydraulique.

Tandis que l'ascenseur montait péniblement, le son étouffé d'un marteau troubla le silence de l'hôtel.

— C'est les bois de la potence qu'on monte, dit le chasseur, et ses yeux de poisson brillèrent une seconde.

— Quelle potence ? demanda Frank, bien qu'il le sût parfaitement.

— Pour l'exécution ! répondit le chasseur, arrêtant l'ascenseur et ouvrant la grille. Vous n'êtes pas au courant ?

Les Sullivan le regardèrent sans répondre et sortirent dans le couloir.

Une jeune fille, en peignoir de soie et pyjama bleu ciel, portant un sac à éponge et une serviette, passa devant eux. Une cigarette collait à ses lèvres outrageusement peintes. Elle regarda les Sullivan et ses yeux leur sourirent.

Frank ne la remarqua même pas.

— L'exécution de qui ? demanda-t-il au chasseur.

— Où est notre chambre ? intervint Max. Allons, pressons.

Le chasseur les escorta le long du couloir, ouvrit une porte, alluma l'électricité. C'était la sorte de chambre qu'on peut espérer trouver dans un hôtel de cet ordre. Elle était meublée plus économiquement que confortablement : pas du tout le genre d'endroit où l'on aimerait séjourner.

— L'exécution de qui ? répéta Frank en fermant la porte.

Le garçon se frottait les mains à son fond de pantalon ; on eût dit un porteur de joyeuses nouvelles.

— L'assassin de Waltonville, dit-il. Vous n'avez pas vu ça dans les journaux ? Il a tué trois poules le même soir et puis il s'est livré à la police. J'ai comme une idée qu'il n'tuera plus d'poules passé neuf heures demain matin.

— Sortez ! dit Max sans le regarder.

Le chasseur le regarda avec des yeux ronds.

— Mais, m'sieu, moi c' que j'en disais...

— File ! répéta Max à mi-voix.

Le chasseur obéit sans se faire prier et, arrivé à la porte, il eut une hésitation et se retourna vers

les Sullivan. Immobiles, silencieux, ceux-ci le regardaient fixement. Quelque chose en eux l'effrayait. Un peu comme quand on se perd dans le noir et qu'on se retrouve brusquement dans un cimetière...

Quand il fut parti, Max ramassa la valise et la jeta sur le lit.

Frank resta immobile au milieu de la pièce ; le son étouffé du marteau retenait son attention captive.

— Je me demande l'impression qu'on a quand on vous pend ! fit-il soudain.

— Je n'y ai jamais pensé, dit Max — mais, une brève seconde, il s'arrêta de défaire les bagages.

— Être enfermé, entendre ces coups de marteau en sachant que c'est pour vous ; les entendre s'amener dans le couloir sans pouvoir rien faire ! dit Frank à voix basse. Comme une bête en cage...

Max ne souffla mot et commença à se déshabiller.

— Ça pourrait nous arriver, Max, reprit Frank, et des petites gouttes de sueur apparurent sur son visage blême et gras.

— Couche-toi ! dit Max.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce qu'ils fussent couchés et que Max eût éteint ; alors, dans les ténèbres, la voix de Max dit :

— Je me demande où nous allons trouver Margarth... mais ça ne devrait pas être compliqué. Le difficile, ce sera de trouver où il a bien pu cacher Larson, et si Larson a parlé.

Frank ne dit rien ; il écoutait toujours les coups étouffés du marteau.

— Combien de temps crois-tu qu'ils vont continuer à faire ce boucan ? demanda-t-il.

Max, à qui rien n'échappait, discerna un très léger tremblement dans la voix de Frank.

— Jusqu'à ce qu'ils l'aient solidement fixée. Dors donc !

Mais Frank ne pouvait pas dormir ; il écoutait les coups de marteau, et cela lui mettait les nerfs à vif ; même la respiration de Max, égale, légère, l'énervait. Pouvoir dormir avec un bruit pareil, songeait Frank avec colère. Il était furieux parce que ses nerfs n'étaient pas aussi solides que ceux de Max, parce qu'il avait peur.

Enfin le marteau s'arrêta, mais Frank ne dormait toujours pas. Un peu plus tard, un fracas subit le dressa sur son lit et il se précipita sur l'interrupteur.

— Qu'est-ce que c'est ? clama-t-il, à bout de nerfs.

Max passa du sommeil à la veille aussi aisément, aussi vite que s'allume la lumière électrique.

— On essaye la trappe, dit-il avec calme.

— Je n'avais pas pensé à ça, dit Frank, et il éteignit.

Mais, après cela, ni l'un ni l'autre ne réussit à retrouver le sommeil. Frank pensait au condamné et son esprit remontait dans le passé ; le visage des hommes et des femmes qu'il avait aidé à assassiner surgissaient de l'ombre, l'entourant, l'enserrant de tous côtés.

Max ne dormait pas non plus et il pensait à Frank. Depuis quelque temps déjà, il le surveillait. Bien qu'il n'en montrât rien, Max soupçonnait Frank de perdre son sang-froid. Il se demanda combien de temps Frank pourrait encore le seconder. Cette pensée l'inquiéta, il connaissait Frank depuis si longtemps. Ensemble, ils avaient mis au point leur numéro du lancer de couteaux alors qu'ils étaient encore à l'école.

Mais, au petit jour, tous deux s'endormirent pour ne s'éveiller qu'à huit heures et demie, quand la femme de chambre vint leur apporter café et petits pains. Elle apportait aussi avec elle une atmosphère d'excitation contenue. Atmosphère plus électrique encore que la veille, mais qui ne troubla Max en rien. Il s'assit dans son lit, versa le café, et passa une tasse à Frank qui la posa sur la table à côté de lui.

— Ils vont venir le chercher dans quelques minutes, dit Frank, trahissant ainsi son obsession.

— Les petits pains ne sont pas assez chauds, grommela Max qui sortit du lit et gagna la salle de bains.

Il finissait de se raser quand la trappe bascula. Le fracas ne le troubla pas. Il continua à nettoyer son rasoir, son visage blême aussi froid, aussi impassible que d'habitude. Un moment après le déclenchement de la trappe, un immense soupir monta de la rue par la fenêtre ouverte. Il regarda et vit une foule dense s'amasser devant la prison.

« Tas de vautours ! » pensa-t-il, et, saisi d'une haine froide pour cette populace et sa curiosité malsaine, il cracha par la fenêtre.

Quand il revint dans la chambre, Frank resta silencieux. Il était encore couché. Son oreiller était trempé de sueur, la sueur lui dégoulinait sur le visage et sa peau moite luisait au soleil.

Les deux hommes ne se dirent rien. Max remarqua que Frank n'avait touché ni au café ni aux petits pains.

Pendant que Max s'habillait, ils entendirent les pas traînants des gens qui se dispersaient et rentraient chez eux. Frank fixait le plafond, l'oreille tendue vers les bruits de la foule, et la sueur continuait à tremper son oreiller.

— Je serai de retour dans un petit moment, dit Max du seuil de la porte. Tu ferais mieux de m'attendre ici.

Frank se méfiait de sa propre voix, aussi ne répondit-il pas. Et Max n'eut pas l'air de s'attendre à une réponse de sa part.

— Pas de nouvelles ? demanda Magarth en poussant la porte du bureau et en pénétrant dans la sordide petite pièce.

Le shérif leva la tête.

— Je rentre à l'instant de l'exécution, dit-il. (Son teint, habituellement riche en couleur, paraissait encore un peu verdâtre... C'était sa première exécution depuis cinq ans, et ce spectacle l'avait bouleversé. Il grimaça et poursuivit :) J'ai reçu un rapport indiquant que la Packard que nous recherchons a traversé Kinston hier à midi, en direction de Campville, mais rien depuis, pas la moindre trace de la petite. Le shérif de Campville

est alerté. Nous serons tenus au courant s'il se passe quelque chose.

Magarth s'assit sur le bord du bureau.

— Je me demande s'ils se sont emparés d'elle, dit-il d'un ton soucieux. Ça me paraît bizarre qu'ils aient quitté la région. J'aurais parié qu'ils voudraient achever Larson ! Bien sûr, s'ils tiennent Carol, ils devront la mettre à l'abri dans un lieu où nous n'aurons pas l'idée d'aller la chercher. Après quoi ils reviendront s'occuper de Larson. Peut-être faudrait-il battre le pays tout autour de Campville ?

— On s'en occupe, dit Kamp. Et toutes les routes qui mènent au Cap de la Brise sont surveillées : le signalement de la Packard a été donné, pour le cas où ils essaieraient de se faufiler pour revenir.

— Bravo ! approuva Magarth. Ma foi, nous ne pouvons pas faire plus. Je monte jusqu'à chez Miss Banning voir comment ça va, là-haut. Je viens de parler au docteur : Larson a une chance sur dix de s'en tirer, mais il a besoin d'encore un jour ou deux de tranquillité... J'ai envoyé le jeune Riley chez lui pour prendre soin des renards.

— Hartman est revenu me voir, dit Kamp, soucieux.

— Ça me rappelle que je vous avais averti que nous procédions à une enquête sur les faits et gestes de Hartman. Nous venons de recevoir un rapport : il a spéculé en Bourse et a subi de lourdes pertes, mais il est toujours arrivé à retomber sur ses pieds ; cependant, il continue à s'enfoncer. Personne ne sait d'où il tire cet argent ; moi, je

m'en doute !... Ce serait une bonne chose si on ne rattrapait pas la petite Blandish avant la semaine prochaine. Elle entrerait en possession de sa fortune, et il faudrait procéder à une enquête minutieuse... Et je crois qu'on en trouverait suffisamment sur Hartman pour l'envoyer à l'ombre un bon bout de temps !

— Vous êtes tous les mêmes, les journalistes, vous êtes les gens les plus soupçonneux du monde, dit Kamp en tirant sur sa moustache. De toute façon, la petite est dangereuse. Il s'agit de la retrouver au plus vite.

— Dangereuse ? Je me le demande, répliqua Magarth. À moi, du moins, elle m'a semblé tout à fait normale, quand je lui ai parlé.

— Le docteur Travers m'a expliqué son cas. Elle souffre d'un dédoublement de la personnalité. Pendant des semaines, elle se conduira comme une personne normale, et puis surviendra une crise ; et dans cet état, elle devient terriblement dangereuse.

— J'ai peine à le croire ! reprit Magarth avec entêtement. Je lui ai parlé, vous pas. (Il haussa les épaules, se leva.) Je m'en vais. Téléphonez-moi si vous recevez des nouvelles. Vous me trouverez chez Miss Banning. J'y serai toute la matinée.

Comme il descendait en courant le perron de la prison, Jedson, propriétaire du grand garage qui se trouvait à côté du bâtiment, l'interpella et traversa la rue pour lui parler.

Max, debout sur le seuil de l'hôtel, entendit Jedson appeler Magarth et, sans avoir l'air de bouger,

s'abrita derrière une des colonnes du porche de l'hôtel. Il vit Magarth échanger quelques mots avec Jedson, grimper dans sa vieille Cadillac et démarrer.

Jedson se dirigea vers l'hôtel, Max descendit les marches à sa rencontre.

— Est-ce que ce n'était pas Magarth, le journaliste ? demanda Max quand Jedson passa près de lui.

Jedson s'arrêta, toisa Max et fit un bref signe de tête.

— C'est lui, m'sieu, dit-il, prêt à poursuivre son chemin.

— C'est bien ma veine ! s'exclama Max. Je dois, paraît-il, faire des affaires avec lui. C'est la première fois que je viens ici. Savez-vous où il se rendait ?

Jedson hocha la tête.

— Peut-être bien qu'il va chez Miss Banning, dit-il. Vous pouvez toujours lui téléphoner là-bas, si c'est urgent.

— Merci, dit Max. En effet, c'est urgent. Qui est Miss Banning ?

— C'est elle qui exploite la grande plantation d'orangers, en haut de Grass Hill, répondit Jedson.

Puis, se rendant compte qu'il en avait beaucoup dit, il jeta un coup d'œil à Max.

— Grass Hill ? dit Max, et il sourit, découvrant ses dents blanches et pointues. Merci bien.

Jedson le regarda rentrer à l'hôtel et monter rapidement l'escalier. Repoussant son chapeau sur la nuque, il se gratta le crâne.

« Qui ça peut bien être ? » se demanda-t-il, perplexe.

Tandis que les Sullivan s'efforçaient de dormir dans leur chambre d'hôtel, Sam Garland menait son ambulance sur la grand-route obscure, en direction du Cap de la Brise. Il se sentait gonflé d'importance. Quand ses phares étaient tombés en plein sur Carol, marchant au bord de la route déserte, et que Sam avait remarqué ses cheveux roux, il avait freiné automatiquement. Il ne peut pas y avoir deux jeunes filles avec des cheveux pareils dans la région ! se dit-il. Ce doit être Carol Blandish ! Et sitôt qu'il eut dirigé les rayons de sa lampe sur elle, il la reconnut en effet.

Même à présent qu'elle était en sûreté dans l'ambulance, il croyait à peine à sa chance. Les cinq mille dollars de récompense tenaient toujours... ils seraient pour lui... et cinq mille dollars, c'était bon à prendre.

Sam se demanda s'il n'aurait pas mieux fait d'attacher Carol sur une couchette. On ne sait jamais de quoi une folle peut être capable ! Garland avait été infirmier dans un asile pendant des années, et puis il s'en était lassé et avait postulé pour la place de chauffeur du docteur Travers et la conduite de l'ambulance. Il avait l'habitude des fous furieux ; ils ne lui faisaient pas peur. Il hésita à s'arrêter pour attacher Carol. Et puis, comme tout paraissait silencieux à l'intérieur de la voiture, il décida d'arriver à Glenview aussi vite que possible. Il songeait à la tête que ferait Joe !

Mais il ignorait la conversation qui se poursuivait à mi-voix à l'intérieur de la voiture.

La folle qui voyageait avec Carol — elle s'appelait Hatty Summers — était dans un hospice depuis des années. Sa folie avait semblé d'abord assez inoffensive ; mais, depuis quelque temps, elle montrait des tendances homicides et on avait dû prendre les dispositions nécessaires pour la transférer de l'hospice de Kinston à Glenview où le personnel était plus apte à traiter les cas difficiles.

Sitôt que Carol posa les yeux sur Hatty Summers, elle se rendit compte qu'elle était enfermée avec une folle et se sentit glacée d'effroi.

— Ainsi, il vous a mis la main dessus, à vous aussi, murmurait Hatty en riant. Il vous a ramassée sur la route, hein ? C'est ce que j'appelle du beau travail ! Il vous a reconnue tout de suite.

Carol se recroquevilla le plus loin possible de ces petits yeux brillants qui semblaient fouiller en elle. Une fois de plus, elle eut l'impression de vivre un cauchemar.

— Il vous emmène à Glenview, poursuivit Hatty, pour vous y enfermer. J'ai entendu parler de Glenview... C'est là que je vais, moi aussi, parce que les infirmières ont peur de moi à Kinston ! (Elle releva la tête et ajouta :) Et elles ont bien raison d'avoir peur ! (Elle rit encore et continua :) C'est très joli, Glenview, mais j'en ai assez d'être enfermée. Je veux être libre, faire ce qui me plaît...

Glenview !

Le nom éveilla un vague écho dans la mémoire de Carol, évoqua l'image d'une chambre aux murs

bleus, d'une infirmière qui la regardait d'un air méchant, sans jamais lui parler.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle tout haut. Il faut que je m'en aille avant qu'arrive...

Elle courut à la portière, tenta de l'ouvrir, mais ses doigts glissèrent le long de la surface lisse sans trouver de prise.

— Il ne vous laissera pas filer ! dit Hatty en se tortillant. Vous êtes folle, tout comme moi. Vous ne pouvez rien faire.

— Je ne suis pas folle ! s'écria Carol en faisant volte-face et en s'adossant à la porte.

— Que si, que si ! dit Hatty. Je le sais bien, moi. Vous êtes maligne. Vous pouvez le dissimuler à la plupart des gens, mais pas à moi !

— Je ne suis pas folle ! répéta Carol en cachant son visage dans ses mains.

— Si, si ! chuchota Hatty. Vous pouvez donner à ça le nom que vous voudrez, mais vous êtes aussi folle que moi. Je ne me trompe jamais.

— Je ne suis pas folle, répéta encore Carol, mais des doigts de glace semblaient lui étreindre le cœur. (Serais-je folle ? se demanda-t-elle. Serait-ce là l'explication de ces choses extraordinaires qui lui arrivaient ? Étaient-ce là les illusions d'un esprit malade ? Était-ce pour cela qu'elle ne pouvait se souvenir de son nom ? Était-ce là l'explication de ce bruit bizarre qui se produisait parfois dans sa tête et métamorphosait l'aspect de toutes choses, comme dans un film mal mis au point ?)

— Vous n'êtes plus si certaine ! s'exclama Hatty, la surveillant avec attention. Mais ne désespérez pas. Je ne voulais pas vous rendre malheureuse.

— Oh, ne me parlez plus ! éclata Carol qui se mit à marteler la porte de l'ambulance.

— Chut, petite sottise, dit Hatty. Ça ne servirait à rien. Il ne vous ouvrira qu'à Glenview et ce sera trop tard. Vous voulez vous enfuir ?

Carol la regarda par-dessus son épaule.

— Il faut absolument que je me sauve...

— À nous deux, ça peut se faire. Il est malin, mais trop sûr de lui. Mais d'abord, il faut m'enlever cette camisole.

— Oh non !... Carol recula en frissonnant.

— Vous n'avez pas peur de moi ? demanda Hatty en riant. Nous sommes du même bord, nous n'allons pas nous faire de mal ! Allons, n'ayez pas peur.

Carol frissonna.

— Je vous en prie, ne me parlez plus comme ça ! Je ne suis pas folle ; c'est méchant de dire que je suis folle...

— Ne vous fâchez pas, dit Hatty. Si vous voulez fuir, il faut m'enlever cette camisole de force et vous feriez bien de vous presser ! Nous ne devons pas être bien loin, maintenant. Une fois qu'ils vous tiendront dans leurs murs, vous n'en sortirez plus jamais !

Carol s'approcha lentement, se pencha pour l'examiner.

— Et si je vous délie, comment pourrai-je me sauver ? demanda-t-elle, saisie d'inquiétude devant l'expression sournoise des petits yeux brillants de Hatty.

— Sortez-moi de cette camisole, chuchota Hatty, et puis commencez à crier, à taper sur la cloison. Il viendra voir ce qui se passe, c'est son devoir de se rendre compte... Et, pendant qu'il s'occupera de vous, je lui sauterai dessus. À nous deux, nous en viendrons vite à bout.

Sam Garland se trouvait à un mille à peine du Cap de la Brise quand le tintamarre commença. Il fronça les sourcils et, après un instant d'hésitation, arrêta l'ambulance. Il n'avait pas envie que Carol se blessât, il désirait la remettre au docteur Travers en bonne condition afin qu'on ne fît pas de difficulté pour lui verser les cinq mille dollars.

Il dégringola de la voiture et, jurant tout bas, s'en fut dans l'obscurité jusqu'à la portière de l'ambulance qu'il ouvrit ; il plongea le regard dans l'intérieur faiblement éclairé.

Carol se jetait contre la paroi opposée et ses cris résonnaient dans l'espace resserré.

Garland eut un bref coup d'œil vers Hatty Summers. Celle-ci le guignait sous la couverture et ricanaît avec excitation, mais, ceci mis à part, elle paraissait tranquille. Il grimpa dans l'ambulance, tira la porte sans la fermer, et empoigna Carol en lui tordant les bras derrière le dos.

— Calmez-vous, dit-il. Couchez-vous, mon petit. Vous êtes trop surexcitée.

Carol fut terrifiée quand elle vit à quel point elle se trouvait sans défense entre les mains adroites de Garland ; bien qu'elle luttât avec frénésie, il la contraignit vite à s'approcher de la couchette qui faisait face à celle d'Hatty.

— Lâchez-moi ! haletait Carol. Ne me touchez pas !

— Très bien, bébé, dit Garland d'un ton apaisant. Inutile de vous monter la tête. Étendez-vous, je vous installerai bien confortablement !

Il réunit les poignets de Carol dans sa grosse patte et, brusquement courbé, il lui passa son autre main sous les genoux et la fit choir sur la couchette.

À ce moment, Hatty rejeta la couverture et se redressa.

Un instinct obscur avertit Garland du danger ; il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule au moment même où Hatty posait les pieds par terre.

Sans lâcher les poignets de Carol, il se retourna vers Hatty.

— Allons, vous ! Soyez gentille et restez où vous êtes, dit-il doucement. (Il n'avait pas peur, mais il savait qu'il devait se dépêcher, ne pouvant espérer réduire les deux folles.) Remettez-vous sur la couchette, ordonna-t-il, et, au même moment, lâchant les poignets de Carol, il fit un bond vers la porte.

La place manquait pour se remuer, de plus Hatty était déjà debout. Elle s'empara du bras de Garland, le fit pivoter sur lui-même et, lui riant au nez, se jeta à son cou.

Carol quitta d'un bond la couchette, s'efforçant de pousser Garland pour atteindre la porte, mais il la repoussa et, tout en jurant, se libéra de l'étreinte de Hatty.

Au même instant, Carol lui saisit le bras et s'y suspendit de tout son poids, tandis que Hatty s'élançait à nouveau, les yeux étincelants. Il chancela sous le choc, ses épaules touchèrent la couchette. Le pied lui manqua, il tomba à terre tandis que Hatty, avec un cri de triomphe, lui sautait de nouveau à la gorge.

Garland ne perdit pas la tête. Enfouissant le menton dans sa poitrine, la nuque raidie, il cogna Hatty de son poing fermé. Il cogna rudement, la rejetant loin de lui et, se dégageant avec adresse, il ouvrit la porte d'un bond et sauta sur la route.

Carol sauta derrière lui et se mit à courir. Elle n'avait pas fait deux pas qu'une main l'attrapait à la cheville et la faisait tomber la tête la première sur l'asphalte, le souffle coupé.

Hatty bondit de l'ambulance à son tour ; tandis que Garland se relevait, elle sauta dessus, ses pieds atterrissant sur la poitrine de l'homme avec un bruit sourd. Garland bascula, roula à terre, à demi étranglé, dévidant tout un chapelet d'injures.

Que Hatty s'évadât, il s'en fichait éperdument, mais la petite Blandish n'allait pas filer comme ça s'il pouvait l'en empêcher ! À ses yeux, elle représentait cinq mille dollars, et cinq mille dollars, c'était bon à prendre. Il se disait que s'il lâchait Hatty, elle s'enfuirait et il n'aurait plus à s'occuper que de Carol ; ce fut là son erreur. Hatty lui en voulait à mort.

Quand il l'eut repoussée de nouveau pour courir vers Carol, Hatty s'arrêta un moment ; ses doigts gourds fouillèrent l'herbe du bord de la

route, à la recherche d'une grosse pierre. Il lui fallut un moment avant de trouver un lourd pavé de silex et, pendant cet intervalle, Garland avait repris Carol et la traînait vers l'ambulance.

Carol hurlait comme une possédée, mais elle ne pouvait rien contre la force de l'homme et, quand il ouvrit la porte d'un coup de pied, Carol céda, désespérée...

Hatty attendit que Garland eût soulevé Carol... Alors, elle arriva derrière lui sur la pointe des pieds et, de toutes ses forces, abattit la lourde pierre sur son crâne.

Midi. Le soleil torride inondait la plantation d'orangers et la grande maison blanche construite au sommet de la hauteur.

George Staum — substitut du shérif — était installé sur la terrasse blanche, le chapeau sur la nuque, la cigarette aux lèvres. Voilà la vraie vie ! se disait-il. Monter la garde dans un endroit pareil... avec une maîtresse de maison aussi belle, aussi hospitalière que Veda Banning. C'était un vrai plaisir. Et mieux encore : rien à faire qu'à s'asseoir dans un coin, le fusil à la main, à prendre un bain de soleil. Une vie de farniente, une vie de millionnaire ! Staum avait toujours rêvé à ça. Staum était chargé de monter la garde contre une incursion possible des Sullivan, mais, il le savait bien, les Sullivan n'existaient pas... Cependant, puisque Kamp croyait à leur existence et entendait que lui, Staum, restât assis au soleil à surveiller les alentours, cela l'arrangeait. En fait, il espérait

même que Kamp continuerait à croire au mythe des frères Sullivan... ainsi Staum resterait là jusqu'à la fin de la saison...

Qui aurait cru qu'un type aussi dessalé que Magarth aurait marché dans un pareil bobard, se disait Staum, étirant ses petites jambes et hochant la tête. Ça prouve bien que même les plus malins peuvent se tromper de temps en temps.

Staum ne serait pas resté aussi béatement étendu au soleil s'il avait pu voir les Sullivan... Ceux-ci, couchés dans l'herbe haute, à moins de deux cents mètres de lui, s'y trouvaient depuis plus d'une demi-heure, leurs visages blêmes attentifs, leurs yeux guettant les moindres allées et venues autour de la grande maison.

— Je crois que Larson doit se trouver là, dit Max en remuant à peine ses lèvres minces. Sinon, pourquoi la maison serait-elle gardée ?

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Frank un peu inquiet. Le soleil lui tapait en plein sur le dos et il avait soif.

— Rester là, répliqua Max. Je veux me rendre compte du nombre d'hommes qu'ils ont.

Dans la grande maison fraîche, Magarth somnolait sur un divan, un verre à la main. Veda, de retour du hangar d'emballage, entra toute souriante et se dirigea vers lui.

— Ah ! tu es là, dit-elle. Je n'espérais pas te voir ce matin. As-tu tout ce que tu désires ?

— Tu pourrais me rafraîchir mon verre, dit Magarth, en le lui tendant. J'ai eu l'idée de pousser

jusqu'ici pour prendre des nouvelles du malade. L'infirmière m'a dit qu'il avait passé une bonne nuit.

— Il va mieux, répondit Veda, ajoutant du whisky dans le verre de Magarth avant de le lui rendre. Toujours aucune nouvelle de la petite Blandish ?

— Non, pas plus que des Sullivan.

— Staum ne croit pas aux Sullivan, dit Veda en s'asseyant à côté de Magarth.

— Il ne croit jamais à rien. Mais il changera d'avis s'ils s'amènent par ici... ce qui, j'espère, n'arrivera pas.

Le téléphone sonna dans le vestibule et, l'instant d'après, l'appareil posé près de Magarth bourdonna : la femme de chambre branchait la communication.

— C'est pour toi, mon bijou, dit Veda en lui tendant le récepteur.

C'était Kamp.

Magarth écouta la grosse voix profonde, acquiesçant à mesure.

— O.K. J'arrive tout de suite. Merci, shérif.

Et il raccrocha.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Veda. Tu t'en vas toujours au moment précis où je crois t'avoir un peu à moi seule.

— Il y a une autre piquée en liberté, répliqua Magarth d'un air dégoûté. Elle avait été prise en charge à Kinston pour être transférée à Glenview, hier soir, mais elle est arrivée à se libérer en tuant son gardien. On est à sa recherche. Le shérif a

pensé que ça m'intéresserait. Je n'en ai aucune envie, mais il faut bien gagner son bifteck ! (Il se leva.) Je reviendrai ce soir si je ne suis pas trop pris, continua-t-il. Ça te fera plaisir ?

— J'en ai l'impression, dit Veda, passant le bras autour de lui et l'entraînant sur la terrasse.

— Vous vous amusez ? demanda Magarth à Staum.

Staum ouvrit un œil, hocha la tête.

— Et comment ! Il fait joliment bon ici.

— Eh bien, tâchez de ne pas vous endormir. Vous êtes là pour guetter les Sullivan.

— Bien sûr ! (Staum se mit à rire.) Je les guette.

— Tu ne penses pas sérieusement qu'ils viendront ? demanda Veda au moment où Magarth grimpait en voiture ?

— Je ne sais pas, mais nous devons prendre toutes nos précautions. Je crois qu'ils ont dû quitter la région. Au revoir, mon chou. À ce soir.

Les Sullivan le regardèrent partir.

— Beau petit lot, s'exclama Frank en examinant Veda à la lorgnette. Y a sûrement pas besoin d'être déménageur pour la tomber !

Max prit une bouteille de limonade, en arracha la capsule et but au goulot.

— Laisse choir, dit-il en lui passant la bouteille. Tu penses beaucoup trop aux femmes.

— Faut bien penser à quelque chose, dit Frank d'un air sombre. T'as l'intention de tuer ce type-là ?

— Si je le trouve là, dit tranquillement Max. Faut le tuer, à moins que t'aies envie de moisir

dans une cellule en les écoutant monter la potence pour ton usage personnel.

Le visage de Frank se contracta.

— Après cette histoire-là, on ferait mieux de se retirer, dit-il d'une voix sourde. Jusqu'ici, on a été vernis. On a du fric. On ferait bien de laisser tomber.

Max sourit à part lui.

Il s'attendait depuis un certain temps à cette sortie de Frank.

— Nous ne sommes pas encore prêts à prendre notre retraite, dit-il.

— Eh bien moi, si, dit Frank.

Il y eut un long, très long silence.

— C'est moi qui ai mis au point notre combine. C'est moi qui ai donné le départ, c'est moi qui déciderai quand il sera temps de s'arrêter, dit calmement Max.

Frank ne répliqua point. Il baissa les yeux, contemplant l'adjoint au shérif affalé dans son transat, et son visage se contracta de nouveau.

— Et le moment n'est pas encore venu, ajouta Max.

Magarth sifflait doucement entre ses dents, tandis qu'il menait sa voiture à bonne allure sur la route qui descendait au Cap de la Brise. La pensée lui était brusquement venue que, s'il se faisait nommer intendant de la plantation d'orangers de Veda, il pourrait habiter chez elle, être constamment auprès d'elle tout en conservant sa liberté. Il ne connaissait absolument rien à la production

des oranges, mais cela ne le tracassait pas. Veda s'y entendait parfaitement et pourrait veiller à cet aspect de la question. Quant à lui, il monterait un beau cheval blanc et stimulerait les travailleurs. Voilà le genre d'occupation qu'il lui fallait. Il se demanda si Veda accueillerait cette idée favorablement et fut d'avis que oui.

S'il trouvait la petite Blandish et parvenait à lui assurer la possession de sa fortune, il soumettrait ce projet à Veda. Mais d'abord il fallait trouver la petite Blandish. Neuf jours qu'elle était en liberté, et il s'en fallait de cinq jours seulement qu'elle n'ait le droit de réclamer à la fois et sa liberté et son argent. Magarth eut le sourire en pensant à Hartman : celui-là devait se ronger les poings, à cette heure...

Soudain, il freina violemment, jetant d'une embardée sa voiture en travers de la route, s'arrêtant pile au bord d'un fossé.

Il restait là, pétrifié, n'en croyant pas ses yeux. Et puis, avec une exclamation étouffée, il ouvrit la portière et courut au-devant de Carol qui avançait en chancelant vers lui, échevelée, le visage tiré d'épuisement, la robe en lambeaux.

Magarth la saisit dans ses bras, elle se trouvait mal.

— Ça va, mon petit, dit-il en la soulevant. Ne parlez pas. Vous êtes sauvée, maintenant. Calmez-vous.

— Steve... Steve... murmura-t-elle. Où est-il ? Comment va-t-il ? Parlez, je vous en prie...

— Il va bien, dit Magarth tout en l'installant dans la voiture. Il est encore alité, bien sûr, mais hors de danger. Je vous mène à lui sur-le-champ.

Carol se mit à pleurer doucement.

— Je n'espérais plus le rejoindre, dit-elle, la tête appuyée aux coussins de la voiture. Ça a été tellement affreux... Je ne pensais plus le retrouver...

Magarth tourna sa voiture et, à toute vitesse, remonta vers le domaine de Grass Hill.

À une heure, le même après-midi, Hatty Summers fut arrêtée alors qu'elle sortait d'un saloon aux confins du Cap de la Brise.

Elle avait toujours eu un goût marqué pour le rhum pur et, avec l'argent trouvé sur le cadavre de Sam Garland, elle avait cédé à son penchant.

Elle était encore d'une humeur aimable et conciliante lorsqu'on l'entoura et elle montra la grosse pierre tachée de sang avec laquelle elle avait réduit à l'état de marmelade la tête du pauvre type : enchantée de se voir l'objet de l'attention générale, elle paradait au milieu d'une foule horrifiée.

Le docteur Travers, aidé de deux infirmiers en blouse blanche, la saisirent et la poussèrent rapidement dans l'ambulance qui attendait, et là, derrière les portes fermées, bien vite ils lui passèrent la camisole de force.

Kamp, le shérif, qui avait assisté à la capture, chercha vainement Magarth.

— Ce gars-là n'est jamais là quand on a besoin de lui, se plaignit-il à un de ses adjoints. J'aurais

voulu qu'il me photographie en train d'arrêter cette créature. Où diable ce sacré gaillard a-t-il bien pu aller ?

Le docteur Travers descendait de l'ambulance et se hâtait vers le shérif, les yeux brillants.

— Ma malade vient de me dire que Garland avait ramassé Carol Blandish à quelques milles du Cap de la Brise ; c'est pour aider Carol à fuir qu'elle a tué le pauvre Garland !

Kamp battit des paupières.

— Elle sait ce qu'elle dit ?

— Sa description de Carol Blandish est absolument exacte. Il semble que la jeune fille ait voulu revenir au Cap de la Brise.

Kamp repoussa en arrière son feutre crasseux et se gratta la tête.

— Je m'en occupe tout de suite.

Au moment où il allait s'éloigner, Simon Hartman survint dans une étincelante Cadillac.

— Voici M. Hartman, dit Travers, le visage assombri. Vous le connaissez, shérif ?

— Pour sûr que je le connais ! grommela Kamp tandis que les deux hommes le regardaient venir.

— Il paraît qu'on a rattrapé une folle, dit Hartman sans préambule. Est-ce Carol ?

— Non, monsieur Hartman. C'est une autre de mes malades, répondit le médecin.

— Égarer vos malades paraît être votre spécialité ! grinça Hartman, le visage contracté de colère et de déception. Quand espérez-vous retrouver ma pupille ?

— Nous venons d'apprendre qu'elle est retournée au Cap de la Brise, dit Travers. Le shérif organise une nouvelle battue.

Hartman toisa Kamp avec mépris.

— Vos battues, jusqu'à maintenant, se sont montrées singulièrement infructueuses, dit-il, et sans transition il demanda : Où se trouve donc cet individu... Steve Larson ?

Kamp prit un air évasif.

— Probablement à l'hôpital de Waltonville. Pourquoi ?

— D'après ce que j'ai pu tirer de Mme Fleming, Carol semble être tombée amoureuse de lui. Il se peut qu'elle veuille le retrouver. Vous feriez bien de placer un homme à l'hôpital, au cas où elle s'y présenterait.

— Ça peut se faire, dit Kamp en se lissant la moustache.

— Alors, faites-le ! aboya Hartman. Il y a plusieurs jours qu'on aurait dû trouver cette petite ! Mettez donc vos hommes au travail ! Il faut absolument la retrouver avant le week-end, sinon je veillerai à ce que vous n'ayez plus jamais l'occasion de saboter le travail. (Il se tourna vers Travers :) Venez, docteur, j'ai à vous parler.

Kamp les regarda s'éloigner, tira son chapeau et cligna de l'œil à son adjoint.

— Il commence à avoir le feu au derrière, dit-il pensivement. Vaudrait peut-être mieux que je dise un mot à ce sacré Magarth.

— Dois-je me rendre à l'hôpital de Waltonville ? demanda l'adjoint.

Kamp secoua la tête.

— Non. D'ailleurs, je ne crois pas que Larson y soit, dit-il en clignant de l'œil, puis de son pas allongé il s'en fut en direction de son bureau.

— Je la trouve absolument adorable, dit Veda en entrant dans le petit salon qu'arpentait Magarth. Elle est allée voir Steve un instant ; il dormait, mais elle a eu en le regardant une expression magnifique... J'espère être capable de te regarder comme ça, si jamais tu tombes malade...

— Moi aussi, dit Magarth, et j'espère que je ne serai pas assez malade pour ne pas pouvoir l'apprécier. Comment va-t-elle ?

— Elle a passé des heures abominables, mais je crois qu'une fois reposée elle ira bien, répondit Veda assise sur le bras d'un fauteuil. Donne-moi à boire, toute cette histoire m'a bouleversée.

— Qu'est-ce qu'elle fait en ce moment ? demanda Magarth en préparant un martini sec.

— Elle prend un bain. Ne crois-tu pas que le docteur Kober devrait l'examiner ? Il pourrait lui donner quelque chose pour dormir.

— Elle n'a besoin de rien pour dormir, dit Magarth en offrant un verre à Veda. Je ne veux pas de médecin ni d'infirmière à tourner autour d'elle. Ils pourraient l'effrayer et déclencher une de ses crises.

— Je suis sûre qu'elle n'a rien, dit Veda. Maintenant que je lui ai parlé, je pense comme toi. Elle est aussi sensée que toi ou moi, et quelle fille adorable !

Magarth grommela :

— Vaut tout de même mieux la tenir à l'œil. Mais je suis d'accord : je ne la crois absolument pas dangereuse.

Tout en buvant, Veda le regardait par-dessus le bord de son verre.

— Tu as quelque chose derrière la tête, dit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

— Elle m'a dit que les Sullivan sont partis hier soir pour le Cap de la Brise dans l'intention d'achever Larson, dit tranquillement Magarth. Je me demande comment ils ont pu se faufiler à travers le barrage de Kamp. Nous n'avons pas cessé de faire le guet, et toutes les routes étaient gardées.

— Ils ne peuvent tout de même pas savoir qu'il est ici ? interrogea Veda. Ce n'est pas ça qui te tracasse, au moins ?

— Eh bien si, ça me tracasse ; bien que je ne croie pas qu'ils viennent jusqu'ici, répliqua Magarth tout en se préparant un nouveau whisky. Il ne faut pas sous-estimer ces deux oiseaux-là. (Il but, posa le verre sur la table à côté de lui.) J'ai peut-être simplement attrapé ta maladie : la surtension nerveuse. N'empêche que je vais en dire un mot à Staum. Lui et ses hommes feraient bien de prendre la chose sérieusement et d'ouvrir l'œil.

Le téléphone sonna.

— Ce doit être pour toi, dit Veda. Tout le pays paraît savoir que nous vivons ensemble dans le péché.

— Et je parie qu'ils en verdissent tous de jalousie !

Magarth eut un sourire pour Veda avant de décrocher.

C'était le shérif.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu comme je vous l'avais demandé ? dit Kamp d'une voix de reproche. J'aurais eu une jolie photo à vous faire faire.

— J'ai des choses plus importantes en train que d'aller gâcher des plaques avec votre vilain museau, répliqua Magarth. Quoi de neuf ?

— J'ai eu des nouvelles de la petite Blandish. Il paraît qu'elle est de retour en ville, poursuivit Kamp. (Et il raconta ce que Hatty Summers avait dit à Travers.) Hartman pense qu'elle va essayer de retrouver Larson.

— Qu'allez-vous faire ?

— Nous recommençons nos recherches dans le pays. J'ai pensé à vous prévenir, au cas où elle se montrerait là-haut.

— Je saurai ce qu'il convient de faire.

— Avez-vous toujours besoin de mes hommes ?

— Et comment ! Il me les faut jusqu'à ce que Larson soit en état de témoigner.

— O.K., dit Kamp. Ça me complique bien les choses, mais tout le monde se fout de ce qui peut arriver à un vieux birbe comme moi.

— Moi le premier, dit Magarth en raccrochant.

— Qu'est-ce qu'il voulait encore ? demanda Veda. Pas de nouveaux ennuis, j'espère ?

— Non. J'ai idée qu'il aime le son de ma voix, dit Magarth en se levant. Tu ferais peut-être bien

d'aller voir ce qui se passe du côté de Carol. Je vais dire un mot à Staum.

Les Sullivan, de leur cachette, virent Magarth sortir et venir s'asseoir aux côtés de Staum, le shérif adjoint.

Max, désormais, avait la certitude que Steve se trouvait dans la maison. Il connaissait même sa chambre, ayant surpris à plusieurs reprises une infirmière passant et repassant devant une fenêtre du premier étage.

Mais en dépit de leur guet vigilant, ils n'avaient pas vu Magarth arriver avec Carol. Désireux de tenir la présence de Carol ignorée de Staum et de ses deux hommes, Magarth l'avait fait entrer par le bout de la propriété, en effectuant un grand détour au travers de la plantation pour l'amener à la maison par un sentier peu fréquenté.

— Aussitôt qu'il fera sombre, on y va, dit Max, étendu dans l'herbe. Nous nous débarrasserons facilement des gardes.

— Tu veux dire qu'il faut les tuer ? demanda Frank.

— Ça dépend, répliqua Max. Il va falloir faire place nette dans cette histoire. Sinon, à la moindre gaffe, ça risque d'être notre dernière aventure.

— Allons donc manger quelque part. J'en ai marre de surveiller cette boîte, dit Frank.

Carol s'éveilla. Il commençait à faire sombre et elle s'assit d'un bond sur son lit : une crainte irraisonnée l'envahit. Pendant une ou deux minutes, elle fut incapable de se souvenir de l'endroit où

elle se trouvait et contempla la pièce luxueusement meublée avec des yeux effrayés et vagues. Et puis la mémoire lui revint, sa pensée s'attacha à Steve et elle se recoucha dans le grand lit confortable avec un petit soupir de soulagement.

Tout ce qu'il était possible de faire pour Steve avait été fait. Désormais, il était hors de danger, mais encore très faible. Carol espérait qu'il la reconnaîtrait quand elle le reverrait et que sa présence hâterait la complète guérison du jeune homme.

Pourtant, ainsi couchée, tâchant de bien se détendre, cette même peur sans nom oppressait encore Carol comme le pressentiment d'un danger. Mais il ne pouvait y avoir de danger, se disait-elle. Magarth lui avait affirmé que jamais les Sullivan ne viendraient les chercher, elle et Larson, dans une grande et confortable maison. Il lui avait expliqué aussi que la maison était gardée jour et nuit. Mais sa crainte des Sullivan était si grande qu'elle était prête à leur concéder un pouvoir surnaturel.

Elle resta ainsi quelque temps à contempler le crépuscule grandissant et puis, brusquement, elle se leva, passa un peignoir que Veda lui avait prêté et gagna la fenêtre.

La grande plantation d'orangers s'étendait devant ses yeux ; la cime des arbres formait une sorte de sombre brume, les fruits d'or étaient invisibles dans la lumière crépusculaire. Juste au-dessous d'elle s'allongeait la grande terrasse sur laquelle elle voyait un des gardes marcher de long en large, un fusil sous le bras. De la terrasse, des marches

descendaient au jardin en contrebas, puis aux vastes pelouses qui s'étendaient jusqu'aux premières pentes, lesquelles plongeaient à leur tour vers la plantation proprement dite.

Carol, à la fenêtre, la peur au cœur, scrutait les ténèbres, attendant que se produisît ce quelque chose qui, elle en était sûre, ne pouvait manquer d'arriver.

Tandis qu'elle guettait ainsi, la porte s'ouvrit et Veda entra.

— Oh, vous êtes réveillée ! dit-elle en la voyant debout. Voulez-vous que j'allume ou préférez-vous rester dans le noir ?

— N'allumez pas, je vous en prie, dit Carol, les yeux toujours plongés dans l'obscurité grandissante.

— Quelque chose vous a effrayée ? demanda doucement Veda, traversant la pièce pour rejoindre Carol.

— Le danger est là, dehors ! dit Carol immobile comme une statue.

— Dois-je appeler Phil ? demanda Veda, brusquement inquiète. Dois-je lui demander de venir voir... — Elle s'interrompit, Carol venait de lui saisir le bras.

— Regardez ! s'écria-t-elle en se mettant à trembler. Voyez-vous là-bas, près des arbres ?

Veda scruta les ténèbres. Pas un bruit, pas un souffle, le vent même était tombé.

— Il n'y a rien, dit-elle d'un ton apaisant. Descendons. Il fait meilleur en bas.

— Ils sont là, au-dehors... les Sullivan... je suis sûre qu'ils sont là ! s'écria Carol.

— Je vais prévenir Phil, dit Veda le plus calmement possible. Maintenant, habillez-vous. Je vous ai sorti des vêtements, je crois qu'ils vous iront. Habillez-vous pendant que j'appelle Phil. (Elle fit à Carol une petite caresse rassurante et courut à la porte.) Dépêchez-vous ! dit-elle et, du haut de l'escalier, elle appela : « Phil ! »

Magarth sortit du salon, levant la tête vers elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Carol pense que les Sullivan sont là ! Il y avait un petit frémissement dans la voix de Veda.

Magarth bondit, gravissant les marches quatre à quatre.

— Qu'est-ce qui lui fait dire cela ? demanda-t-il vivement.

— Elle dit qu'elle les a vus ! Je n'en sais rien, moi, je n'ai rien vu... mais elle paraît très effrayée.

— Je vais dire un mot aux gardes. Qu'elle s'habille et descende dans le petit salon, dit brièvement Magarth, et il s'élança au-dehors.

Dans l'obscurité grandissante, les Sullivan, tels deux ombres, s'avançaient en silence vers la maison.

Magarth trouva Staum à la cuisine, finissant de dîner ; bien à l'aise dans un fauteuil, il paraissait satisfait et un peu assoupi. Marie, la femme de chambre, se préparait à rentrer chez elle et bavardait avec lui tout en mettant manteau et chapeau.

Staum parut surpris de l'arrivée de Magarth et se redressa aussitôt.

— Besoin de moi ? demanda-t-il en se levant.

— Oui, répliqua Magarth en désignant la porte d'un geste du menton.

Staum le suivit dans le couloir.

— Vos hommes sont à leurs postes ? demanda Magarth.

— Naturellement, répliqua Staum fronçant le sourcil. Qu'est-ce qui se passe ?

— Quelque chose, peut-être bien. Je voudrais que nous fassions une ronde, vous et moi.

— Pour l'amour du Ciel ! s'exclama Staum. Je viens de finir de dîner ! Pourquoi ne pas rester un peu tranquilles ? Vous ne tenez pas en place. On dirait que vous avez la danse de Saint-Guy ! Si vous vous tracassez à propos des Sullivan, vous perdez votre temps et le mien. Est-ce que je ne vous ai pas toujours affirmé que les Sullivan n'existaient pas ? C'est un conte à dormir debout...

— Si vous ne prenez pas cette histoire au sérieux, je téléphone immédiatement au shérif pour vous faire remplacer ! dit Magarth brusquement en colère.

Staum rougit, ses yeux eurent une mauvaise lueur.

— Personne ne pourra me contraindre à faire l'imbécile, répliqua-t-il. Kamp peut faire l'idiot si ça lui plaît, mais pas moi ! Je vous répète que les Sullivan n'existent pas. Un type comme vous aurait vraiment mieux à faire que de s'effrayer d'une pareille histoire de croque-mitaines.

— Si c'est vraiment votre opinion, plus tôt vous partirez, mieux ça vaudra, répliqua Magarth.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir d'un journaliste, reprit Staum qui commençait à se sentir un peu gêné. Tant que je serai en charge ici, j'entends y rester le maître.

Magarth passa devant lui et gagna le téléphone.

— Nous verrons ce qu'en dira le shérif, répliqua-t-il en décrochant. (Il resta un moment immobile, l'écouteur à l'oreille, puis, fronçant le sourcil :) On dirait qu'il n'y a plus de courant, dit-il. (Il agita à plusieurs reprises le crochet de l'appareil, tourna la manivelle, attendit encore un moment et raccrocha en murmurant :) Je me demande...

— Allez-y, dites-le ! ricana Staum. Vous pensez que les Sullivan ont coupé la ligne.

— C'est probable ! répliqua Magarth brusquement saisi d'anxiété. Je voudrais un revolver, Staum, continua-t-il. Si vous ne devez pas faire votre métier, je le ferai à votre place.

— Qui dit que je ne ferai pas mon métier ? reprit Staum en colère. Surveillez vos paroles ! Je ne vous donnerai pas de revolver. D'abord, vous n'avez pas de permis.

Magarth maîtrisa sa colère grandissante.

— On n'arrivera à rien en nous chicanant, dit-il. Miss Banning a aperçu deux hommes dans la plantation, il y a un instant. Elle a eu peur. Ce ne sont peut-être pas les Sullivan, mais nous pourrions au moins sortir pour nous rendre compte.

— Fallait le dire tout de suite ! répliqua Staum qui s'en fut vers la porte d'entrée. Si des types traînaient par ici, j'en fais mon affaire. (Il ajouta

après un silence :) Vous pensez vraiment que le téléphone est coupé ?

— Ça m'en a tout l'air, dit Magarth préoccupé en suivant Staum sur la terrasse.

Le garde nommé Mason s'appuyait au mur, la cigarette à la bouche, le fusil mollement posé dans le bras replié.

— Salut, George, dit-il en voyant Staum. Quand est-ce que je bouffe ?

— Quand je te le dirai, grommela Staum. Tu n'as vu personne ?

— Tu veux parler des Sullivan ? demanda Mason. Ha, ha, ha ! Non, je crois que les Sullivan ne se sont pas encore fait annoncer.

— La dame dit qu'elle a vu deux hommes dans la plantation, poursuivit Staum. Tu as fait bonne garde ?

— Et comment ! Absolument rien vu. Peut-être que la dame a des visions.

— Oui, c'est ce que je crois, répliqua Staum avec amertume tout en regardant Magarth. Ça vous suffit ?

— Non, dit Magarth. Ce type-là dort à moitié. Je vous répète qu'on a vu passer deux hommes ! (Il tapa sur la poitrine de Mason.) Ouvrez l'œil, mon vieux, c'est pas de la rigolade.

— Il s' imagine que les Sullivan vont nous faire une petite visite, expliqua Staum.

— Ça, c'est terrible, ricana Mason. J'espère qu'ils attendront que j'aie fini de dîner.

Avec un haussement d'épaules désabusé, Magarth s'éloigna. Staum le suivit.

— Où est l'autre garde ?

— Derrière la maison. Vous voulez le voir aussi ?

— Certainement ! répliqua Magarth.

Il commençait à se sentir un peu effrayé. Si Staum refusait de croire que de graves ennuis se préparaient, on pouvait tout craindre.

Au même moment d'ailleurs, quelque chose se passait derrière la maison. Si vite, si discrètement que Magarth et Staum, qui s'avançaient dans l'obscurité, ne soupçonnèrent rien.

Les Sullivan avaient atteint la terrasse. Max portait une fine baguette d'acier à l'extrémité de laquelle pendait un nœud coulant de corde à piano. Ils demeurèrent quelques instants à guetter le garde qui, sans méfiance, se tenait derrière la maison. Assis sur la balustrade, les jambes pendantes, le fusil posé à côté de lui, il chantonnait et, de temps en temps, tirait non sans impatience sa montre à cadran lumineux : lui aussi attendait son dîner...

Max toucha le bras de Frank ; les deux hommes savaient exactement ce qu'ils avaient à faire. Frank resta immobile, son lourd revolver à la main, tandis que Max rampait en avant, ses semelles crêpe ne faisant aucun bruit sur la terrasse pavée de carreaux blancs. Il tenait la baguette d'acier comme on tient une bannière dans une procession. À quelques mètres du garde, il s'arrêta.

Élevant très haut le nœud coulant, Max le fit descendre lentement, silencieusement, jusqu'à ce qu'il arrive à quelques centimètres de la tête du

garde. Alors, tenant d'une main la baguette et de l'autre l'extrémité du fil, Max tira sur celui-ci jusqu'à ce que le nœud coulant pût aisément passer en dehors des larges bords du chapeau. Puis, d'un mouvement preste, tel un serpent déroulant des anneaux, Max abaissa le nœud coulant et tira sur le fil... Au même instant, Frank, telle une ombre mauvaise et silencieuse, bondit et arracha le fusil à l'homme stupéfait.

Le garde, serré à la gorge par le fil étrangleur, incapable d'émettre un son, fut vite sur le dos, essayant désespérément de se dégager de l'acier mince qui s'enfonçait dans la chair tendre. Il lutta une dizaine de secondes, puis son corps devint flasque, du sang apparut au coin de ses lèvres.

Max relâcha le nœud coulant tandis que Frank ôtait le fil de la gorge de l'homme. Aussitôt, Max rentra la baguette qui, repliée, avait la longueur d'une lunette d'approche, puis aida Frank à emporter le corps dans l'obscurité du jardin.

Quelques secondes plus tard, Magarth et Staum tournaient le coin de la maison et longeaient la terrasse qui s'étendait derrière.

— Je ne le vois pas, dit Magarth. Je parie qu'il a dû aller se coucher ou quelque chose comme ça.

— Il est certainement par ici, répliqua sèchement Staum. Il n'abandonnerait pas son poste sans mon ordre formel... (Élevant la voix, il cria :)

— Hé, O'Brien ! Venez ! J'ai besoin de vous !

Les deux hommes attendirent, immobiles dans les ténèbres.

Pas un mouvement, pas un bruit. Pendant ce temps, les Sullivan, telles des ombres, se glissaient jusqu'à la façade de la maison et rampaient vers Mason, qui avait déposé son fusil pour allumer une autre cigarette.

— Parlez d'un foutu gardien ! dit rageusement Magarth. Je vais faire une belle séance au shérif, quand je le verrai !

Staum paraissait inquiet.

— Il devrait être là, marmonna-t-il, allant jusqu'au bout de la terrasse pour appeler de nouveau à pleine voix : « O'Brien ! »

— Nous le trouverons sans doute à la cuisine, dit Magarth avec amertume en revenant sur ses pas.

Les Sullivan avaient à peine eu le temps de faire disparaître le corps de Mason, mais son fusil et son chapeau, tombés tandis qu'il se débattait contre la mort, étaient restés sur le sol.

— Voilà que Mason s'est débiné, lui aussi ! s'écria Magarth, cherchant en vain la petite lueur de la cigarette. Hé, Mason ! où êtes-vous ?

Staum le rejoignit.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous insinuez que Mason a quitté son poste ?

— Ça m'en a tout l'air, dit Magarth tandis qu'un frisson commençait à lui parcourir l'échine. Je ne le vois nulle part.

Staum tira de sa poche une puissante torche électrique et il en promena le faisceau lumineux sur la terrasse.

Les deux hommes soudain se figèrent en voyant le chapeau et le fusil abandonnés sur les carreaux blancs.

— Mason ! cria Staum en avançant.

Dans sa voix on discernait une note angoissée.

— Inutile ! Éteignez ça ! dit Magarth en ramassant le fusil de Mason. Venez, rentrons vite !

Staum ne se le fit pas répéter. Les deux hommes ne prononcèrent pas un mot jusqu'à ce que Magarth eût fermé la porte d'entrée, y ajustant une barre de sûreté.

— Que leur est-il arrivé ? demanda Staum, tremblant.

— Je vous ai prévenu que les Sullivan sont ici... en voulez-vous d'autres preuves ? demanda Magarth. (Et, poussant de côté l'adjoint qui demeurerait stupide, bouche bée, Phil courut à la cuisine ; elle était vide. Il en barricada la porte, revint au vestibule.) Restez ici et ouvrez l'œil ! dit-il à Staum. Je monte. Ils sont à la poursuite de Larson, mais ils ne l'auront pas. Vous constituez la première ligne de défense. Veillez à ce qu'ils ne vous prennent pas ! — et il abandonna Staum, plutôt effrayé, pour courir à l'étage supérieur.

Veda l'attendait sur le palier.

— Tout va bien ? demanda-t-elle, mais, en voyant l'expression de Magarth, elle lui saisit le bras.

— Qu'est-il arrivé ?

— Des tas de choses, répondit-il à voix basse. Ils sont là, tout près, c'est exact, et ils ont liquidé les deux policiers. Il ne reste donc plus que Staum, moi, toi, Carol et l'infirmière. Ils ont coupé les fils du téléphone, si bien que nous sommes isolés de tout, à moins que...

— J'irai ! dit Veda sans attendre. Je peux couper par la plantation et ramener ici l'intendant et ses hommes.

Magarth la serra contre lui.

— Magnifique, dit-il, mais attends un peu. Nous ne devons courir aucun risque inutile. S'ils te mettent le grappin dessus, nous sommes cuits. Mieux vaut attendre qu'ils essayent de pénétrer dans la maison ; alors, tu pourras te faufiler par-derrière.

— Oui, mais il sera peut-être trop tard ! Il me faut au moins dix minutes pour traverser la plantation. Mieux vaut y aller maintenant !

— Tu ne partiras pas avant que je sache où ils sont, dit Magarth avec fermeté. Où est Carol ?

— Avec Steve.

— Très bien ; nous resterons près de Steve. C'est à lui qu'ils en ont, et ce sera vers sa chambre qu'ils viendront s'ils pénètrent dans la maison.

— Vous n'allez pas me laisser en bas tout seul ? s'écria Staum d'une voix plaintive, du pied de l'escalier.

— Pourquoi pas ? répliqua Magarth. Les Sullivan ne sont que des croque-mitaines bons à effrayer les enfants... n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas un enfant.

Il prit le bras de Veda et l'entraîna le long du couloir vers la chambre de Steve. Ils y trouvèrent Carol, assise à son chevet, ravissante dans une robe de Veda, en toile toute simple. L'infirmière, Miss Davies, grande femme grisonnante, cousait près de la fenêtre.

Carol releva vivement la tête à l'entrée de Magarth et de Veda et leur fit signe de ne rien dire.

Steve, pâle, les traits tirés, ouvrit les yeux à l'instant où Magarth s'approchait de lui.

— Alors, grand flemmard, dit en souriant Magarth. Elle est là, votre petite amie, hein ?

Steve acquiesça de la tête.

— Grâce à vous, Phil, dit-il tout en prenant la main de Carol. Sa seule vue me fait déjà du bien.

— M. Larson ne devrait pas parler, dit l'infirmière à Magarth. Il est encore très faible.

— C'est vrai, dit Magarth, et, reculant d'un pas, il appela Carol d'un signe.

— Je reviens tout de suite, dit-elle à Steve en lui caressant la main et elle rejoignit Veda et Magarth dans le couloir.

— Écoutez, mon petit, dit rapidement Magarth. Vous aviez raison : les Sullivan sont là, ils ont tué les deux hommes de garde. Restez auprès de Steve. Je vais monter la garde ici, devant la porte. Staum surveille l'escalier. Ils ne peuvent arriver jusqu'à lui que par l'escalier, donc enfermez-vous bien et n'ayez pas peur. Ils ne l'auront pas !

Carol pâlit, mais son regard demeura ferme.

— Non, dit-elle. Ils ne l'auront pas.

— Brave petite ! fit Magarth. Retournez auprès de Steve et laissez-moi m'occuper de tout ça. (Il la poussa doucement dans la chambre puis se retourna vers Veda :) C'est à peu près tout ce que nous pouvons faire, reprit-il. Maintenant, c'est à eux de jouer.

— Je m'en vais, Phil, déclara Veda. Je suis capable de trouver mon chemin les yeux fermés. C'est de la folie de les laisser attaquer ! Il nous faut du secours.

— Peut-être que je ferais mieux d'y aller. (Magarth, en proie à l'incertitude, se passait les doigts dans les cheveux.) Je n'aime pas te laisser aller seule...

— Je te dis que j'y vais, alors cesse de discuter. Ouvre-moi la porte.

C'est bien là ce qu'escomptaient les Sullivan, Frank dans l'ombre, près de la porte de derrière, Max collé contre le mur, surveillant à un mètre la porte de façade. Ils n'étaient pas pressés ; ils savaient que les ouvriers de la plantation habitaient à l'autre bout du domaine et que la seule façon pour Magarth de donner l'alerte était d'envoyer quelqu'un les prévenir.

— Nous allons essayer la porte de l'office, dit Magarth. Je passerai le premier pour voir si la voie est libre. Après quoi il faudra courir, Veda, courir comme si tu avais le feu à tes jupes.

— Je courrai, dit-elle. Ne t'inquiète pas.

— Miss Banning va chercher du secours, dit Magarth à Staum qui se tenait appuyé au mur, le visage ruisselant de sueur. Surtout ne bougez pas d'ici. Je reviens tout de suite.

— Pensez-vous qu'elle réussisse ?

— Elle réussira, affirma Magarth bien qu'il n'en fût pas tellement sûr.

Veda et lui pénétraient dans la cuisine. Magarth n'alluma pas et ils avancèrent dans le noir jusqu'à la fenêtre.

— Ne te fais pas voir, murmura Magarth ; il scruta la terrasse obscure à travers la vitre, tâchant de discerner quelque chose dans ces ténèbres. Il attendit plusieurs minutes, mais ne distingua rien qui fût de nature à l'inquiéter.

Frank, les surveillant à travers les piliers de la balustrade, aperçut Magarth à la fenêtre et, ricanant, il s'aplatit à terre et attendit.

Magarth ouvrit la porte, sortit sur la terrasse et inspecta les parages. Les nerfs à vif, il regarda la balustrade et se tint planté à un mètre à peine de l'invisible Frank. S'étant bien assuré que rien ne bougeait, il se retourna, fit signe à Veda.

— Ça va, lui chuchota-t-il. Ils doivent être devant. Cours, mon petit, et tâche d'e ne pas faire de bruit.

D'un geste spontané, il l'embrassa, la retint un instant contre lui, puis la regarda s'éloigner, rapide et silencieuse... Bientôt les ténèbres l'absorbèrent.

La grande maison était silencieuse. L'infirmière avait laissé Carol veiller sur Steve pour regagner la chambre voisine.

Magarth, assis en haut de l'escalier, attendait, le fusil posé sur les genoux. Staum, lui, s'était installé en bas, sur les premières marches. Le vestibule, l'escalier, les paliers ruisselaient de lumière. Les aiguilles de la grosse horloge de l'entrée indiquaient onze heures dix. Veda était partie depuis un quart d'heure. Dans quelques minutes, songeait Magarth plein d'espoir, ils recevraient du se-

cours. Alors ils pourraient faire une sortie dans l'obscurité et traquer les Sullivan, au lieu de rester là immobiles à les attendre.

Dans la chambre, Steve ouvrit les yeux. Il avait dormi et se sentait reposé ; il sourit à Carol, lui prit la main.

— J'ai tellement pensé à vous, dit-il. Pendant toute ma maladie, vous étiez toujours présente à ma pensée. Vous savez que je vous aime, n'est-ce pas, Carol ? Je n'ai pas grand-chose à vous offrir... il y a la ferme. L'endroit est pittoresque et, dans quelque temps...

— Je ne crois pas que vous soyez autorisé à parler, interrompit Carol, se penchant pour l'embrasser. Il faut vous reposer, mon chéri. Je désire tant que vous guérissiez vite.

— Je vais très bien, dit Steve d'un ton ferme. Je me sens beaucoup plus fort. J'ai envie de parler. Il nous faudra faire des recherches pour savoir qui vous êtes, Carol. Savoir pourquoi vous vous trouviez dans ce camion... où vous alliez...

Un sentiment de crainte envahit Carol.

— Oh, non, je vous en prie ! Ne parlons pas de ça, j'ai peur... j'ai peur de ce que je pourrais apprendre sur moi-même... Cette femme, là-bas, me disait que j'étais folle. (Elle glissa de sa chaise, enlaça le cou de Steve et lui pressa la tête contre sa poitrine.) Pensez-vous que je sois folle ? Est-ce pour cela que je ne sais pas qui je suis ? Cela me fait si peur... Vous comprenez, si... je ne pourrais pas vous épouser, Steve.

— Mais vous n'êtes pas folle du tout ! répliqua-t-il. Vous avez reçu un mauvais coup sur le crâne. C'est une chose qui peut s'arranger, j'en suis sûr. Alors, vous recouvrirez la mémoire. Il ne faut pas vous tracasser à ce sujet, Carol.

Le tenant toujours serré contre elle, Carol songea aux Sullivan, embusqués dehors dans la nuit, et elle frissonna.

— Qu'est-ce qui vous effraye ? demanda Steve. Tout va très bien s'arranger. Sitôt que je serai guéri, nous nous paierons du bon temps... rien que nous deux. J'ai déjà tout arrangé dans ma tête... je n'ai même pensé qu'à cela... en vous attendant.

Carol le serra plus étroitement contre elle ; il ne devait pas s'apercevoir qu'elle pleurait.

— Appelez-les encore une fois ! dit le shérif avec impatience à la téléphoniste. Je sais qu'il y a quelqu'un là-bas ! (Il regarda son assistant, un grand maigre qu'on appelait Lofty.) Elle dit qu'on ne répond pas.

— Je parie qu'elle a demandé un mauvais numéro, dit Lofty, et il lança négligemment un jet de salive avec une adresse consommée dans le crachoir. Elles sont toutes pareilles, ces sauterelles...

Au bout d'un moment, la téléphoniste répondit que la ligne était en dérangement.

— Faites un essai spécial et donnez-moi les résultats, grogna Kamp qui raccrocha.

Il paraissait soucieux.

— Vous croyez que c'est louche ? demanda Lofty en allumant une cigarette.

— Je n'en sais rien, répondit Kamp mal à l'aise. George n'est pas très dégourdi... Je lui ai dit de me téléphoner toutes les deux heures et il n'en a rien fait. Ces Sullivan...

Il s'interrompit, tirant sur sa moustache.

— Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose à Miss Banning, reprit Lofty. C'est une chic fille. Si on y allait ?

— C'est une trotte, dit Kamp, et il se fait tard. Je ne sais pas... j'ai pas très...

Le téléphone sonna.

Kamp écouta, grogna et raccrocha.

— Elle dit que la ligne est coupée.

Lofty prit son ceinturon.

— En route, fit-il.

— Oui, je crois que ça vaut mieux, dit Kamp et, se levant, il prit un fusil au râtelier d'armes, derrière son fauteuil. M'a l'air d'y avoir du vilain là-haut...

La nuit était sans lune et Veda, descendant le sentier étroit qui conduisait à la plantation, avait l'impression d'avancer dans un tunnel.

Elle s'arrêta un instant pour regarder, derrière elle, les fenêtres éclairées de la maison et, ce faisant, elle vit une silhouette sombre s'avançant furtivement sur elle comme un fantôme.

Veda ne manquait pas de courage, mais elle n'en demeura pas moins immobile une ou deux secondes, retenant son souffle ; puis, avec un petit cri, elle se retourna et courut follement le long du sentier.

Elle n'avait pas parcouru plus de dix mètres que Frank la saisit, lui enfonça ses doigts gras dans l'épaule et la força à pivoter sur elle-même. Elle ne put distinguer de lui que de vagues contours, elle sentit l'huile dont il oignait ses cheveux. Trop effrayée pour crier, elle s'immobilisa, contemplant cette sombre et menaçante figure.

Frank tendit le bras, sa main gauche toucha le visage de Veda, puis, si vite qu'elle ne lui vit même pas lever la main droite, il lui assena sur la tempe un coup de sa matraque de caoutchouc.

George Staum se leva et s'étira longuement. Il n'avait pas le cran de rester tout seul dans ce grand vestibule et commençait à flancher. La façon furtive et silencieuse dont ses deux hommes s'étaient volatilisés l'avait complètement déconcerté, et il s'attendait à tout moment à voir les Sullivan sortir de la muraille.

De ses mains moites de sueur, il étreignait son fusil si étroitement qu'il en avait mal aux muscles. Ses yeux affolés erraient de-ci de-là et il se sentait envie de vomir.

Il pouvait entendre Magarth arpenter le palier du haut et de temps à autre il le hélait pour se donner du cœur. Staum regrettait maintenant d'avoir été désigné pour ce travail, et il aurait volontiers abandonné un mois de traitement pour se retrouver sain et sauf dans le bureau du shérif.

Dans le salon, à quelques pas de lui, Max l'épiait par la fente de la porte. Plus bas, dans le couloir

obscur, Frank, plaqué contre le mur, avançait lentement vers lui.

Staum sentit le danger. Il lui sembla que l'air lui manquait et il s'immobilisa l'oreille tendue, le visage contracté de peur.

Un bruit léger, semblable au grignotement d'une souris, lui fit tourner la tête vers le couloir : Frank venait d'atteindre le compteur... et le levier grinça quand sa main l'abaissa

— Qui est là ? demanda Staum d'une voix étranglée.

Toute la maison se trouva plongée dans l'obscurité.

Magarth, penché sur la rampe du palier, s'exclama :

— Staum ? Qu'y a-t-il ?

— Quelqu'un est là, près de moi, murmura Staum d'une voix plaintive. Descendez... vite !

Magarth ne bougea pas.

Staum jeta un brusque cri étouffé et, dans l'obscurité, Magarth put entendre le râle affreux d'un homme qu'on est en train d'étrangler.

Il ne pouvait rien faire pour Staum. Mais il fallait prévenir Carol... Pourtant, il n'osait quitter le haut de l'escalier. C'est par cet escalier que les Sullivan arriveraient jusqu'à Steve ; il ne s'agissait donc pas d'abandonner une seconde son poste. Il se laissa choir à quatre pattes, son fusil devant lui, et attendit, désespérément conscient de constituer désormais le dernier rempart entre les Sullivan et leur cible.

Carol et Steve bavardaient quand la lumière s'éteignit. Sachant ce que cela signifiait, Carol faillit se trouver mal ; seule la pensée qu'il lui fallait protéger Steve l'en empêcha.

Steve demeura placide.

— Un plomb a dû sauter, dit-il. On va le remettre tout de suite.

Carol comprit qu'elle devait tout lui dire.

— Non, chéri, ce n'est pas un plomb, dit-elle en l'attirant à elle. Les Sullivan sont dans la maison...

— Et vous le saviez ? dit Steve en lui caressant les cheveux. J'avais bien l'impression que quelque chose vous effrayait. Magarth est-il là ?

— Oui, et l'adjoint du shérif, dit Carol en faisant effort pour que sa voix ne tremblât pas. J'ai si peur, Steve...

— Allez jusqu'à la porte et regardez ce qui se passe, dit Steve. Appelez Magarth.

Au rez-de-chaussée, dans le salon, derrière la porte fermée, Max parlait à Frank.

— Le journaliste surveille le haut de l'escalier, lui dit-il. Tiens-le en éveil. Je vais faire le tour par-derrière. J'entrerai par le toit pour lui tomber sur le dos. Fais suffisamment de bruit pour retenir son attention.

Carol déverrouilla la porte et l'entrouvrit.

— Magarth... êtes-vous là ? chuchota-t-elle.

— Restez où vous êtes, répondit Magarth en un murmure. Ils sont en bas, dans le vestibule. Ils ont tué Staum.

Le cœur de Carol se serra :

— Alors... vous êtes tout seul ?

— Ne vous en faites pas pour moi, dit Magarth. Je suis assez grand pour me débrouiller. Gardez votre porte fermée !

— Ne les laissez pas approcher de lui ! implora Carol.

— Comptez sur moi, dit Magarth d'un air farouche. Veda est partie chercher du secours. Vous deux, tenez-vous à l'abri.

Un bruit étouffé, dans le vestibule, le fit se redresser et scruter les ténèbres. Il s'avança un peu, attentif.

Une fois dehors, Max escalada le toit bas, grimpa à une cheminée aussi aisément qu'à un escalier, puis, glissant les doigts dans la rainure d'un châssis de fenêtre, il le souleva et, par un rétablissement, parvint à se hisser sur le bord de la fenêtre.

À tâtons, Carol regagna sa place près de Steve.

— Il est là, tout seul, fit-elle, prenant la main de Steve dans les siennes, mais il dit qu'ils ne pourront pas monter jusqu'ici.

— Je ne vais pas le laisser se battre pour moi, dit Steve en repoussant les couvertures.

— Non ! s'exclama passionnément Carol. Chéri, il ne faut pas, vous êtes blessé... je vous en prie... restez au lit...

Steve posa les pieds par terre, agrippant le bras de Carol pour arriver à se mettre debout.

— Je ne resterai pas couché là... ils veulent ma peau... ça je le sais ! (Il serra Carol contre lui.) Si ça tourne mal, Carol, souvenez-vous que je vous

aimais. Vous êtes l'être le plus adorable, le plus précieux, vous êtes ce que j'aurai connu de plus beau...

— Steve, mon chéri ! s'exclama Carol suspendue à lui. Je vous en prie, restez avec moi... ne sortez pas... c'est justement ce qu'ils veulent !

— Dites-moi que vous m'aimez, Carol.

— Bien sûr que je vous aime ! dit-elle dans un sanglot. Mais vous ne devez absolument pas sortir d'ici. Vous faites leur jeu.

Magarth, étendu sur le ventre, scrutant les ténèbres, ne sut pas ce qui lui arrivait. Max avait rampé vers lui et voyant le contour de sa tête se détacher contre les ténèbres plus profondes de la cage d'escalier, il avait frappé sans laisser à Magarth le temps de faire volte-face pour se protéger. Quand il le vit s'effondrer, Max tira de sa poche une lampe électrique et fit le signal convenu à Frank qui grimpa l'escalier quatre à quatre.

L'antique Ford sortit en grondant du Cap de la Brise et s'élança sur la route de montagne. Lofty conduisait, les yeux brillant d'ardeur. Il prit le virage sur deux roues, fit une embardée jusqu'au milieu de la route, lutta avec son volant, puis appuya de nouveau tant qu'il put sur l'accélérateur.

— Hé ! brailla Kamp effrayé. Faites attention, voyons ! Je ne tiens pas à arriver en morceaux !

— Et moi, je ne tiens pas à ce qu'il arrive quoi que ce soit à Miss Banning, répliqua Lofty accélérant encore pour dépasser un camion qu'il faillit

accrocher à quelques pouces près. Il nous faut arriver vite, shérif. Fiez-vous à moi.

Kamp se cramponna à la portière comme un noyé à une planche.

— Elle ne tiendra pas le coup, Lofty ! bégaya-t-il. Elle va exploser, si vous la poussez comme ça !

— Tant pis, dit Lofty. Vous en serez quitte pour acheter une voiture neuve, shérif. Il faut arriver au plus tôt...

Kamp ferma les yeux, gémissant.

— Le moteur va chauffer terriblement, marmonna-t-il. Vous allez voir que le bouchon va sauter.

— Qu'il saute, répliqua Lofty, plaquant son pied sur le champignon. Marche donc, vieille ferraille poussive ! gueula-t-il, penché en avant. Fais voir que t'en as dans le ventre !

Brusquement, les jambes de Carol lui manquèrent et elle se laissa tomber lourdement sur le lit, tandis que l'obscurité de la chambre se faisait plus oppressante encore. Alors, quelque chose d'extraordinaire parut se déclencher dans sa tête, il lui sembla que son cerveau se dilatait et se contractait tour à tour, comme s'il respirait. Elle porta les mains à ses tempes, se rendant à peine compte que Steve l'avait quittée et qu'il marchait à tâtons vers la porte. Il avançait lentement, très lentement, chaque pas lui coûtant un prodigieux effort, comme s'il avait avancé contre la violence déchaînée d'une tempête.

— Steve..., gémit Carol, ne me laissez pas.

Mais il avait gagné la porte, saisi le bouton, poussé le battant...

Là, dans le couloir, les Sullivan attendaient. Max dirigea la lueur blafarde de sa torche vers la poitrine de Steve. Pendant quelques secondes, personne ne bougea, puis Steve, se raidissant, se mit en garde, en un geste de vain défi...

— Voilà pour toi, Larson ! dit doucement Max.

Un éclair rouge zébra le couloir obscur, un autre et un autre encore ; les détonations firent vibrer les carreaux.

Steve avança d'un pas, cogna à l'aveuglette et tomba tandis que Max tirait encore.

Le premier coup de feu fut synchrone avec le brusque craquement qui retentit dans le cerveau de Carol.

Pendant une fraction de seconde, tout ce qui bougeait autour d'elle, Steve en train de tomber, le revolver de Max, la tête de Frank, la lumière vacillante de la torche, parut s'immobiliser. Une seconde, la scène tout entière lui apparut fixée comme sur une photographie... puis tout s'anima de nouveau mais, pour Carol, le monde était métamorphosé... tout lui apparaissait maintenant brouillé, flou, étouffé.

Sa peur l'abandonna comme tombe un manteau. Elle se leva, s'avança le long du mur, se glissa vers les Sullivan qui étaient penchés sur le corps de Steve.

La main experte de Max toucha la poitrine de Steve.

— O.K., dit-il en se relevant. Filons, maintenant.

Frank frissonna légèrement.

— C'est notre dernier boulot, Max, dit-il. Après cela, moi, je plaque.

— Filons, répéta Max en se dirigeant vers la porte.

Dehors, la nuit retentit soudain du bruit forcené d'un moteur d'auto et du grincement aigu des freins : Lofty s'arrêtait pile devant la maison.

— Passons par-derrière, dit Max en descendant rapidement le couloir.

Frank allait le suivre quand une invisible main surgit des ténèbres et l'empoigna par le bras. Un instant, l'esprit en déroute, il crut Larson ressuscité et se retourna, la bouche desséchée d'horreur.

Il ne vit rien que le mur noir des ténèbres, mais, à côté de lui, il entendit respirer... et des doigts, telles des griffes, le pincèrent cruellement au bras.

— Max ! hurla-t-il.

Pris de panique, courbé, il frappa du poing au hasard tout autour de lui, perdant l'équilibre.

Les doigts griffus de Carol frôlèrent le visage de Frank, rapides et légers... on eût dit un souffle d'air ou, mieux, une toile d'araignée qui lui eût balayé le visage... Frank recula, paralysé d'effroi...

Max l'appelait, impatient, du haut de l'escalier.

— Amène-toi !

— Il y a quelqu'un là..., bégaya Frank, avançant à tâtons dans la nuit.

— Viens donc, imbécile ! fit sèchement Max — mais il demeura figé sur place : Frank venait de pousser un cri à glacer le sang...

À ce cri, même les nerfs d'acier de Max flanchèrent, et il resta un instant immobile, comme pétrifié. Quelque chose passa près de lui et, d'instinct, il se rejeta en arrière. Des doigts crochus lui touchèrent la nuque et il tira à l'aveuglette : le coup de revolver retentit dans toute la maison, et il entendit des pas descendre légèrement l'escalier. Il tira encore, coup après coup, au jugé, tandis que la panique grandissait en lui. Dans le vestibule, des coups de feu répondirent aux siens : Kamp et Lofty se précipitaient dans la maison.

Max fit volte-face, heurta Frank et l'empoigna, mais celui-ci se remit à hurler. Sans hésiter, Max, prenant son revolver par le canon, frappa Frank au visage puis, cassé en deux, il le hissa sur son épaule et s'élança le long du corridor.

Il parvint à la fenêtre, fit basculer Frank sur le toit en pente et franchit le rebord.

Frank gisait sur les tuiles, à demi inconscient.

— Je suis aveugle ! gémissait-il. Mes yeux... elle m'a crevé les yeux !

## CHAPITRE VI

Par un morne après-midi où l'air même semblait pesant, un mois après la mort de Steve Larson, une vieille Cadillac tournait l'allée de Grass Hill pour venir s'arrêter devant la porte de la maison.

Veda, qui guettait à la fenêtre depuis plus d'une demi-heure, sortit sur la terrasse et courut accueillir Magarth à sa descente de voiture.

— Bonjour, ma belle ! s'écria-t-il en la prenant dans ses bras pour l'embrasser. Enfin ! J'ai pu tout arranger, mais ça n'a pas été un petit travail. (Il glissa le bras de Veda sous le sien et l'entraîna dans la maison.) Comment va Carol ?

— Toujours pareille, répondit Veda avec tristesse. On ne croirait jamais que c'est la même femme. Si dure maintenant, si lointaine... Elle me fait presque peur.

— C'est moche. Est-ce qu'elle reste toujours à broyer du noir, sans rien faire ? demanda Magarth, enlevant manteau et chapeau avant de suivre Veda au salon.

— Oui, et je n'arrive pas à l'intéresser à quoi que ce soit. J'ai essayé de lui cacher les journaux, mais elle est arrivée à mettre la main dessus ; maintenant, elle connaît toute son histoire. Oh, Phil, ç'a été affreux... Quand elle a eu fini de les lire, elle s'est enfermée dans sa chambre et je l'ai entendue marcher sans arrêt, pendant des heures... J'ai tâché, vainement, de l'amener à se confier à moi, mais son désir de solitude est si évident que je n'ai pas eu le cœur de la tourmenter.

— Tôt ou tard, il fallait bien qu'elle soit mise au courant. Mais c'est bien regrettable qu'elle ait appris tout cela par les journaux. Ils sont impitoyables, dit-il en se renfrognant. Enfin, j'ai pu arranger ses affaires. Désormais, l'argent lui appartient : environ quatre millions de dollars, ce

qui n'est pas si mal. Hartman s'était copieusement servi, mais nous sommes arrivés à temps pour sauver le principal.

— Aucune nouvelle de lui ?

— Il a décampé. Il savait que c'était fini de rire quand nous avons commencé notre enquête. La police fédérale est à ses trousses, mais je parie qu'à l'heure qu'il est, il a quitté le pays. Enfin, je vais monter la voir.

— Maintenant qu'elle a sa liberté et son argent, j'ai l'impression qu'elle projette de nous quitter, dit Veda. J'espère qu'elle ne partira pas tout de suite. Veux-tu tâcher de la persuader de rester encore un peu ici ? Elle n'est pas en état de vivre seule et elle n'a ni amis ni toit. Tâche de te montrer ferme avec elle, Phil.

— Je ferai tout mon possible, mais je n'ai plus guère de prise sur elle. De plus, elle peut faire désormais tout ce qui lui plaît.

— Enfin, essaye tout de même. Cela me tracasse tellement de l'imaginer toute seule, avec tout cet argent et personne pour la conseiller.

— Je vais voir ce que je peux faire, reprit Margarth. Est-ce que le docteur Kober l'a vue ?

— Quelques minutes seulement. Il n'est pas sans inquiétude à son sujet, car il croit bien que son accident de camion lui a déterminé un affaïssement de la boîte crânienne, mais elle s'est refusée à tout examen. Le docteur Travers est venu, lui aussi, mais je ne l'ai pas autorisé à la voir. Il déclare décliner toute responsabilité de ce qui peut arriver si elle reste libre. Je lui ai dit que je ne la

croyais pas dangereuse, mais je pense tout de même qu'elle devient un peu bizarre, Phil. Elle ne semble plus du tout la même.

— Je monte la voir tout de suite.

Carol, assise près de la fenêtre dans sa grande belle chambre, ne tourna pas la tête quand Phil entra. Un calme glacé paraissait émaner d'elle, et Magarth en éprouva une sorte de malaise. Il tira une chaise, s'assit auprès d'elle et dit, avec un entrain un peu forcé :

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Carol. Vous êtes riche, maintenant !

Au son de sa voix, Carol sursauta légèrement et se retourna. Ses grands yeux verts se fixèrent machinalement sur ceux de Magarth.

— Je ne vous avais pas entendu entrer, dit-elle d'une voix dure et plate. Vous parliez de bonnes nouvelles ?

Magarth lui jeta un vif regard inquisiteur : l'immobilité glacée de ce pâle visage, le regard vide et froid de ces yeux mornes lui causaient de l'inquiétude et de l'étonnement.

— Oui, de très bonnes nouvelles. L'argent est désormais à votre nom, j'ai ici tous les papiers nécessaires. Voulez-vous les examiner avec moi ?

Elle secoua la tête.

— Oh, non, dit-elle avec force. (Elle s'arrêta et reprit après un petit silence :) Vous dites que je suis riche ? Combien, à peu près ?

— Quatre millions de dollars. C'est une très grosse fortune.

Elle serra les lèvres.

— Oui.

Elle croisa ses doigts minces, tourna les yeux vers la fenêtre. Son regard était lourd d'amertume et de chagrin. Elle demeura si longtemps immobile et silencieuse que Magarth lui demanda très doucement :

— Êtes-vous contente ?

— J'ai lu tout ce que l'on raconte sur moi dans les journaux, déclara-t-elle brusquement. Ce n'est pas très joli...

— Voyons, Carol, il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux..., commença-t-il, mais elle l'arrêta d'un geste.

— J'ai appris sur moi-même beaucoup de choses, reprit-elle, les yeux toujours fixés sur la fenêtre. Je suis folle, ce qui est pour moi nouveau... De plus, je suis la fille d'un maniaque dégénéré, qui fut la cause du suicide de ma mère\*. J'ai été enfermée trois ans dans une maison de fous et, sans la législation de cet État, j'y serais encore. (Elle serra plus étroitement les mains.) Je suis dangereuse... On m'appelle « la meurtrière rousse »... On parle de mon amour pour Steve... on dit que, s'il avait vécu, je n'aurais jamais pu l'épouser... On raconte tout cela comme « la tragique histoire d'amour d'une folle » !

Elle s'interrompit, mordit ses lèvres, et les jointures de ses doigts blanchirent.

— Carol, je vous en conjure... Ne vous torturez pas ainsi.

\* Voir *Pas d'orchidée pour Miss Blandish*, Folio Policier n° 461.

— Et vous venez me parler de bonnes nouvelles... Que je vaux quatre millions de dollars, et vous me demandez si cela me fait plaisir... Comment donc ! Grand, grand plaisir !

Et elle se mit à rire, d'un rire si amer que Margarth en frissonna...

— Il faut essayer de vous reprendre, dit-il résolument. Cela ne vous mènerait à rien. Veda et moi, nous désirons vous aider...

Elle se tourna vers lui, lui saisit le poignet.

— Vous n'avez pas peur que je vous fasse du mal ? demanda-t-elle. On dit pourtant que je suis dangereuse... comme mon père. Écoutez donc ce que l'on écrit sur lui. Ici, dans le journal... Tenez... (Elle prit à ses pieds un journal tout froissé.) Vous allez voir : « Slim Grisson était un tueur : dégénéré de naissance, il s'attira des ennuis dès l'enfance à cause de son penchant irrésistible à la cruauté. Son maître d'école le surprit un jour en train d'ouvrir le ventre à un chaton vivant avec une paire de ciseaux rouillés, et il fut renvoyé de l'école. À quinze ans, il enleva une petite fille qu'on retrouva une semaine plus tard à moitié folle de terreur ; il l'avait violée d'une façon particulièrement odieuse. Mais on ne prit jamais Grisson, car sa mère, la célèbre M'man Grisson, l'aida à fuir.

« M'man Grisson fit de son fils un gangster. Au début, il commit quelques erreurs qui lui valurent plusieurs courtes peines de prison, mais M'man Grisson attendait patiemment qu'il soit libéré et reprenait aussitôt son entraînement... Aussi ap-

prit-il à ne plus commettre d'erreurs et bientôt il s'affilia à un gang puissant, spécialisé dans le cambriolage des banques. Il ne tarda pas à se trouver à la tête du gang grâce au procédé simpliste consistant à tuer tous ceux qui s'opposaient à lui jusqu'au jour où le gang se soumit et l'accepta pour chef. Il n'y a pas, dans toute l'histoire criminelle des États-Unis, de bandit plus mauvais, plus dangereux, plus cruel que Slim Grisson... »

— Arrêtez ! dit brusquement Magarth. Je ne veux pas en entendre davantage. Carol, soyez raisonnable. Où tout cela vous mènera-t-il ?

Elle laissa retomber le journal et frissonna légèrement.

— Et c'était mon père... son sang coule dans mes veines. Vous parlez de m'aider... Comment pourriez-vous m'aider ? Comment quiconque pourrait-il m'aider avec une hérédité pareille ? (Elle se leva et se mit à marcher de long en large.) Non... je vous en prie, ne dites rien. Je sais que vous désirez vraiment me témoigner de la bonté... Je vous suis très reconnaissante à tous les deux. Mais maintenant... (Elle s'arrêta, le regarda sous ses paupières à demi baissées. Il y avait, dans son calme, une menace qui fit sursauter Magarth.) Maintenant, j'ai besoin d'être seule. Peut-être suis-je dangereuse, en effet... comme l'était mon père. Croyez-vous que je veuille menacer votre vie, celle de Veda ?

— Mais c'est absurde, Carol ! dit vivement Phil. Il y a plus d'un mois que vous vivez avec nous. Cela ne ferait qu'empirer les choses si vous...

— Je suis décidée, dit Carol, l'interrompant. Je pars demain, mais avant de m'en aller, il y a un certain nombre de choses que je voudrais vous demander de faire.

— Ne partez pas, je vous en prie... du moins, pas maintenant, protesta Magarth. Vous êtes encore toute bouleversée de la perte...

Carol eut un geste d'impatience, presque de colère, et le côté droit de sa bouche commença à frémir.

— J'ai arrêté mes plans, personne ne pourra m'y faire rien changer, dit-elle, et sa voix prit un accent rauque et discordant. Tout un mois, je suis restée assise, là, dans ce coin, à dresser mes plans... Je serais partie plus tôt si j'avais eu de l'argent. Maintenant, je suis prête.

Magarth comprit que toute discussion était inutile. La décision de Carol était irrévocable et, en la regardant, il sentit que le docteur Travers avait peut-être quelque raison de la juger dangereuse.

— Mais où comptez-vous aller ? demanda-t-il. Vous n'avez pas d'amis, Veda et moi exceptés. Vous n'avez pas de foyer. Vous ne pouvez pas vous en aller comme ça au hasard.

Carol eut le même geste d'impatience et de colère.

— Tout cela n'est que du temps perdu. Voulez-vous vous charger de mes affaires ? Je ne connais rien aux histoires d'argent, et je n'ai pas envie d'y rien connaître. J'ai parlé à mon avoué. Il m'a dit que j'avais besoin de quelqu'un pour surveiller mes placements et me représenter. Mon grand-

père avait des intérêts dans un certain nombre d'affaires et j'en ai hérité. Voulez-vous vous charger de tout cela ?

Magarth était confondu.

— Je ferai de bon cœur tout ce que je pourrai, dit-il, mais mes occupations...

— Vous serez largement payé. Je prendrai tous arrangements nécessaires avec mon homme d'affaires, continua-t-elle de la même voix froide et impersonnelle. Vous abandonnerez votre métier de journaliste, vous épouserez Veda... Vous le désirez, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, dit Magarth, passant et repassant ses doigts dans ses cheveux.

Le tour qu'avait pris la conversation l'embarassait fort.

— Alors, voulez-vous voir mon homme d'affaires ? Vous discuterez de tout cela avec lui ?

Il hésita un instant puis opina.

— D'accord, dit-il, et il ajouta : Mais qu'avez-vous donc l'intention de faire ?

— Quand puis-je avoir de l'argent ? demanda-t-elle brusquement, feignant de ne pas avoir entendu la question de Magarth.

— Quand vous voudrez... tout de suite, si vous voulez.

— Bien, alors, tout de suite. Je voudrais deux mille dollars ; je voudrais aussi que vous vous arrangiez de façon que je puisse toucher de l'argent liquide sur-le-champ, n'importe où, d'un bout à l'autre du pays. Je voudrais enfin que vous m'achetiez une voiture et que vous vous occupiez

de tous les papiers nécessaires à signer, afin que vous puissiez prendre charge de mes affaires sans délai. Et je voudrais partir demain matin.

— Vous ne voulez vraiment pas attendre encore un peu ? demanda Magarth. Vous allez être toute seule...

Une rougeur fiévreuse monta aux joues de Carol.

— Je vous en prie, faites ce que je vous demande, sinon je m'adresserai à quelqu'un d'autre, dit-elle, élevant la voix. Où je vais et ce que j'ai l'intention de faire, c'est mon affaire.

Magarth haussa les épaules.

— Très bien, dit-il en se levant d'un air malheureux. Je m'en occupe immédiatement.

Carol posa la main sur le bras de Magarth et, un instant, ses yeux s'adoucirent.

— Vous êtes très bon, dit-elle à voix basse. Ne me prenez pas pour une ingrate. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous et sans Veda. Je souhaite que vous soyez tous les deux très heureux.

— O.K., O.K. (Phil parvint à sourire.) Vous savez quels sont mes sentiments à votre égard. J'aurais voulu que vous preniez le temps de réfléchir. Veda et moi, nous aurions été heureux que vous restiez avec nous. Je ne sais pas quels sont vos projets, mais j'ai comme un pressentiment qu'il n'en sortira rien de bon...

— Je suis décidée, dit-elle tranquillement, et elle se détourna. Laissez-moi, maintenant, voulez-vous ? Vous seriez gentil de prévenir Veda que je

pars demain matin. Je ne voudrais voir personne ce soir.

Magarth tenta un dernier appel.

— Vous ne voulez pas vous confier à moi, Carol ? demanda-t-il. Je pourrais peut-être vous aider. Pourquoi insistez-vous tant pour partir seule, quand vous avez deux amis prêts à tout faire pour vous ? Dites-moi ce que vous voulez et je vous aiderai.

Elle secoua la tête.

— Personne ne peut m'aider. Ce que j'ai à faire ne peut être fait que par moi et par moi seule. S'il vous plaît, maintenant, laissez-moi.

— Très bien, dit Magarth, reconnaissant sa défaite, et il se dirigea vers la porte.

Quand il fut parti, Carol revint s'asseoir près de la fenêtre. Un long moment, elle demeura immobile, ses mains glacées étreignant ses tempes.

— Où que vous soyez, Steve, mon chéri, aimez-moi, dit-elle doucement. Je suis si seule, j'ai si peur... mais je les retrouverai. Ils ne pourront pas m'échapper, et je les ferai payer pour tout ce qu'ils vous ont fait. Je serai aussi féroce, aussi cruelle qu'ils l'ont été pour vous. Ma seule raison de vivre, désormais, c'est de les faire payer.

Elle demeura ainsi, appuyée à la fenêtre, et peu à peu la pâle lumière automnale s'évanouit et la pluie, menaçante depuis le début de l'après-midi, se mit à tomber.

Elle tombait encore le lendemain, et de vilains nuages gris, traînant très bas sur les hauteurs, for-

maient un cercle de brouillard qui obscurcit le jour dès le milieu de l'après-midi.

Une conduite intérieure Chrysler, ses ailes souillées de boue, se frayait un passage sur le petit chemin en pente raide menant à la vieille demeure occupée récemment encore par Tex Sherill.

Carol arrêta la voiture devant le porche en ruine et descendit ; un instant, elle examina la maison obscure qui ne montrait aucune trace de vie.

La pluie s'égouttait lugubrement des gouttières sur le perron de bois, en un chuchotement doux. La façade aveugle de la maison s'effaçait dans l'obscurité et Carol se demanda si la demeure n'était pas tout à fait déserte.

Elle gravit les marches, tourna la poignée ; la porte était fermée à clé. Carol cogna du poing sur le vantail et attendit. Elle dut recommencer plusieurs fois avant d'entendre un léger bruit de pas à l'intérieur. Elle cogna de nouveau, et la voix de Miss Lolly lui parvint par l'ouverture de la boîte aux lettres.

— Qui est là ?

— Carol Blandish. Je voudrais vous parler.

Elle entendit Miss Lolly pousser un cri étouffé, puis la porte s'entrebâilla légèrement, bientôt arrêtée par une chaîne de sûreté.

— Pourquoi êtes-vous revenue ? demanda Miss Lolly dans l'ombre.

— J'ai besoin de vous parler, dit Carol appuyée contre le montant de la porte et parlant tout près de l'étroite ouverture.

— Mais vous ne pouvez pas entrer. Je veux qu'on me laisse seule.

— Vous m'avez aidée, pourtant. J'espérais que vous m'aideriez encore. Je cherche les Sullivan.

Miss Lolly serra les dents.

— Que leur voulez-vous ? demanda-t-elle d'un ton farouche. Ils vous recherchent, eux aussi, petite sottie. Laissez-les tranquilles !

— Ils ont tué mon amant, dit Carol de sa voix dure et sans inflexion. Croyez-vous que je vais les laisser tranquilles après ça ?

— Oh ! (Il y eut un silence.) Vous venger ? demanda Miss Lolly, et dans sa voix vibraient une sorte d'ardeur. C'est ça que vous voulez ?

— Je veux les retrouver, dit Carol.

La chaîne grinça, la porte s'ouvrit.

— Entrez, dit Miss Lolly du fond de l'obscurité. Je suis seule ici, maintenant. M. Sherill est parti tout de suite après vous.

Carol la suivit le long du couloir sombre, jusqu'à une petite pièce située tout au fond de la maison ; une lampe brûlait sur une table. La pièce était bourrée de vieux meubles mal entretenus, et il était difficile de se remuer sans se heurter à l'un d'eux.

Miss Lolly resta dans l'ombre. Carol pouvait voir ses grands yeux tragiques fixés sur elle. Autour de son cou, elle portait une écharpe blanche qui cachait sa barbe.

— Asseyez-vous, dit-elle. Ainsi vous êtes à leur recherche ? Si j'étais plus jeune, moi aussi je m'y mettrais !

Carol ouvrit son léger cache-poussière, retira

son petit chapeau. Elle secoua ses cheveux d'un brusque mouvement de tête.

— Savez-vous où ils sont ? demanda-t-elle en s'asseyant.

— Mais que pourrez-vous leur faire, si vous les retrouvez ? demanda Miss Lolly avec l'accent du désespoir. Que pourrais-je faire, moi ? Ils sont si rusés, si adroits, si forts... Personne ne peut rien contre eux.

Carol tourna la tête et, un instant, les deux femmes se dévisagèrent. Miss Lolly fut surprise de voir l'expression dure, lourde d'amertume du visage de Carol et la glaciale tristesse de ses yeux.

— Je saurai les faire payer, dit Carol doucement, tout rusés, tout adroits, tout forts qu'ils soient. Je les ferai payer, dussé-je y passer le restant de mes jours. C'est le seul intérêt que je puisse avoir dans la vie désormais.

Miss Lolly hocha la tête. Elle porta la main à l'écharpe qui entourait son cou.

— Je pense de même, dit-elle, et deux larmes roulèrent de ses yeux et tombèrent sur sa main. Vous voyez, Max a coupé ma barbe !

Carol ne broncha pas, son expression ne se modifia pas.

— Pourquoi a-t-il fait cela ? demanda-t-elle.

— Parce que je vous avais laissée partir. J'aurais préféré qu'on me tue. Je suis une vieille femme futile, mon enfant : cela peut vous sembler une véritable aberration, mais j'aimais ma barbe. Je l'avais depuis toujours.

— Dites-moi ce qui s'est passé ?

Miss Lolly rapprocha sa chaise, ajusta bien son écharpe autour de son cou ; elle tendit la main vers Carol, mais celle-ci se recula, le visage toujours froid et dur.

— Racontez-moi, répéta-t-elle.

— Ils sont revenus deux jours après votre départ. Frank est demeuré dans la voiture, Max est entré ici. J'étais un peu effrayée, mais je me suis assise là où vous êtes maintenant, attendant de voir ce qu'il allait me faire. Il paraissait savoir que vous étiez partie, car il ne vous a pas demandée. Il a demandé M. Sherill, et je lui ai dit qu'il avait quitté la maison. Il s'est planté devant moi et il est resté un bon moment à me regarder ; et puis il m'a demandé pourquoi je n'étais pas partie, moi aussi, et je lui ai répondu que je n'avais nulle part où aller. (Miss Lolly tripota nerveusement son écharpe et continua après un long silence :) Il m'a frappée à la tête et, longtemps après, quand je suis revenue à moi, ils étaient partis tous les deux. Max m'avait coupé la barbe. Vous vous en souvenez peut-être ? (Elle regardait tristement Carol.) C'était une très belle barbe et il l'a détruite. C'est un démon, dit-elle en élevant la voix. Il savait que rien ne pourrait me faire plus de peine.

— Et Frank ? demanda Carol.

— Il est resté dans la voiture, dit Miss Lolly d'un air étonné. Je ne sais pas pourquoi, car il est cruel, lui aussi, et ça ne lui ressemble guère de ne pas avoir tenu à être là pour voir souffrir quelqu'un, mais il est resté dans l'auto.

Carol sourit. Miss Lolly vit ce sourire et un frisson lui courut tout le long du dos.

— Il n'a pas bougé de la voiture parce qu'il est aveugle, dit Carol. Je lui ai crevé les yeux après qu'il a eu tué Steve.

Miss Lolly ne broncha pas. Elle fut étonnée d'éprouver comme une sorte de pitié pour Frank.

— Aveugle ? Je ne souhaiterais à personne d'être aveugle, dit-elle.

Carol eut un mouvement d'impatience.

— Où sont-ils ? demanda-t-elle, et un soupçon de dureté se distinguait dans sa voix. Dites-le-moi si vous le savez, mais ne me faites pas perdre de temps. À chaque minute que je passe ici, ils s'éloignent encore un peu plus de moi. Où sont-ils ?

Miss Lolly se fit toute petite, effrayée de la lueur mauvaise qui brûlait au fond des grands yeux verts de Carol.

— Je ne sais pas, dit-elle, mais ils occupaient une pièce, là-haut, dans laquelle ils gardaient des objets personnels. Ils ont tout emporté quand ils sont partis, sauf une photographie qui a glissé entre deux lames de parquet. Peut-être pourrez-vous en tirer quelque chose ?

— Où est-elle ? demanda Carol.

— Je l'ai ici. Je la regardais quand vous avez frappé.

Miss Lolly ouvrit un tiroir, sortit une photographie qu'elle déposa sur la table, sous la lueur blanche de la lampe.

Carol se pencha sur elle.

C'était la photographie d'une jeune femme aux cheveux noirs partagés par une raie au milieu dont la ligne blanche se distinguait parfaitement. Curieux visage : un peu vulgaire, des lèvres pleines, de grands yeux, de fermes contours. Il dégageait une sorte de magnétisme, de sensualité sans frein, quasi animale ; nature primitive, à peine marquée par le vernis léger de la civilisation. Sous le maillot de bain aux proportions impudiques, elle montrait un corps d'une beauté à damner un saint. En bas de la photographie et en biais, tracé à l'encre blanche d'une grosse écriture informe, on pouvait lire : *À Frank chéri, sa Linda.*

Sans changer d'expression, Carol tourna la photographie, lut le nom du photographe imprimé en bas : *Kenneth Car, 3971, Main Street, Santo Rio.* Sur quoi elle retourna la photo et se reprit à étudier le visage de la femme.

Miss Lolly la regardait faire avec une attention aiguë.

— C'est un genre de femme qu'un homme ne doit pas oublier aisément ! dit-elle penchée par-dessus l'épaule de Carol pour regarder elle aussi. C'est une créature, mais elle a de la séduction. Un homme ne doit pas s'en lasser vite. Trouvez-la, et je crois bien que vous trouverez Frank...

— Oui, dit Carol.

Santo Rio est une toute petite ville, située sur la côte du Pacifique : c'est une plage pour millionnaires. Elle n'a aucune industrie, à moins qu'on n'applique ce nom aux diverses formes du plaisir

et du commerce de luxe. En ce cas, Santo Rio jouirait de l'industrie la plus florissante ; le petit noyau de ses habitants permanents gagne sa vie en distrayant les riches visiteurs qui viennent là, par milliers, d'un bout à l'autre de l'année. Le jeu, les courses, le bateau, la danse, toutes les formes ordinaires et extraordinaires de la débauche, les night-clubs, les théâtres, les cinémas, etc., occupent tous ceux qui ne sont pas assez malins pour savoir se débrouiller et monter leur propre affaire.

Les malins — dont Eddie Regan était un des plus représentatifs — se faisaient de confortables revenus au moyen de petites histoires de chantage, d'escroqueries, du métier de gigolo ou de toute autre combinaison louche susceptible de rapporter la grosse galette.

Eddie Regan, beau grand garçon aux cheveux noirs et bouclés, au teint hâlé, aux dents éclatantes, aux yeux bleus étincelants, se servait de ses charmes, qu'il savait irrésistibles, tout spécialement auprès des femmes mûres et riches venues à Santo Rio pour y jeter leur bonnet par-dessus les moulins... sans doute pour la dernière fois.

Eddie se faisait d'assez jolis revenus comme danseur mondain auprès de ces femmes, et ce revenu, il l'augmentait de temps en temps en les faisant chanter un peu quand elles avaient eu la stupidité — ce qui arrivait souvent — de lui fournir des pièces à conviction qu'elles entendaient bien ne pas laisser mettre sous les yeux de leur mari...

Faire l'amour à des femmes mûres ne constituait pas l'idéal de la bonne vie pour Eddie, mais

il était assez malin pour reconnaître que ses talents convenaient exclusivement à une telle carrière ; donc, étant doué d'une vitalité magnifique, il se consolait avec de jeunes beautés sitôt qu'il n'était plus de « service ».

Sa consolation présente, c'était Linda Lee, le modèle de la photographie oubliée par les Sullivan quand ils avaient abandonné pour toujours la vieille plantation...

Eddie avait rencontré Linda par hasard. Un après-midi qu'il flânait sur la plage, en quête de femmes mûres à l'air mélancolique, il avait vu Linda sortir de l'onde pour prendre un bain de soleil : le corps de Linda n'était jamais plus à son avantage que dans un maillot humide, telle fut du moins la pensée d'Eddie, et à vrai dire, il était quelque peu expert en de telles matières. Il bannit immédiatement de son esprit toute autre pensée pour accorder une attention sans partage au torse magnifique qui venait vers lui.

Eddie n'avait jamais rien vu de semblable, et pourtant, au cours de ses expériences amoureuses, il avait contemplé plus d'un agréable spectacle. Sans hésiter, il décida de faire aussitôt plus ample connaissance avec ledit torse ; et dès que sa brune propriétaire se fut installée sur sa couverture de plage pour s'offrir aux rayons du soleil, Eddie traversa la bande de sable qui les séparait pour venir s'asseoir à côté d'elle.

Linda fut charmée de trouver pareille compagnie. Peut-être aussi les traits d'Eddie, son teint hâlé, sa mâle poitrine parlèrent-ils en sa faveur ;

le fait est qu'elle accueillit ses avances de façon fort gracieuse ; il leur fallut quelques minutes pour devenir de vieux amis ; il leur fallut une heure à peine pour devenir amants : c'était ainsi qu'Eddie aimait les femmes : douces, faciles, consentantes...

Eddie, en sceptique, s'attendait que, dès la fin de la même semaine, les charmes de Linda pâlisent pour lui, ainsi qu'avaient pâli les charmes de tant d'autres jeunes femmes aussi faciles et aussi consentantes. Mais, bien au contraire, il s'aperçut qu'il pensait à Linda jour et nuit, négligeant même son travail pour demeurer auprès d'elle, allant jusqu'à laisser passer la possibilité d'un petit chantage facile pour l'emmener à un night-club tout ce qu'il y a d'exclusif.

Il y avait trois semaines que leur liaison durait et, en ce qui concernait Eddie du moins, il était aussi ardent, aussi amoureux qu'au premier jour. Il se montrait même disposé à s'assurer des droits de propriété sur Linda, chose qu'il avait toujours évitée dans le passé, non seulement comme inutile, mais encore comme menaçante pour sa liberté.

Linda, cependant, n'avait aucune envie de renoncer à son indépendance ou à sa liberté. Recevoir Eddie chaque jour et deux ou trois nuits par semaine en tant qu'amant, c'était une chose ; mais Eddie en maître et seigneur, pour ne rien dire de pensionnaire à demeure, c'était tout autre chose...

Ainsi Eddie était-il tenu en respect et ne lui laissait-on pas prendre toutes les libertés qu'il eût

désirées. Le luxueux train de vie de Linda le déroutait ; elle possédait une charmante petite villa qui s'enorgueillissait d'une plage privée et d'un petit jardin exotique, entretenu par un jardinier noir qui y déployait une activité aux résultats fertiles en pittoresque.

La villa, nichée dans un coin tranquille, un peu à l'écart sur la côte, était meublée avec goût et avait le souci du confort ; les repas, cuisinés par un cuisinier noir, étaient excellents. Les frais d'entretien d'un tel intérieur devaient être considérables, mais d'où pouvait bien venir l'argent ? Qui permettait à Linda de porter les toilettes les plus élégantes, les plus belles chaussures, les chapeaux les plus chics qu'on pût voir à Santo Rio ? D'où venait l'argent qui avait payé cette éblouissante Buick bleue dans laquelle Linda circulait en ville ou dans les environs chaque fois que la fantaisie lui en prenait ?

Linda avait indiqué comme source de revenus l'héritage d'un oncle ayant fait fortune dans le pétrole. Mais Eddie était trop malin pour y croire, bien qu'il lui laissât penser qu'il avalait ce boniment : Linda n'était pas exactement le genre de femme à avoir un oncle dans les pétroles.

L'explication la plus évidente ne vint cependant jamais à l'esprit d'Eddie. Certain que Linda ne pouvait être amoureuse que de lui, il se dit qu'elle avait dû découvrir une combine originale et fructueuse, et il était curieux de savoir ce que c'était.

L'explication la plus évidente constituait d'ailleurs la réponse même à cette question. Linda avait un

amant, un amant si entiché d'elle qu'il l'entretenait de façon fastueuse bien qu'il ne la vît que rarement, puisque ses affaires l'appelaient d'un bout à l'autre du pays. Mais il ne l'oubliait pas un seul instant et, même en compagnie d'autres femmes, il s'imaginait toujours que c'était Linda qu'il tenait dans ses bras.

Linda s'estimait satisfaite ainsi : elle laissait cet homme lui donner de l'argent, l'entretenir avec le plus grand luxe, et ne lui demander, en retour, que bien peu d'elle-même. Elle le trouvait d'ailleurs mortellement ennuyeux et très dépravé : il avait d'extraordinaires exigences, mais il était beaucoup trop utile pour que Linda songeât à rompre avec lui. Le fait qu'il vînt si rarement — il ne voyait guère Linda plus de quatre ou cinq fois par an — compensait largement ce qu'elle avait à supporter quand il lui rendait visite. Il était riche, généreux et, d'après Linda, inoffensif : sur ce dernier point, elle commettait une grave erreur de jugement, mais n'ayant jamais entendu parler des frères Sullivan (et même en eût-elle entendu parler), elle n'aurait jamais été imaginer que cet homme au visage gras qu'elle appelait Frank s'identifiait à un de ces personnages redoutables. Sans doute eût-elle été un peu moins insouciante et un peu plus fidèle si elle avait connu la vérité.

Elle n'avait rencontré Max qu'une ou deux fois et il lui déplaisait fort. De tous les hommes qu'elle avait rencontrés, c'était le seul qui se fût montré insensible à ses charmes ; il n'avait même pas dai-

gné accorder un second coup d'œil à une créature aussi irrésistible, aussi sensuelle.

Max lui faisait peur ; elle trouvait à ses yeux la même immobilité fascinante qu'à ceux d'un serpent, et Linda avait une peur atroce des reptiles.

Il est douteux qu'Eddie se fût montré aussi parfaitement enchanté de Linda s'il avait pu savoir qu'elle était la maîtresse d'un des frères Sullivan. Eddie connaissait bien des histoires sur les Sullivan, mais il ne les avait jamais rencontrés. Ce qu'il en avait entendu dire, néanmoins, eût été largement suffisant pour calmer son amoureuse s'il avait connu la vérité au début de leurs impétueuses amours. Maintenant, il était allé trop loin, et la menace même des Sullivan n'aurait pas suffi à le retenir.

Ce jour-là donc, par un bel après-midi ensoleillé, Eddie suivait le boulevard de l'Océan dans son roadster crème et écarlate — cadeau d'adieu d'une de ses mûres amies — et il trouvait que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il était vraiment splendide dans son tee-shirt et son pantalon de flanelle d'une blancheur immaculée ; ses bras musclés et bronzés étaient nus, ses grandes mains brunes et douces reposaient sur le volant crème, et ses ongles bien manucurés brillaient au soleil.

Il conduisait un large sourire aux lèvres, car il était très fier de ses dents blanches et ne voyait pas de raison pour ne pas les montrer. Plus d'un cœur féminin palpait sur son passage et plus d'une tête de femme se retournait pour le suivre

du regard. Eddie, conscient de la sensation qu'il produisait, en jouissait pleinement.

Il arriva chez Linda vers trois heures et demie. Elle était occupée à jardiner, au milieu de fleurs de mille nuances, d'une exubérance de tons à faire pâlir jusqu'aux images en technicolor. Linda portait un pantalon blanc, des sandales blanc et rouge qui laissaient voir ses orteils aux ongles pourpres ; un bain de soleil écarlate n'arrivait pas à cacher tout à fait ce qu'il était censé cacher (ce dont Eddie ne songeait pas à se plaindre) ; enfin, sur son joli petit nez, Linda avait mis une paire de lunettes de soleil en corne rouge aux verres larges comme des soucoupes.

Chacun de ses mouvements faisait ressortir ses appétissantes rondeurs et ses belles hanches pleines s'épanouissaient dans le pantalon ajusté.

Eddie sauta de sa voiture, traversa la pelouse en courant, bondissant en athlète par-dessus un massif de fleurs, tandis que Linda s'avavançait pour l'accueillir.

— Je me demandais si tu allais venir, dit-elle avec l'accent traînant et soigneusement étudié qu'elle affectait, le trouvant distingué. J'avais pensé qu'il serait agréable d'aller se baigner, cet après-midi.

Mais Eddie avait conçu d'autres projets.

— Pas maintenant, dit-il, et, de ses doigts bruns, il lui caressa le poignet, remontant le long du bras jusqu'à l'épaule et la nuque. À six heures, l'eau sera parfaite. Nous attendrons jusque-là.

Au toucher des doigts d'Eddie, Linda s'alanguit. Aucun des hommes qu'elle avait connus n'avait possédé ce magnétisme. Son seul contact semblait émettre des ondes électriques qui parcouraient tout le corps de la jeune femme.

— Rentrons prendre le thé, dit-elle, glissant son bras sous le sien. Veux-tu ?

Eddie estima que cette excuse en valait une autre pour regagner la maison, et ils pénétrèrent ensemble dans le living frais et ombreux qui donnait sur le jardin par des portes de glace coulissantes.

Linda retira ses lunettes de soleil et, avec un soupir de satisfaction, se laissa tomber sur le sofa recouvert de daim blanc. Elle leva au-dessus de sa tête ses bras harmonieusement bronzés et examina Eddie avec un sourire provocant. Elle paraissait un peu plus âgée que sur la photo oubliée dans la vieille bicoque délabrée : ses yeux étaient plus durs et ses lèvres paraissaient moins enclines à sourire. Pourtant, elles souriaient souvent à Eddie, mais celui-ci bénéficiait d'un régime de faveur dont il était parfaitement conscient.

— Sonne, chéri, dit-elle en fermant les yeux. On va nous apporter le thé. J'ai demandé qu'on te prépare quelques-uns de ces petits sandwiches amusants que tu aimes tant... tu sais ?

Mais, pour l'instant, les petits sandwiches amusants n'intéressaient nullement Eddie. En contemplant cette voluptueuse créature, il avait brusquement de la peine à respirer. Le sang lui bourdonnait aux oreilles, son cœur battait la chamade.

— Je crois que nous nous passerons de thé, dit-il, et, se penchant vers Linda, il la prit dans ses bras et se dirigea rapidement vers la porte.

Linda, trop expérimentée pour ne pas comprendre que, à moins de se dégager sur-le-champ, il ne serait plus question de thé, se mit à protester et à se débattre, mais Eddie n'avait pas cultivé ses muscles pour rien et, continuant sa route sans difficulté, il grimpa l'escalier, poussa du pied la porte de la chambre de Linda — d'un luxe trop écrasant — et, malgré ses protestations, la jeta sur le lit.

— Vraiment, Eddie, s'écria-t-elle sitôt qu'elle eut retrouvé son souffle, tu es l'homme le plus dégoûtant que j'aie jamais connu. Non, ne t'approche pas ! Tu n'en feras pas toujours à ta tête. Et, cette fois, je dis ce que je pense. Nous allons redescendre immédiatement dans le salon, prendre le thé et aller nous baigner...

Imperturbable, Eddie tirait les rideaux blanc et bleu devant la fenêtre, sans accorder la moindre attention à cette diatribe. S'étant assuré que la pièce baignait maintenant dans une pénombre plus propice à l'intimité, il revint auprès de Linda juste à temps pour l'empêcher de sauter du lit.

— Chaque chose en son temps, dit-il d'un ton résolu. Le thé et le bain viendront plus tard.

Et il prit Linda dans ses bras avec l'intention d'écraser sa résistance sous ses baisers qui, il le savait par expérience, l'amèneraient sûrement à la reddition sans condition.

Mais cet après-midi, Linda se trouvait d'humeur contrariante, et elle n'avait aucune envie de

se soumettre aux procédés d'Eddie, qu'elle trouvait par trop violents. Elle était un peu fatiguée qu'on ne lui demandât jamais son avis. La manière forte, c'était très bien de temps en temps, mais il ne fallait pas en abuser, les nerfs de Linda ne la supporteraient pas. Si bien que, lorsque Eddie, d'un air fat, la saisit dans ses bras, elle lui donna une claque retentissante sur l'oreille.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas ! s'écria-t-elle avec colère.

Eddie s'assit et la dévisagea, ses grandes mains la tenant toujours par le dos, son visage tout près du sien, mais ses yeux ne souriaient plus ; ils exprimaient de la colère, un peu de rancune et une lueur de désir qui ne faisait pas mine de s'éteindre.

— Ah ! tu cherches la bagarre, dit-il. Eh bien, je suis ton homme.

Linda se précipita hors du lit et bondit vers la porte. Elle s'était battue une fois déjà avec Eddie, au début de leur liaison orageuse, et, le lendemain, non seulement elle s'était trouvée couverte de bleus, mais encore meurtrie comme si elle eût passé dans un laminoir. Elle n'éprouvait aucune envie de renouveler cette expérience.

Eddie étendit son grand bras, l'empoigna, la rejeta en travers du lit.

— Voyons, chéri, je t'en prie ! implora Linda, impuissante sous son emprise. Je t'en prie, chéri, lâche-moi. Ne t'avise pas de me frapper... tu sais bien comme j'ai des bleus après, Eddie ! tu ne vas pas... Oh, espèce de brute ! Eddie, Eddie, arrête ! Les domestiques vont t'entendre !

Quelques instants plus tard, toute meurtrie, couverte de bleus, haletante, elle se rendait.

— Tu es un vrai démon, Eddie, dit-elle, agrippée à ses dures et lisses épaules. Tu m'as fait mal... Tu m'as couverte de bleus... mais que le diable t'emporte, je t'aime quand même.

Il lui sourit largement, plongea la main dans son épaisse chevelure, tâtant du bout des doigts la forme de son dur petit crâne.

Linda le serra contre elle tandis que ses lèvres se collaient à celles d'Eddie.

Un long silence régna dans la chambre tandis qu'ils s'abandonnaient au tourbillon de la passion. Les aiguilles de la petite horloge, à côté du lit, continuèrent d'avancer, son cadran aveugle ne voyant rien de ce qui se passait dans la pièce plongée dans la pénombre. Le soleil du soir fit lentement le tour de la maison, le reflet de ses rayons atteignit les rideaux blanc et bleu.

Eddie s'éveilla le premier. Il tourna la tête, étendit nonchalamment les bras, soupira, ouvrit les yeux. Soudain, son sang se figea, son cœur parut suspendre ses battements : un homme, assis au pied du lit, le regardait.

L'espace d'une bonne minute, Eddie contempla cet intrus, persuadé qu'il devait dormir encore et même rêver. L'homme incarnait parfaitement une figure de cauchemar. Tout vêtu de noir, son visage dur, maigre, blême, comme sculpté en granit, il se penchait au-dessus d'Eddie telle une apparition dans un film d'épouvante.

Eddie étreignit Linda, qui s'éveilla en sursaut. La terreur la rendit muette, car elle reconnut aussitôt l'homme en noir. Paralysée par la crainte au point de ne pouvoir bouger pour couvrir sa nudité, elle demeura immobile comme une statue, respirant à peine.

— Dis à ton rigolo de décamper, dit doucement Max. J'ai à te parler.

Le son de sa voix brisa le charme hypnotique qui pesait sur Linda comme sur Eddie.

Linda poussa un cri d'horreur et saisit un gros coussin pour s'en couvrir. Eddie s'assit en jurant, les yeux étincelant de fureur, ses grandes mains serrées ; mais il n'alla pas plus loin.

De l'acier scintilla et un couteau apparut dans la main de Max. Il se pencha et, avec une rapidité incroyable, en promena la pointe le long du visage d'Eddie, de son cou, de sa poitrine et jusqu'à son ventre.

On eût dit le frôlement léger d'une plume, mais instantanément un mince filet de sang souligna la trace du couteau.

À la vue du couteau et des traînées sanglantes, Eddie sentit fondre tout son courage et toute sa fureur.

Quand il s'agissait de mater des rombières, ou même de se bagarrer avec Linda, il se posait un peu là, mais l'acier froid d'une lame lui donnait la nausée.

— Ne me touchez pas, balbutia-t-il, blêmissant sous son hâle. Je m'en vais... ne me touchez pas avec ce couteau.

— Allez ouste ! fit Max, ses yeux morts fixés sur le visage terrifié d'Eddie.

— Bon, bon, bafouilla Eddie qui se leva et s'habilla en hâte. (Pas un instant il ne songea à Linda, il ne regarda même pas de son côté. Son unique désir, c'était de s'éloigner au plus vite de ce spadassin et il ne parvenait pas à se dépêcher, autant qu'il l'eût voulu.) Je m'en vais... ne vous énervez pas.

Max se pencha, essuya le sang du couteau sur la cuisse nue de Linda ; et ce faisant, il la regarda, sa bouche mince retroussée dans une moue méprisante.

Linda frissonna, mais ne bougea pas. Le couteau la terrifiait.

— Ne me quitte pas, Eddie, pleurnicha-t-elle — mais Eddie était déjà parti, la porte claqua.

Max se leva, déposa le couteau et, prenant un peignoir de soie blanche sur une chaise, il le jeta à Linda.

— Mets ça, putain, s'exclama-t-il.

Totalement abattue, Linda, les mains tremblantes, enfila son peignoir : cet affreux homme allait sûrement tout raconter à Frank... Que ferait-il alors ? Peut-être la chasserait-il ? Elle devrait retourner à son ancien métier de chorus-girl, perdre tout ce luxe, renoncer à sa liberté, à sa voiture, à ses belles robes... Elle se sentait si mal qu'une fois enveloppée dans sa robe de chambre, elle retomba sur le lit.

Appuyé contre le mur, le chapeau sur le nez, Max alluma une cigarette et examina Linda par-dessus la flamme de l'allumette.

— Ainsi, tu ne peux pas lui prendre son argent sans le tromper, dit-il avec mépris. Je l'avais prévenu, d'ailleurs, mais auprès d'une putain de ton espèce, c'est le dernier des imbéciles. Eh bien à partir de maintenant, les choses vont changer. À partir de maintenant, il va falloir que tu le gagnes, ton argent.

Linda tressaillit.

— Ne lui dites pas, supplia-t-elle en serrant sa robe de chambre autour d'elle. Ça n'arrivera plus, je vous le promets. Frank m'aime. Pourquoi gâcher sa vie ?

Max souffla un long jet de fumée par ses narines étroites.

— Tu as bougrement raison, ça n'arrivera plus, dit-il. Je ne veux pas gâcher sa vie, je ne lui dirai rien.

Linda le considéra fixement, s'efforçant de ne plus trembler.

— Je ne peux pas vous croire, dit-elle. J'ai assez de flair pour m'y connaître en méchanceté. Vous ne pourrez pas tenir votre langue.

— Ferme ça ! intervint-il. Il rentre pour de bon, cette fois. Et il va te falloir rester auprès de lui, faire ce qu'il te dira, coucher avec lui quand il en aura envie, le promener, le raser, tenir ses vêtements propres, lui faire la lecture. Il va te falloir vivre à ses côtés et l'aider. Tu seras ses yeux.

Linda le crut fou.

— Que voulez-vous dire... être ses yeux ? Il a ses yeux à lui, tout de même !

Max eut un mince sourire. Il vint à Linda, lui saisit les cheveux à poignée, tirant sa tête en arrière. Elle ne fit pas de résistance, mais soutint son regard, les yeux obscurcis de terreur.

— Et si tu essayes de jouer au plus malin avec moi, j'aurai ta peau, dit-il. Je t'en avertis une fois, pas deux. Si tu t'enfuis, si tu le trompes, je te retrouverai, où que tu sois, et c'est au vitriol que j'écrirai le nom de Frank sur ton visage. (Il la relâcha et, levant la main, la frappa lourdement sur la bouche, la rejetant sur le lit.) Ce qu'il peut trouver à une rien-du-tout comme toi, je n'en sais rien, mais Frank a toujours été le roi des pigeons. Enfin, il a envie de toi et il t'aura : il ne lui reste plus que ça.

Comme Max se dirigeait vers la porte, Linda s'assit, la main sur la bouche. Max ouvrit la porte, sortit sur le palier ; elle l'entendit appeler :

— Frank, elle t'attend !

Linda, immobile, incapable de bouger, contemplait la porte ouverte, elle écoutait les pas lents, traînants, qui montaient l'escalier, qui approchaient, et elle se sentait envahie d'une grandissante horreur.

Et Frank entra, ses yeux sans regard cachés derrière des lunettes noires. La canne à la main, il s'avança à tâtons vers le lit.

Il regarda en aveugle par-dessus la tête de Linda. Sur son visage gras et blême, le désir, le sentiment de son infirmité se mêlaient à un appétit irrésistible, animal.

— Hello, Linda, dit-il en tendant la main vers elle. Me voilà de retour.

Les deux semaines qui suivirent furent des semaines de cauchemar pour Linda. Jamais, aussi longtemps qu'elle vivrait, elle ne pourrait les oublier. Les incessantes demandes de Frank ne lui laissaient aucun loisir. Quand il ne la meurtrissait pas en faisant l'amour — et ce que Linda pouvait haïr cette corvée ! — il voulait qu'elle lui fasse la lecture, qu'elle l'emmène promener en voiture, qu'elle soit aux petits soins pour lui. Sa cécité aigrissait encore son caractère, développait son penchant à la cruauté, et il déversait sa bile sur Linda. Comme il ne pouvait plus voir sa beauté, très vite elle perdit son pouvoir sur lui. Il refusa de lui acheter des robes, alors que, jadis, Linda ne laissait guère passer un jour sans en ajouter à sa garde-robe déjà bien montée. « Porte ce que tu as ! lui disait-il avec aigreur. Je ne pourrai pas te voir dans ta robe neuve, donc je m'en fous ! » Pire encore, il se mit à surveiller les dépenses, devint avare, fit des économies, laissa Linda sans un sou.

Elle se sentait devenir folle, car elle craignait de le quitter, sachant Max capable de tenir sa promesse de vengeance. Elle n'avait jamais un moment de liberté, et si elle se risquait à s'éloigner d'un pas, elle était sûre d'entendre aussitôt le tap-tap de sa canne et sa voix geignarde demander où elle se trouvait.

Elle aspirait à revoir Eddie et, faute de mieux, l'inondait de longues lettres pleurardes et passionnées.

Eddie, lui aussi, souffrait. Jusqu'à cette séparation, il n'avait pas senti à quel point il tenait à Linda. Et comme il n'osait pas approcher de la villa, son humeur devint morose, il perdit le sommeil, l'esprit tout plein des charmes de la jeune femme. Ses affaires — et, par voie de conséquence, son revenu — ne tardèrent pas à en souffrir.

Un après-midi, quelque quinze jours après la dramatique apparition de Max dans la chambre à coucher de Linda, Eddie se trouvait dans un drug-store, ayant une heure à perdre avant d'aller rendre visite à une de ses clientes d'âge mûr, quand son attention fut attirée par une jeune fille qui vint s'asseoir sur un tabouret voisin.

C'était l'heure creuse de la journée, Eddie et la jeune femme se trouvaient être les seuls clients de l'endroit. Par habitude plus que par intérêt, Eddie examina l'inconnue. Elle était assez mal habillée, mais avec un très grand souci de correction. Ses cheveux mal coiffés, d'un noir intense, s'ébouriffaient sous un chapeau dénué de chic. Elle portait des lunettes d'écaille et, bien qu'elle ne fût pas maquillée, elle demeurait tout de même séduisante. Mais Eddie avait vu tellement de belles, de fascinantes créatures, qu'une jeune femme d'aussi piètre apparence n'offrait à ses yeux aucun intérêt. Il remarqua cependant qu'en dépit des vêtements quelconques, la jeune femme paraissait exceptionnellement bien faite, et ses longues jambes minces retinrent même quelques minutes son attention avant qu'il se replongeât dans la lecture de son journal.

Il entendit l'inconnue parler au garçon, un petit bonhomme chauve nommé Andrews, qu'il connaissait bien.

— Je cherche un travail à l'heure, disait la jeune femme d'une voix calme et bien modulée. Vous ne connaissez personne qui aurait besoin de quelqu'un pour s'occuper d'enfants, par exemple ?

Andrews, qui aimait bien aider les gens chaque fois qu'il le pouvait, passa son chiffon sur le comptoir, plissa le front et examina la question.

— Je ne crois pas que je connais ça, dit-il enfin. La plupart des gens, dans notre petite ville, n'ont pas d'enfants et n'ont nul besoin de dame de compagnie ; c'est une petite ville assez rigolarde, ici... vous voyez ce que je veux dire.

— Je travaille, expliqua la jeune fille en tournant son café, mais c'est assez mal payé et une occupation supplémentaire ferait bien mon affaire.

— Oui, je comprends, reprit Andrews perplexe. Ma foi, je ne vois personne, mais si j'entends parler de quelque chose, je penserai à vous.

— Oh, merci ! s'exclama la jeune fille. Je vous en serais très reconnaissante, je m'appelle Marie Prentiss : voulez-vous que je vous l'écrive ? J'habite East Street.

Andrews lui donna du papier et un crayon.

— S'il y avait par exemple une personne aveugle qui cherche une dame de compagnie, continua la jeune fille tout en écrivant, j'ai une certaine habitude des aveugles...

— Entendu, mais il n'y a pas non plus beaucoup d'aveugles à Santo Rio. Ma foi, je n'en con-

nais même pas, dit Andrews. Enfin, je ne manquerai pas de m'informer...

Eddie la regarda sortir, puis, tirant son chapeau sur les yeux, il se prit à réfléchir profondément ; une idée venait de lui passer par la tête. Et plus il y réfléchit, plus il se sentit emballé : cette idée était un coup de génie.

— Donnez-moi donc le nom et l'adresse de cette fille, Andy, dit-il en descendant de son tabouret. Je connais un type aveugle qui est très amateur de société féminine.

À onze heures, le même soir, Eddie trouva Linda qui l'attendait à un rendez-vous qu'ils avaient fixé dans un coin retiré de la côte, à près d'un kilomètre de la villa.

Une fois calmée leur première ardeur, Eddie attira Linda et la fit asseoir sur le sable, puis, la tenant tout près de lui, il lui dit :

— Maintenant, écoute-moi bien, ma chérie, car nous n'avons pas beaucoup de temps. L'effet de la drogue que je t'ai envoyée ne durera pas mais j'ai encore le temps de t'expliquer l'idée que j'ai eue.

— J'étais sûre que tu trouverais quelque chose, dit Linda en lui prenant les mains. Si je n'avais pas eu cette certitude, je crois bien que je me serais tuée.

Eddie émit un murmure de compassion tout en étant persuadé — comme Linda, d'ailleurs — qu'elle n'en serait jamais venue à de pareilles extrémités.

— Nous avons tous les deux mené une vie d'enfer, dit-il, mais, bien que mon idée n'y porte pas entièrement remède, elle peut néanmoins nous aider. J'ai découvert une jeune femme qui cherche une place de dame de compagnie. Tâche de persuader Frank qu'un peu de changement, de temps à autre, serait bon pour lui, changement de société, je veux dire. Tâche de le persuader d'engager cette fille deux ou trois soirs par semaine pour lui faire la lecture.

Linda se dégagea de son étreinte et, la colère perçant dans son regard, elle s'écria :

— Tu appelles ça une bonne idée ? Où cela nous mènera-t-il ? Crois-tu donc qu'il me laisserait sortir seule, même s'il a une dame de compagnie ?

Eddie eut un sourire supérieur.

— C'est là que tu t'abuses, mon petit. Tu n'oublies qu'une chose : Frank est aveugle. Il ne peut plus voir à quel point tu es mignonne, et son intérêt pour toi tend à s'affaiblir, à moins que tu ne t'efforces de lui rafraîchir la mémoire, ce dont, bien entendu, tu n'as aucune envie. Tôt ou tard, il aura envie d'entendre une autre voix, d'avoir quelqu'un de nouveau auprès de lui, si entiché de toi qu'il puisse être actuellement. J'ai eu une conversation avec cette fille. Elle a une bonne voix, bien qu'elle soit plutôt moche. Et, ce qui est encore plus important, elle est bien roulée (elle n'a pas un châssis comme toi, poulette, mais elle n'est pas trop mal). Je lui ai fait pressentir qu'elle serait sans doute appelée à être plus qu'une dame de compagnie pour son client, mais qu'elle serait

payée en conséquence. Elle n'a pas pipé. Je te parie ce que tu voudras qu'avant peu Frank voudra être seul avec elle. D'après ce que tu m'as dit de lui, ce n'est pas un type à se contenter de rester assis tous les soirs à écouter une fille lui faire la lecture. Il aura envie de lui faire du plat, ta présence le gênera. Bientôt, il te proposera d'aller te promener, d'aller au cinéma ou ailleurs, et tu finiras par te laisser convaincre. (Il serra Linda contre lui.) Et tu me trouveras ici à t'attendre chaque fois que tu pourras t'échapper. Non, ne m'interromps pas, laisse-moi terminer. Cela demandera du temps, mais je ne vois pas d'autre solution. On n'a pas envie que Max intervienne, n'est-ce pas ? Il me fait peur, et pourtant je ne suis pas spécialement trouillard, ajouta Eddie, ne voulant pas passer pour un dégonflé. Mais quand un type joue de la lame comme lui, ça me fout les foies, et sérieusement. Une fois que nous aurons habitué Frank à accepter cette idée, nous lui trouverons autant de filles qu'il le faudra pour le distraire. Ça coûtera cher, mais en ce moment je gagne du fric, et t'avoir à moi, ne serait-ce qu'une journée, ça vaut tout l'argent du monde. D'ici un mois ou deux, si tu sais y faire et que tu ne le laisses pas s'approcher de toi, si tu le rembarres et si tu râles sans arrêt, il n'aura qu'une envie : se débarrasser de toi. À ce moment-là, on pourra se tailler de ce bled sans risquer que Max en fasse une jaunisse. Qu'est-ce que tu en dis ?

Linda tourna et retourna ce projet dans sa tête. Étant peu intelligente, elle détestait l'idée d'ins-

taller une rivale sous son toit. Son côté « chien du jardinier », jaloux de ce qu'elle considérait comme son bien exclusif, se révoltait à l'idée de voir une autre femme jouir du luxe de la villa, mais si c'était le seul moyen d'échapper à Frank, il fallait bien s'y résoudre, à moins que...

— Je voudrais le voir mort, dit-elle entre ses dents. Je voudrais qu'on m'en débarrasse pour toujours.

— Tu peux effacer cette idée de ta jolie petite tête, fit Eddie avec beaucoup de fermeté. S'il n'y avait pas Max, on pourrait encore s'arranger, mais, si quelque chose arrivait à Frank, Max saurait immédiatement à qui s'en prendre. Je ne courrais pas un tel risque ni pour toi ni pour personne.

Et c'est ainsi qu'à contrecœur, Linda accepta de mettre cette idée à l'essai.

À sa grande surprise, d'ailleurs, les choses se déroulèrent exactement selon les prévisions d'Eddie.

Après une semaine de manœuvres soigneuses, Linda suggéra à Frank qu'il serait peut-être content d'avoir quelqu'un pour lui faire la lecture ; elle décrivit Mary Prentiss — qu'elle n'avait pas encore vue — dans des termes tels que Frank mordit aussitôt à l'hameçon.

Linda s'était montrée irritable et de mauvaise humeur pendant toute la semaine, elle avait évité les mains quêtuses de Frank, elle avait grogné et maronné selon les indications d'Eddie, si bien que Frank commençait à se fatiguer de ses perpétuel-

les jérémiades. L'idée d'une voix inconnue dans la maison le tenta.

Mary Prentiss vint le lendemain soir, et Linda se chargea de l'accueillir à la grille afin de pouvoir lui parler avant qu'elle aille voir Frank.

Linda fut agréablement surprise de voir la silhouette sans élégance qui s'avançait le long du sentier de la grève. Ce n'était pas là une rivale à craindre, se dit-elle pour se consoler. Si Frank avait pu la voir, il ne l'aurait pas regardée deux fois. Linda eut envie de rire en songeant combien il s'était monté la tête, s'imaginant sa nouvelle dame de compagnie aussi séduisante qu'elle-même.

« Le gros imbécile, ça lui donnerait un coup s'il pouvait la voir ! » se dit-elle méchamment.

Mary Prentiss s'était arrangée pour paraître vraiment laide, cependant ses grands yeux verts étaient indiscutablement beaux. Mais ses vêtements démodés, l'absence de maquillage, l'affreuse façon dont ses cheveux étaient arrangés effaçaient un peu l'effet de ses yeux.

Linda fut un peu surprise de la voir blêmir et chanceler quand elle se trouva en présence de Frank. Elle craignit même que la jeune femme ne s'évanouisse, mais celle-ci parut se ressaisir et, encore sous le coup de son étonnement, Linda les laissa seuls.

Elle constata un changement immédiat chez Frank après le départ de sa lectrice ; il était plus gai, moins agaçant et tout à fait enthousiaste.

Chaque soir après le dîner, toute la semaine suivante, Mary Prentiss vint lui faire la lecture et,

suivant les instructions d'Eddie, Linda ne manqua jamais d'être également présente. Elle surveillait Frank, remarquant son agitation grandissante, son manque d'intérêt pour les livres que Mary Prentiss lui avait choisis. La jeune femme demeurait aussi impersonnelle qu'une infirmière. Chaque fois que la main de Frank la cherchait à tâtons, Linda lui demandait d'un ton aigre s'il voulait quelque chose ; Frank s'immobilisait aussitôt et son visage gras et sensuel s'assombrissait sous le coup de la déception.

Une semaine plus tard, la prédiction d'Eddie se réalisa.

— J'ai réfléchi, lui dit Frank à brûle-pourpoint dans l'après-midi. Tu ne sors pas assez. Ce n'est pas juste que tu t'enfermes comme ça, maintenant que j'ai quelqu'un pour me faire la lecture. Va donc au cinéma, ce soir. Le changement te fera du bien.

Si bien que ce soir-là, quand la jeune fille qui disait se nommer Mary Prentiss vint comme à l'accoutumée lui faire la lecture, elle le trouva seul.

— Miss Lee n'est pas là, aujourd'hui ? demanda-t-elle doucement tandis qu'elle choisissait un livre.

— Non, répondit Frank en souriant. Il y avait déjà quelque temps que j'avais envie d'être avec vous... nous deux seuls ! Vous devinez pourquoi ?

— Je crois, répondit Mary Prentiss en posant son livre.

— Venez ici, dit Frank, le visage subitement congestionné.

Elle vint se placer près du fauteuil de l'aveugle et le laissa promener sur son corps ses mains avides. Le visage crispé d'horreur et de dégoût, elle resta immobile, paupières closes, mâchoires serrées. Il lui semblait qu'une affreuse araignée, aux pattes obscènes et poilues, se traînait sur sa chair nue.

Mais soudain elle recula, se mettant hors d'atteinte.

— Non, je vous en prie, dit-elle vivement. Pas ici. J'ai des principes, vous comprenez... pas dans la même maison... Je pense à Miss Lee.

Frank en croyait à peine ses oreilles.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? demanda-t-il d'une voix épaisse.

— Elle est ici chez elle, dit Mary Prentiss à voix basse, tandis que ses yeux surveillaient intensément le visage de Frank, tâchant désespérément de lire en lui. Mais chez moi... (elle s'arrêta, soupira un peu).

— Ne faites pas l'imbécile, dit Frank se levant de son fauteuil. Moi aussi, je suis chez moi ici. Au diable Linda ! Qu'est-ce qu'elle a jamais fait pour moi, sinon dépenser mon argent ? Venez ici. C'est vous que je veux.

— Non, dit-elle résolument, mais si vous vouliez venir avec moi, ça ne serait pas la même chose... Je n'aurais plus les mêmes scrupules, mais dans cette maison...

— Bon, bon, dit Frank en riant. Il y a longtemps que je ne suis pas sorti, d'ailleurs... Allons-y ! Elle ne rentrera pas avant minuit. Où habitez-vous ?

— Dans East Street, répondit-elle, et ses grands yeux verts étincelaient. J'ai une voiture, il ne nous faudra pas longtemps.

Frank la saisit, essayant de promener ses lèvres quêteuses sur le visage de Mary, et celle-ci crut un moment qu'elle allait perdre son sang-froid ; elle s'éloigna, frissonnante, et dit sans trahir l'horreur qui l'étreignait :

— Pas encore... bientôt, mais pas encore.

— Bon, allons-y alors, dit Frank avec impatience.

Il n'avait pas l'habitude de recevoir des ordres de ses femmes. Prenant le bras de Mary Prentiss, il se laissa conduire hors de la maison et le long du sentier de la grève. Elle l'installa dans une Chrysler noire, parquée à l'ombre, hors de la vue de la villa.

— Comment pouvez-vous vous offrir une pareille voiture ? demanda-t-il avec méfiance en palpant l'étoffe des coussins et en se rendant compte du luxe et des dimensions de l'automobile.

— Je l'ai empruntée, dit-elle de la même voix plate et froide.

Elle mit en marche la voiture et prit rapidement de la vitesse, se rapprochant des lumières de la ville.

— Seigneur, ce que mes yeux me manquent ! s'exclama Frank. Vous ne pouvez pas savoir ce que ça vous fait d'être emmené comme ça, sans savoir où on va. (Il médita d'un air sombre et ajouta :) On a l'impression d'être embarqué pour la dernière balade.

— Vraiment ? dit-elle, agrippée au volant.

Il promena sa main sur la jambe de Mary.

— Dépêche-toi, ma jolie ! implora-t-il. Tu verras que je suis à la hauteur. (Et il ajouta à voix plus basse :) Et toi, t'es affranchie ?

Elle s'écarta, frissonnante.

— Vous verrez, dit-elle. Vous le saurez bientôt.

Elle suivit le boulevard de l'Océan et s'arrêta brusquement devant un lampadaire, dans la rue principale. C'était l'heure encombrée de l'entrée des spectacles, le trafic était bruyant, les trottoirs noirs de monde.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? demanda-t-il agacé, écoutant le bruit de la rue, des passants. Nous sommes arrivés ?

— Oui, vous êtes arrivé au terme de votre voyage, répondit-elle.

Il y avait, dans sa voix, un tel accent que Frank tourna brusquement la tête vers elle et la fixa de ses yeux sans regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il —, et, se penchant, il lui saisit le poignet. Si vous croyez pouvoir me renvoyer maintenant... On ne me fait pas marcher... (Il s'interrompt, ses doigts sensibles venaient de découvrir la cicatrice de son poignet.) Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il d'un ton âpre, tandis qu'un vague souvenir s'éveillait en lui.

— Une cicatrice, répondit-elle, sans le quitter des yeux. Je me suis coupée.

La mémoire de Frank fouillait le passé. Et brusquement il se souvint. Il avait vu semblable cicatrice au poignet de la petite Blandish. Il se redressa. Son instinct du danger, toujours si aigu,

l'avertit de s'éloigner au plus vite, mais le désir qu'il avait d'elle étouffa la crainte. Pourquoi penser à Carol Blandish ? Elle était à des kilomètres de là !

— J'ai connu quelqu'un qui avait une cicatrice comme celle-là, murmura-t-il, son gros visage brusquement fermé. Une folle. La salope ! C'est elle qui m'a crevé les yeux.

— Je sais, dit doucement Carol en lui arrachant sa main. Et maintenant, je vais vous tuer.

Un frisson glacé parcourut Frank de la tête aux pieds.

— Qui êtes-vous ? bégaya-t-il, tâtonnant pour trouver la poignée de la portière.

— Carol Blandish. Il y a longtemps que j'attends cette minute. Vous d'abord et ensuite Max, et ses doigts d'acier lui encerclèrent le poignet.

Une panique folle s'empara de Frank. Certes, s'il avait pu la voir, être sûr qu'elle ne le menaçait pas d'un revolver, qu'il n'avait pas à craindre de prendre une balle en plein crâne, il n'aurait jamais agi comme il le fit... et comme Carol s'attendait à le voir agir. Les suffocantes ténèbres qui l'étouffaient, le fait de se savoir enfermé dans une automobile avec une folle en proie au désir de vengeance, tout cela paralysa le jugement de Frank. Il n'eut plus qu'une idée : fuir, se perdre parmi cette foule, au milieu de laquelle elle ne pourrait plus l'atteindre.

Il se libéra de son étreinte, ouvrit la portière toute grande et, trébuchant, se lança dans la rue à

l'aveuglette. À peine son pied touchait-il terre qu'il se mit à courir.

Carol referma la portière, saisit le volant sans perdre de vue la silhouette trapue qui courait follement vers les phares des voitures, en plein milieu de la circulation.

— Regarde, Steve, dit-elle, un sanglot dans la voix. Le voilà parti. Je te l'offre.

Frank entendit s'élever des clameurs tout autour de lui, grincer des freins. Il trébucha, les mains tendues dans une nuit si épaisse qu'il croyait la toucher, et il s'entendit hurler.

Les voitures qui arrivaient à toute allure s'efforçaient désespérément de l'éviter. Des autos dérapaient, se heurtaient l'une à l'autre. Des femmes se mirent à crier. Un agent siffla.

Une voiture crème et écarlate fit soudain irruption au carrefour et s'élança pour traverser. Eddie, un peu ivre, le bras passé autour des épaules de Linda, n'eut pas la possibilité d'éviter Frank. L'espace d'une brève seconde, il le vit, dressé devant lui, les éblouissantes lumières de ses phares tombant en plein sur son visage terrifié, couvert de sueur. Il entendit Linda hurler : « C'est Frank ! » et il donna un violent coup de volant, freinant sur place. Le pare-choc de la voiture prit Frank de biais et l'envoya rouler au milieu de la rue, sous les roues d'un camion qui arrivait à toute allure.

Dans la confusion qui suivit, personne ne se soucia de la Chrysler noire arrêtée au bord du trottoir, qui s'éloigna silencieusement dans la nuit.

Max suivit l'infirmière le long du tapis caoutchouté du couloir de l'hôpital de Waltonville. Son visage n'exprimait rien, mais ses narines minces étaient pincées et livides.

L'infirmière lui fit signe d'attendre et entra dans une chambre en refermant la porte derrière elle.

Max s'adossa au mur et mit ses mains dans ses poches ; ses yeux exprimaient un ennui profond : il avait envie de fumer.

L'infirmière réapparut au bout d'un moment et lui fit signe de la suivre.

— Deux minutes, pas plus, dit-elle. Il est très mal.

— Mourant ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite ? Vous croyez que je vais pleurer ? dit-il agacé.

Il entra, se tint près du lit, les yeux baissés sur Frank. Le visage gras était jaune, les lèvres bleues. Il respirait à peine.

— Je suis là, dit Max brièvement, désireux d'en finir rapidement.

Frank essaya de parler, et Max dut se pencher pour entendre les mots qui venaient difficilement. Il le fit à contrecœur, car l'haleine de Frank empestait.

— C'était Carol Blandish, haleta Frank. Elle a dit : moi d'abord, toi ensuite. Je l'ai reconnue à sa cicatrice au poignet.

Max se redressa.

— Tu t'es toujours laissé posséder par les femmes, gros couillon, dit-il avec amertume. Tu l'as bien cherché ! (Et il ajouta :) Moi, elle ne m'aura pas.

Soudain, la poitrine de Frank se souleva, sa gorge émit une espèce de gargouillis. Max le considéra, haussa les épaules.

— Adieu donc, pigeon ! dit-il.

L'infirmière entra, son regard alla aussitôt à Frank : elle prit le drap et le rabattit sur son visage.

Max la dévisageait ; elle était jeune, jolie ; il donna une petite tape sur l'épaule du mort.

— En voilà une à qui tu ne feras pas de plat, dit-il — et, là-dessus, il baissa son chapeau sur ses yeux et sortit.

## CHAPITRE VII

Max avait l'air presque joyeux en descendant le large escalier de l'hôpital. Il lui était brusquement venu à l'esprit qu'il était maintenant deux fois plus riche qu'en arrivant.

Ni l'un ni l'autre des Sullivan n'avait confié son magot à une banque ; bloquer un compte était chose trop facile pour la police. Ils préféreraient conserver leur argent de façon à pouvoir mettre facilement la main dessus. C'est le père de Max qui en avait la garde ; Frank mort, sa part reviendrait automatiquement à Max, puisque personne

d'autre ne connaissait leurs affaires, excepté, bien entendu, le père de Max, mais il ne comptait pas. Cela signifiait donc que Max pouvait dorénavant se retirer, abandonner son « entreprise » de meurtres sur commande et s'acheter une oisellerie, son désir de toujours. Une telle perspective l'enchantait.

Il s'arrêta près de sa grande Packard, alluma une cigarette, jeta l'allumette dans le ruisseau. Sa pensée s'attacha un instant à Carol. Frank lui avait dit : « Moi d'abord, toi ensuite ! » C'était Carol qui avait machiné la mort de Frank, cela ne faisait point de doute. Max avait parlé à Linda, il avait appris l'existence de la mystérieuse Mary Prentiss et il avait établi certains rapprochements : Mary Prentis était Carol Blandish résolue à se venger. Mais Frank avait toujours été tellement porté sur les femmes qu'il était à la merci de la première venue : son tempérament annihilait chez lui toute prudence. Il en allait autrement pour Max : les femmes n'existaient pas pour lui. Si Carol essayait de lui jouer un sale tour, elle ne tarderait pas à le regretter. Il l'écraserait sans pitié, comme il avait déjà écrasé tous ceux qui s'étaient mis en travers de sa route.

Max avait une telle confiance en lui qu'il chassa Carol de sa pensée comme indigne de plus longue réflexion. La mort de Frank marquait la fin de cet épisode ; la fin, aussi, des frères Sullivan. Max Geza allait abandonner sa carrière de tueur professionnel pour devenir oiselier : mener à bien une telle métamorphose n'était pas sans intérêt.

Max jeta dans la rue sa cigarette à moitié fumée, rabattit son chapeau sur ses yeux, ouvrit la portière de son auto... et s'arrêta, ses minces sourcils froncés d'étonnement : sur le siège, devant le volant, était posée une magnifique orchidée d'un rouge éclatant.

Max considéra la fleur, le visage impassible, les yeux un peu hagards. Puis il la prit entre ses doigts, l'examinant avec soin : une fleur bien coûteuse pour avoir été jetée sans raison par la portière d'une auto. Ou bien y avait-il une raison ? Est-ce que cela signifie quelque chose ? se demanda-t-il, l'esprit toujours prompt à flairer le danger. Il regarda d'un bout à l'autre de la rue, ne vit rien de nature à éveiller ses soupçons, haussa les épaules et, jetant l'orchidée au ruisseau, il monta en voiture, mit le contact, mais ne démarra pas ; immobile, il fixait le pare-brise sans le voir. Il n'aimait pas les mystères : non pas qu'on pût décorer ce petit fait d'un si grand nom, mais la chose restait bizarre. Un temps, Frank et lui avaient eu l'habitude de suspendre deux petits corbeaux de laine au bouton de porte de leur prochaine victime. Une fois ou deux, cela leur avait même évité de la besogne car, en recevant les funèbres oiseaux, le destinataire s'était tiré une balle de revolver. Mais Max avait jugé ce truc d'un mauvais goût par trop théâtral et y avait renoncé. Tout message symbolique lui paraissait peu sérieux. L'orchidée pourpre représentait-elle un avertissement ? Si oui, celui ou celle qui l'avait jetée dans la voiture ferait bien de se tenir sur ses gardes.

Max n'appréciait aucunement des trucs de cet ordre. Il se tira le nez d'un air méditatif, sortit de voiture, ramassa la fleur. Après avoir un peu hésité, il la passa à sa boutonnière et, cette fois, il démarra.

Sur les hauteurs dominant la magnifique baie du port de Santo Rio s'élevait une maison de deux étages construite en bois de pin, plantée au milieu d'une exubérance de palmiers et de buissons fleuris. L'endroit paraissait abandonné, battu par les intempéries, mal entretenu et solitaire. Sur la barrière pendait une plaque avec l'inscription : *Kozikot*. Max n'avait jamais pris la peine de l'enlever bien que, à chacune de ses visites, il s'en moquât.

Cette maison de bois, c'était *sa* maison. Il y venait rarement, mais il trouvait commode d'avoir un endroit où garder ses quelques objets personnels et son argent. La maison constituait aussi le foyer de son père, Ismi Geza, qui commençait à se faire vieux. Ismi avait maintenant soixante-cinq ans et en avait passé trente à faire le clown dans un cirque ; il avait toujours l'air d'un clown en claudiquant dans le sentier qui traversait le jardin en direction de la maison. Il était maintenant cassé, chauve et triste, avec la peau tout abîmée de ceux qui ont dû abuser des mauvais maquillages, première exigence de sa profession, et il tirait un peu la jambe gauche depuis une attaque de paralysie qui avait mis fin à sa carrière. Son visage

rond, lunaire et triste ne ressemblait en rien à celui de Max, ce qu'Ismi ne regrettait pas.

Ismi craignait Max comme il avait jadis craint la mère de Max : au physique comme au moral, Max tenait de sa mère. Ismi était dépourvu de toute méchanceté. Homme simple, aimant la paix, il ne se sentait tout à fait à l'aise que seul.

Il s'était promené dans son jardin et allait rentrer quand il entendit une voiture approcher : il s'arrêta avec une sorte de désarroi. Depuis plus de trois mois, pas un véhicule n'avait remonté cette route solitaire, et le bruit le fit sursauter.

La Packard noire stoppa devant la maison, Max en descendit. Il demeura planté là, les mains enfouies dans les poches de son pardessus, le chapeau sur le nez, l'orchidée rouge à la boutonnière. Une sorte de menace émanait de lui, et Ismi le considéra attentivement. Il vivait dans la crainte de ses visites : Max arrivait sans prévenir, et Ismi ne savait jamais ce qui allait se passer ni comment Max le traiterait.

Max contempla la plaque sur la grille, ou, du moins, il en eut l'air ; puis, haussant légèrement les épaules, il poussa la grille et s'engagea dans le sentier du jardin.

Ismi remarqua aussitôt l'orchidée ; il la regarda curieusement, devinant qu'il se passait quelque chose d'anormal, quelque chose qui s'apprêtait à venir troubler le courant paisible et sans événement de sa vie. Max n'avait jamais porté de fleur à la boutonnière. Sûrement, se dit le vieil homme, cette fleur doit avoir une signification.

Le père et le fils se dévisagèrent ; Max arriva au bas du perron.

— Frank est mort, dit-il d'un ton bref. Il s'est fait écraser par un camion.

Bien qu'Ismi détestât Frank, il éprouva un choc ; il se sentait déjà trop proche de la mort pour en entendre parler sans une sorte d'appréhension.

— J'espère qu'il n'a pas souffert. (Ce fut tout ce qu'il put trouver à dire.)

— Le camion lui a défoncé la poitrine et il a mis deux heures à claboter, répliqua Max, reniflant l'orchidée. Alors, tu te rends compte.

Le vieil homme songea soudain au sens que pouvait prendre la disparition de Frank.

— Alors, tout ça va être terminé ? interrogea-t-il anxieusement.

Il savait, lui, que Max et Frank étaient les frères Sullivan. Cela avait amusé Max de le lui dire, de lui décrire les différents crimes qu'ils avaient commis, de contempler l'horreur que le vieil homme s'efforçait poliment de réprimer.

— Oui, répondit Max. Maintenant, son argent m'appartient aussi bien que le mien propre. Il était entendu que si l'un de nous mourait, l'autre hériterait de son argent. Me voilà riche.

L'air inquiet, Ismi frota sa tête chauve.

— Cela changera-t-il quelque chose pour moi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Max avec indifférence. Je n'ai pas encore eu le temps de penser à toi. Je réfléchirai à tes petits problèmes un peu

plus tard. (Il monta les marches, se planta en face du vieillard. Ils avaient la même taille, en dépit du dos voûté d'Ismi.) Je vais me mettre dans le commerce, dit-il. Si je trouve quelque chose que tu puisses faire, je te ferai signe. Sinon, tu peux rester ici. Ça te plairait de rester ?

— Je me plais bien ici, dit Ismi, mais bien sûr, si tu as besoin de moi...

Max s'adossa au pilier de la véranda.

— Tu deviens un peu sénile, dit-il doucement. Tes idées s'obscurcissent. Ça ne t'étonne pas qu'un type comme Frank se soit laissé renverser par un camion ?

Ismi réfléchit un instant : en effet, il aurait dû marquer de la surprise. Cela le déconcerta de réaliser à quel point ce que disait Max était vrai : il se faisait vieux, ses idées s'obscurcissaient.

— Je n'avais pas pensé à cela, dit-il en regardant Max à la dérobée. C'est vrai, il a dû arriver quelque chose.

Max lui raconta l'histoire de Larson : comment ils avaient dû tuer Steve pour le faire taire, comment Carol avait aveuglé Frank, l'avait suivi à Santo Rio et avait machiné sa mort.

Ismi, debout et immobile dans la bonne chaleur du soleil, les yeux baissés, les mains croisées, écouta en silence.

Max parlait doucement, en petites phrases brèves.

— Les dernières paroles de Frank ont été pour m'avertir qu'ensuite ce serait mon tour, conclut-il. Elle est ici, en ville. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'aurais préféré que tu ne m'en dises rien, répondit Ismi — et il rentra dans la maison.

Max serra ses lèvres minces, haussa les épaules, revint à la voiture. Il en sortit ses deux valises et pénétra dans la maison. Il monta l'escalier au tapis poussiéreux qui conduisait à sa chambre, en ouvrit la porte.

C'était une grande pièce à moitié vide, mais d'où l'on voyait le port par la fenêtre. L'atmosphère en était triste, comme celle d'une pièce où l'on ne vit pas : un autre homme y eût été sensible, mais, pour Max, de telles impressions n'existaient pas.

Il demeura un moment près du seuil, l'oreille tendue, après quoi, refermant la porte, il poussa le verrou. Traversant la pièce, il s'approcha d'une grande armoire qu'il ouvrit et dans laquelle il fit manœuvrer un double fond. De cette astucieuse cachette, il tira deux grosses serviettes de cuir et, pendant plus d'une demi-heure, il s'absorba à compter des liasses de coupures de cinq et dix dollars : chaque paquet, attaché et étiqueté, contenait cent billets. Quand il eut terminé, il remit l'argent en place et referma l'armoire. Il se dit qu'il était riche, libre de faire ce qui lui plaisait, et bien que son visage n'en exprimât rien, ses yeux brillèrent d'une satisfaction contenue.

Comme il s'apprêtait à descendre, il entendit le téléphone sonner et la voix de son père qui répondait.

Au bout d'un instant, Ismi vint dans le couloir et, levant la tête vers Max :

— On téléphone à propos des obsèques de Frank, dit-il, avec un air bizarre. Tu ferais peut-être mieux de venir leur parler.

— Qui ça, on ? demanda Max avec impatience.

— Les pompes funèbres. À propos de fleurs.

— Ça ne m'intéresse pas, répliqua Max en descendant l'escalier. Dis-leur de l'enterrer comme ils jugeront que c'est le mieux. Je ne veux pas qu'on me dérange pour ça, je leur ai donné de l'argent, qu'est-ce qu'ils veulent de plus ?

— Ils disent qu'on leur a apporté des monceaux de fleurs, et ils demandent si tu veux qu'on les mette sur la tombe, dit Ismi sans regarder son fils.

Les yeux de Max se voilèrent.

— Quelle sorte de fleurs ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Des orchidées... des orchidées écarlates. Ils disent qu'ils ne trouvent pas ça très convenable pour un enterrement.

Max ôta sa cigarette de sa bouche, les yeux fixés sur l'extrémité rougeoyante. Il savait bien que son père avait encore autre chose à lui dire, mais rien qu'à le voir, il devinait que ce dernier n'osait pas parler.

— Continue, dit-il brusquement.

— Ils disent qu'une carte de visite était jointe aux fleurs, marmotta Ismi — et il s'arrêta encore.

— Et qu'est-ce qu'il y avait sur cette carte ?

— De la part de Carol Blandish et de Steve Larson.

Max jeta sa cigarette dans le jardin, s'approcha de la porte ; ses yeux regardaient au loin ; sur le seuil, il se retourna.

— Dis-leur que ça ne me regarde pas, dit-il d'un ton bref.

Il sortit de la maison et se dirigea vers la voiture. Sans en avoir l'air, il jeta les yeux tout autour du jardin en pente douce vers la baie. Il y avait dans son attitude l'immobilité féline d'un être toujours sur ses gardes ; ses yeux luisaient.

Rien ne bougeait, et pourtant il se sentait épié. Il n'était pas inquiet, mais la fureur montait en lui ; arrachant l'orchidée de sa boutonnière, il la déchiqueta lentement et en éparpilla les pétales sur le sable de l'allée. Puis, grimpant dans la voiture, il la conduisit au garage, derrière la maison.

— Je partirai demain, dit Max à Ismi qui enlevait le couvert du dîner. Je crois que je vais m'installer à Chicago. Il y a là-bas un type qui veut vendre son affaire, et si son prix me convient, je la lui achète. La dernière fois que j'y suis passé, il avait une centaine d'espèces différentes d'oiseaux, et l'appartement au-dessus de la boutique était bien arrangé. Tu pourras venir t'y installer pour tenir la maison, si ça te fait plaisir.

Ismi ramassa les plats et les assiettes sur un plateau.

— Ça ne me dirait rien de retourner vivre en ville, dit-il après avoir hésité. Tu vois une objection à ce que je reste ici ?

Max bâilla, étendit les jambes vers le feu de bois.

— Fais comme tu voudras, dit-il. (Après tout, il valait mieux ne pas s'encombrer du vieillard dé-

sormais : il prenait de la bouteille. D'ici peu, il deviendrait un fardeau.)

— Alors, je crois que je resterai ici, dit Ismi.

Et prenant le plateau, il allait sortir de la pièce quand un chien se mit à hurler lugubrement quelque part dans le jardin. Le vent s'était levé, emportant le son jusqu'à la baie.

Max jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, l'oreille tendue.

— Qu'est-ce qui lui prend de gueuler comme ça ? demanda-t-il avec colère.

Ismi secoua la tête, emporta le plateau dans la cuisine. Tandis qu'il lavait la vaisselle, le chien continua de hurler sans arrêt. Ces plaintes jouaient sur les nerfs d'Ismi. Jamais auparavant la bête n'avait gémi de cette façon et, une fois qu'il eut tout rangé, il descendit au jardin.

La lune brillait très haut au-dessus des pins, sa face ronde obscurcie par de légers nuages ; le vent bruissait dans les buissons et le jardin s'emplissait de murmures.

Ismi s'en fut jusqu'au chenil ; à son approche, le chien cessa de hurler et gémit.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Ismi, penché vers la niche obscure.

Il distinguait à peine le chien tapi dans l'obscurité et il frota une allumette. À sa petite flamme, il vit que l'animal avait les poils du dos tout raidés, les yeux pleins d'effroi.

Ismi en éprouva un certain malaise et se redressa, regardant par-dessus son épaule dans la pénombre. Il crut voir bouger quelque chose près

de la maison et cligna des yeux, tandis que le chien reprenait ses aboiements pleurards. Des masses d'ombres arrêtaient son regard... « C'est de l'imagination », se dit-il ; néanmoins, il attendit... Au bout de quelques minutes, il abandonna son guet et regagna la maison. Ce fut avec soulagement qu'il ferma et verrouilla la porte.

Max se trouvait toujours devant le feu quand le vieux revint dans la pièce. Il ne parla ni ne leva la tête. Un long silence s'appesantit. On n'entendait que le bruit du vent qui gémissait tout autour de la maison et les faibles plaintes du chien. Mais Ismi, les nerfs tendus, écoutait ; au bout d'un moment, il crut entendre des pas légers au-dessus d'eux. Il regarda Max, mais celui-ci semblait n'avoir rien remarqué et le vieil homme hésita à lui en parler.

Une planche craqua quelque part dans la maison et ce bruit fut suivi d'un grincement si faible que si Ismi n'avait pas été aux aguets, il n'aurait pas pu l'entendre.

Il leva vivement les yeux et rencontra ceux de Max : lui aussi écoutait.

— Tu entends quelque chose ? demanda Max, se redressant dans son fauteuil.

— Oui, je crois, dit Ismi sans rien affirmer.

Max leva la main, les deux hommes prêtèrent l'oreille.

Les secondes passèrent, ils n'entendaient plus rien. Le vent était tombé et le silence était si profond que Max put distinguer la respiration légèrement sifflante d'Ismi.

Il eut un mouvement d'impatience.

— Qu'est-ce qui me prend, bon Dieu ? s'exclama-t-il avec colère.

Il allait ramasser le tisonnier pour activer le feu quand un signe d'Ismi l'arrêta net.

Les deux hommes, cette fois, entendirent distinctement le bruit que fait quelqu'un en sautant d'une fenêtre sur la terre meuble. Max, les traits pétrifiés, plongea la main dans sa veste, tira son revolver.

— Reste ici, murmura-t-il — et il se glissa vers la porte, telle une ombre ; avant de l'ouvrir, il éteignit l'électricité.

Dehors, dans le couloir obscur, il s'arrêta pour écouter ; il n'entendit rien et commença à monter l'escalier. Il n'était toujours pas convaincu qu'il y eût quelqu'un dans la maison, mais il ne voulait pas courir de risques inutiles. La maison était vieille, le vent pouvait les induire en erreur ; les planchers, vieux, pourris, pouvaient craquer tout seuls, mais il voulait s'en assurer.

Il atteignit le haut de l'escalier, s'arrêta, écouta, puis, allumant l'électricité, il gagna rapidement sa chambre, ouvrit la porte et entra. La pièce était vide. Rien ne semblait avoir été touché. Comme il s'approchait de l'armoire, il entendit le chien qui recommençait à hurler et courut à la fenêtre. D'abord, il ne distingua rien, mais bientôt la lune, perçant les nuages, éclaira faiblement le jardin, et il crut voir passer une ombre ; il scruta plus intensément encore les ténèbres, mais les nuages,

au même instant, interceptèrent de nouveau toute lumière.

Brusquement pris de panique, Max revint à l'armoire et l'ouvrit ; un regard lui suffit : le coffre-fort était ouvert, tout l'argent qu'il possédait au monde avait disparu.

Il demeura les yeux fixes devant l'armoire, paralysé de fureur. Il étouffait, le sang bourdonnait à ses tempes, il se sentait la tête vide, sur le point de s'évanouir.

Lentement, comme un vieillard, il s'avança, tâtonna à l'intérieur de l'armoire avec des doigts glacés. Il toucha quelque chose de doux, le prit et sut ce qu'il tenait avant même de l'avoir porté jusqu'à la lumière. Alors, avec un brusque cri étouffé, semblable à celui d'une bête sauvage blessée à mort, il jeta l'orchidée à terre et l'écrasa sous son talon en se martelant la tête de ses poings, en proie à une irrépressible fureur.

Quand Ismi monta, il le trouva se roulant par terre, comme un possédé, le visage égratigné et sanglant, l'écume aux lèvres.

La seule chose qui attirait l'attention sur le Palm Bay Hotel, c'était son énorme enseigne au néon qu'on pouvait voir de tous les coins de Santo Rio. À cause de cette enseigne, les touristes arrivant de nuit s'y trompaient régulièrement, prenant le Palm Bay Hotel pour un établissement de luxe, ou, tout au moins, pour un hôtel de premier ordre.

À la lumière du jour, cette construction bancale, avec ses quatre étages en brique, avait l'air de ce qu'elle était réellement : un établissement de troisième ordre, sale et mal famé. Mais le soir, sa lèpre dissimulée derrière l'enseigne flamboyante, elle attirait ainsi des clients sans méfiance. Sans doute n'y restaient-ils pas plus d'une nuit, mais un hôtel peut faire des affaires avec la clientèle de passage, pourvu qu'il en ait suffisamment et que les prix demandés soient exorbitants.

Le Palm Bay avait aussi sa clientèle stable de pensionnaires, recrutée parmi les dernières couches sociales de la population de Santo Rio ; de temps en temps, cette clientèle payait ses notes et, grâce à elle et aux clients de passage scientifiquement tondus, l'hôtel parvenait à s'en tirer, en dépit de la concurrence directe de quelques-uns des palaces les plus sélects et les plus luxueux de toute la région.

Quand Eddie Regan avait débarqué à Santo Rio pour la première fois, induit en erreur comme tant d'autres voyageurs par l'enseigne lumineuse, il avait pris une chambre au Palm Bay. Très vite, il avait compris ; mais, se trouvant alors au troisième dessous lui-même, il n'en bougea point. Quand ses affaires eurent prospéré, il était devenu si habitué au Palm Bay qu'il décida d'y établir en permanence son quartier général ; il loua donc un des rares appartements de l'hôtel et le meubla avec les bénéfices d'un de ses premiers essais de chantage. L'appartement se métamorphosa en une sorte de luxueuse oasis (en comparaison

de l'aspect minable des autres pièces), et Eddie fut désormais considéré par la direction comme un pensionnaire de marque et traité en conséquence.

Cette nuit-là, une demi-heure environ après que Max eut découvert la disparition de ses économies, Eddie, assis dans le bar poussiéreux et confiné du Palm Bay, buvait du whisky et se sentait bien solitaire.

Dans l'hôtel, tout le monde savait qu'il avait été la cause directe de la mort de Frank. On savait que Frank avait luxueusement entretenu Linda tandis qu'Eddie couchait avec elle en douce. Le personnel et les pensionnaires du Palm Bay n'ignoraient rien de leurs petites affaires mutuelles, et Eddie savait chacun parfaitement au courant de tout ce qui le concernait.

On savait même que la police s'efforçait de démêler si, oui ou non, Eddie avait prémédité la mort de Frank. Le district attorney était persuadé qu'aucun jury ne pourrait admettre qu'Eddie ait pu arriver exactement en voiture à la seconde même où Frank s'était précipité dans la rue, et cependant, le district attorney était enclin à croire tout possible de la part d'un type aussi malin qu'Eddie. Le mobile était évident mais la preuve impalpable.

Linda, pas plus qu'Eddie, n'avait soufflé mot de Mary Prentiss au district attorney. Ils sentaient que, s'ils parlaient de cette mystérieuse jeune femme à la police, elle en pourrait déduire, très injustement d'ailleurs, qu'ils avaient machiné l'ac-

cident d'accord avec elle. Aux questions du district attorney, Linda avait répondu que Frank lui avait dit d'aller au cinéma, ce qu'elle avait fait (tout à fait contre son gré, affirma-t-elle les larmes aux yeux), le laissant ainsi tout seul.

En allant au cinéma, elle avait rencontré Eddie ; n'était-ce pas la chose la plus naturelle du monde que d'y être entrés ensemble ? Non, elle ne savait vraiment pas pourquoi Frank était venu en ville, pas plus qu'elle ne pouvait imaginer comment il avait pu arriver jusque-là. Linda supporta très bien cet interrogatoire, et quand des questions gênantes lui furent posées au sujet de ses relations avec Frank et avec Eddie, elle déploya un tel luxe de mise en scène, avec larmes et crise de nerfs, que le district attorney ne fut que trop heureux de la voir quitter son bureau.

La mort de Frank posait cependant un joli petit problème et le district attorney s'y cassa très convenablement la tête.

Eddie jugea préférable pour l'instant que Linda et lui se séparent jusqu'à ce que la police ne s'intéresse plus à leurs faits et gestes. Bien entendu, ni l'un ni l'autre ne songeaient à continuer à vivre à Santo Rio ; Linda s'absorba dans la confection de ses bagages, emportant tous ses vêtements et choisissant ce qu'il y avait de mieux dans la maison afin que, sitôt autorisés par la police, ils pussent quitter sur-le-champ la ville.

Eddie fut bouleversé et assez ennuyé en apprenant que Frank n'avait pas laissé d'argent à Linda. Jusqu'à la mort de ce dernier, Eddie avait

eu l'agréable privilège de profiter gratuitement des charmes de Linda. À présent, non seulement il devait pourvoir à ses propres besoins, mais encore à la subsistance de Linda, dont les goûts extravagants ne laissaient pas de l'effarer.

Devant son whisky-soda, il réfléchissait donc profondément, passant en revue les différents moyens grâce auxquels il pourrait augmenter ses revenus, mais cet examen s'avéra décevant ; à moins de trouver une combinaison susceptible de lui rapporter beaucoup d'argent, les choses lui semblaient se présenter assez mal. Il avait beau se creuser la tête, l'inspiration ne venait pas et, avec un grognement de colère, il repoussa son verre vide vers le barman et alluma une cigarette.

Le barman lui remplit son verre et lui glissa à mi-voix :

— Visez un peu la mignonne qui vient d'entrer.

Eddie pivota sur son tabouret et aperçut dans le hall une jeune fille qui s'avavançait vers le bureau de réception. Il eut un petit sifflement d'admiration.

Grande, élancée, d'une ravissante beauté, elle avait les cheveux roux les plus extraordinaires qu'il eût jamais vus. Vêtue de noir de la tête aux pieds, un grand manteau noir posé sur les épaules et attaché à son cou par une chaîne d'or, elle composait une étonnante, une admirable image. Elle n'avait pas de chapeau et la seule tache de couleur de son ensemble était une orchidée pourpre très haut épinglée sur son manteau.

— Garde-moi mon verre, mon petit vieux, dit Eddie au barman. Que je voie ça de près !

Glissant à bas du tabouret, il alla se poster à l'entrée du bar, d'où il pouvait mieux voir le vestibule.

Gus, l'employé de la réception, un grand maigre aux yeux vifs, cligna de l'œil vers Eddie tandis que la jeune femme remplissait sa fiche. Eddie lui rendit son clin d'œil.

Le groom, surgissant comme par magie, prit la valise de la jeune femme et la conduisit, avec un évident enthousiasme, vers le vieil ascenseur. Eddie remarqua que la jeune femme portait deux serviettes de cuir, et il se demanda vaguement ce qu'elles pouvaient contenir.

Il put mieux voir l'inconnue tandis qu'elle se dirigeait vers l'ascenseur. Elle était pâle, une sorte d'apathie ralentissait son allure : Eddie eut l'impression qu'il avait dû la voir ailleurs... ce qui l'étonna, car il n'aurait sûrement jamais pu oublier de pareils cheveux ; malgré tout, cette impression persista.

Quand elle eut disparu dans l'ascenseur, Eddie s'approcha du bureau de la réception.

— Qui est cette beauté rousse ? demanda-t-il à Gus.

Gus tira sur ses manchettes grises, passa la main dans ses cheveux rares.

— Elle a signé Carol Blandish, dit-il en regardant le registre. C'est du chouette, hein ? Je ne piquerais pas un coup de sang si elle me demandait de lui faire voir les feuilles à l'envers. (Il hocha la tête, soupira :) Cette enseigne au néon, c'est la

meilleure idée que nous ayons jamais eue. On ne l'aurait pas attrapée sans ça. Mais je parie aussi que ce ne sera que pour une nuit.

— Carol Blandish, répéta Eddie, les sourcils froncés. Voyons, où ai-je déjà entendu ce nom-là ?

— Aucune idée. Ça vous rappelle quelque chose ?

Eddie regarda fixement Gus, les yeux écarquillés et brillants.

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'écria-t-il. C'est la fille dont on a tellement parlé dans les journaux... l'héritière... celle qui vaut des millions ! Vous avez bien lu ça, voyons !

— Non. (Gus secouait la tête.) Je ne lis que les nouvelles sportives. Que voulez-vous dire... l'héritière ?

— Exactement. Elle a des millions ; et on prétend qu'elle est folle.

— Ça ne veut rien dire, déclara Gus d'un air méprisant. Si on va par là, y a plus de la moitié du patelin qui est dingue, et en plus ils n'ont pas des millions... (Il réfléchit un moment et ajouta :) Elle est joliment bien roulée, hein ?

— Que peut-elle bien foutre ici ? demanda Eddie, se passant la main dans les cheveux. En voilà un oiseau à plumer ! C'est ce que j'appellerais travailler en s'amusant. (Il claqua les doigts.) Quel est le numéro de sa chambre, Gus ? Je vais m'occuper d'elle. C'est une occasion unique.

— C'est le 247, dit Gus, et il ajouta complaisamment : J'ai un passe-partout, si vous voulez.

Eddie secoua la tête :

— Pas de ça, dit-il. Il s'agit de s'y prendre bien, d'y aller en douceur. C'est la première fois de ma vie que je peux m'occuper d'une vraie beauté, et j'ai bien l'intention de faire durer le plaisir !

— Ça sera d'autant plus agréable, après toutes vos vieilles rombières, dit Gus en soupirant. Je vous envie, mon vieux.

— Ouais, dit Eddie, en rectifiant son nœud de cravate. Il y a de quoi, il y a de quoi !

Le groom déposa la valise à côté du lit, tira les persiennes jaunes, referma les fenêtres salies de pluie et de poussière, ouvrit toute grande la porte de la salle de bains avec un vague sourire d'excuse et donna quelques coups de poing au sommier, comme pour démontrer que celui-ci possédait encore quelques ressorts, puis s'immobilisa, la main à demi tendue, les yeux brillant d'espoir.

Carol n'avait que vaguement conscience de cette présence. Elle souffrait, sa tête était douloureuse, son corps aspirait au repos. Elle s'en vint d'un pas lassé jusqu'au fauteuil fané, le seul de la chambre, et s'y laissa tomber, posant à terre auprès d'elle les deux serviettes.

Le groom, un petit déluré de dix-sept ans, la reluquait d'un air spéculatif. Il la trouvait jolie à croquer, mais il entendait ne se prononcer définitivement qu'après avoir soupesé le pourboire.

— Désirez-vous encore quelque chose ? demanda-t-il d'un ton un peu pointu, car elle paraissait l'avoir oublié. On peut vous servir votre dîner dans la chambre, si vous voulez, et vous faire du

feu. On vous fera payer un bon prix pour le feu, mais, si vous en avez envie, j'arrangerai ça.

Elle sursauta et le dévisagea comme si elle eût été atteinte de myopie. Il lui apparut étrangement lointain, image confuse en blanc et noir ; pourtant, cette voix résonnait désagréablement à ses oreilles.

— Oui, du feu, dit-elle en resserrant son manteau autour d'elle. Et à dîner, s'il vous plaît.

Il attendit encore, le désappointement visible sur son visage.

— Dois-je vous envoyer le garçon, dit-il, ou bien le menu du jour vous conviendra-t-il ? Ce n'est pas mauvais ; je le mange.

— Oui... ce que vous voudrez. Laissez-moi seule, maintenant, je vous prie, dit-elle, les doigts étreignant ses tempes.

— Êtes-vous souffrante ? demanda le groom avec curiosité. (Quelque chose d'étrange se dégageait de cette jeune femme, une sorte de malaise s'empara de lui.) Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Avec une sorte d'impatience, elle ouvrit son sac à main et lui jeta un billet d'un dollar :

— Non. Laissez-moi seule !

Il ramassa le billet, la regarda avec surprise et sortit, heureux de refermer la porte sur elle.

— À mon avis, déclara-t-il tout haut et pour lui seul, cette souris-là a une araignée au plafond.

Carol demeura quelque temps sans bouger ; elle avait froid et les élancements aigus qui lui traversaient la tête l'effrayaient. Elle avait projeté de

quitter Santo Rio sitôt après avoir pris l'argent de Max ; mais, en rentrant de chez lui, elle commença à souffrir à tel point qu'incapable d'aller plus loin, elle s'était arrêtée au premier hôtel venu.

Un domestique noir entra pour allumer le feu et son arrivée changea le cours des pensées de Carol. Elle se leva et passa dans la salle de bains tandis qu'il préparait le feu. Dans la petite pièce surchauffée, la douche gouttait, la baignoire était tachée. Carol se sentit brusquement sur le point de s'évanouir et dut se retenir au porte-serviette pour ne pas tomber.

Elle comprit qu'elle mourait de faim ; elle n'avait rien mangé depuis qu'elle avait vu Max sortir de l'hôpital et l'avait suivi chez lui ; assise sur le rebord de la baignoire, la tête entre ses mains, elle entendit le valet s'en aller, refermant bruyamment la porte derrière lui.

Eddie flânait dans le couloir quand il vit venir le garçon poussant la table roulante sur laquelle était disposé le dîner de Carol.

Eddie était en bons termes avec tout le personnel de l'hôtel, et ce garçon, nommé Bregstein, était un de ses copains.

— C'est pour le 247 ? demanda-t-il, sortant un billet de cinq dollars et le pliant devant les yeux du garçon.

Bregstein le regarda faire, sourit et acquiesça.

— O.K., mon petit pote, fit Eddie, lui glissant le billet dans la poche, paye-toi un verre. Je vais porter ce dîner moi-même. Les rousses, c'est mon rayon.

— Votre rayon doit être un peu encombré, monsieur Regan ! s'exclama Bregstein d'un air plein de sous-entendus.

— Oui, mais il y a de la place pour une de plus, riposta Eddie, rectifiant son smoking immaculé. Crois-tu qu'elle me prendra pour un garçon ?

— Un garçon comme on en voit au cinéma, soupira Bregstein, le genre de gars qui ne paye pas son blanchissage. (Il regarda Eddie, l'air inquiet, et ajouta :) La direction n'aimerait pas cela, monsieur Regan. Vous n'allez pas m'attirer des ennuis, au moins ?

— La direction n'en saura rien à moins que tu ne la mettes au courant toi-même, dit Eddie avec insouciance — et il poussa la petite table jusqu'au 247, frappa, ouvrit la porte et entra.

Il fut un peu surpris de voir Carol penchée au-dessus du feu, la tête entre ses mains.

Il poussa la table roulante jusqu'à la table de la chambre. Il toussa et dit :

— Votre dîner, madame. Voulez-vous que je le serve près du feu ?

— Laissez-le là, je vous prie, dit Carol sans se retourner.

— Puis-je y porter votre fauteuil ? demanda Eddie un peu hésitant et beaucoup moins sûr de lui qu'avant d'entrer.

— Non... laissez-moi seule, allez-vous-en, dit Carol, une note d'impatience dans la voix.

Soudain, sur le plancher, devant lui, Eddie vit les deux serviettes et demeura immobile, comme pétrifié : en effet, sur chacune d'elles, il put lire en

lettres d'or : sur l'une Frank Kurt, sur l'autre Max Geza. Bouche bée, il contempla Carol d'un air effaré et, ce faisant, il aperçut à un mouvement qu'elle fit la cicatrice blanche à son poignet. Il sursauta : ainsi c'était donc elle, Mary Prentiss !

Cette découverte le surprit tellement qu'il quitta la pièce en hâte, avant que Carol ait eu le temps de le regarder et de le reconnaître. Une fois dans le couloir, il se prit à réfléchir, les yeux brillants, le souffle court. Quelle aventure ! Carol Blandish, la millionnaire, se faisait passer pour Mary Prentiss, responsable de la mort de Frank, en possession de la fortune de Frank et de Max ! S'il ne pouvait pas tirer parti de ça, autant plaquer le métier et se mettre à faire du tricot.

Carol acheva son dîner, qu'elle mangea avec un appétit dévorant. Elle se sentit un peu mieux, sa migraine diminua peu à peu. Elle ôta son manteau, tira le fauteuil près du feu et s'installa pour déguster froidement le souvenir des jours qui venaient de s'écouler. Le compte de Frank était réglé ; celui de Max bien avancé désormais. Dès l'instant où Max avait quitté l'hôpital, elle s'était attachée à ses pas sans qu'il en eût rien soupçonné. Elle l'avait même suivi chez lui, dans sa maison, et l'avait guetté par une fente de la porte tandis qu'il comptait ses dollars. Dans ses yeux durs, elle avait vu le reflet du plaisir intense que l'argent lui procurait, et elle sut qu'en l'en dépouillant, elle lui infligerait une blessure aussi cruelle que celle qu'il avait lui-même infligée à Miss Lolly quand il lui avait coupé la barbe.

Carol était décidée à lui accorder quelques jours de répit afin qu'il ait le temps de souffrir de sa perte. Après quoi, elle en finirait avec lui. Ses yeux brûlaient de fièvre, ses longs doigts minces se recourbaient telles des griffes, quand elle songeait à cet instant-là.

Et puis elle pensa soudain aux serviettes de cuir posées à ses pieds. Elle en prit une, l'ouvrit : avec horreur, elle contempla ces liasses soigneusement ficelées. Chaque billet lui semblait empester les Sullivan et, au fond du sac de cuir, il lui semblait entendre le faible écho de leurs voix métalliques. Avec un frisson de dégoût, elle rejeta la serviette dont le contenu s'éparpilla sur le tapis râpé.

À ce moment, la porte s'ouvrit. Eddie, maintenant prêt à affronter la situation, entra dans la pièce. Ses premières phrases moururent sur ses lèvres au spectacle de tous ces paquets de dollars dispersés sur le sol. Il aperçut aussitôt la serviette et devina que cet argent devait être celui de Max et de Frank. Il en conclut immédiatement que l'argent de Frank, de toute façon, appartenait désormais à Linda, et que ce qui était à Linda, bien entendu, était à lui également.

Carol se retourna brusquement dans son fauteuil en entendant la porte s'ouvrir ; elle vit Eddie, le reconnut. Immobile, elle fixa sur lui le regard de ses grands yeux verts.

Eddie poussa les billets du pied tout en la regardant :

— Vous me reconnaissez ? demanda-t-il en souriant.

— Sortez, dit Carol d'un ton calme.

Sûr de lui maintenant, Eddie s'appuya au manteau de la cheminée.

— La police recherche une jeune femme du nom de Mary Prentiss, dit-il en prenant une cigarette qu'il alluma. Sous inculpation de meurtre ; et ils ont assez de preuves contre elle pour la traduire devant un tribunal.

— Sortez, répéta Carol, les poings fermés.

— On ne vous pendra pas. On vous enfermera, ma douce, pour une vingtaine d'années. (Il considéra le bout de sa cigarette, regarda Carol et poursuivit :) La vie en prison ne vous plairait guère, vous savez. Vous avez goûté à la vie d'asile, mais, en prison, c'est un peu plus vache.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-elle, s'appuyant au dossier du fauteuil.

— Écoutez, inutile de prendre des gants. N'essayez pas de me tromper. À votre cicatrice, je vous ai reconnue : vous êtes bien Mary Prentiss, la fille qui accepta d'être la dame de compagnie de Frank, qui reçut mon argent pour qu'il s'amuse, et aussi qui machina sa mort. J'ignore pourquoi vous avez fait cela, mais il ne me serait pas difficile de le découvrir. Et vous êtes aussi Carol Blandish, la millionnaire évadée de la Clinique psychiatrique de Glenview. Vous et moi, on va s'entendre, tous les deux : pour commencer, je vais prendre cet argent-là, et puis vous me donnerez un chèque d'un demi-million ; sinon, je vous remets entre les mains de la police. Que dites-vous de cette proposition ?

— Vous me déplaitez, dit Carol, et sa bouche frémit. Vous feriez mieux de partir.

— Ne vous emballez pas, ma poupée, dit Eddie, montrant ses grandes dents blanches en ricanant. Je ne m'en irai qu'une fois payé. Allons, soyez sage, je vous tiens, il est inutile de protester.

Elle leva les yeux vers lui : des yeux brûlants dans un visage blême.

— Sortez ! dit-elle violemment. Laissez-moi seule !

— Je vous donne deux heures pour réfléchir, dit-il un peu surpris. Mais, en attendant, je vais toujours ramasser cette galette-là. Elle n'est pas à vous.

Comme il se penchait pour ramasser l'argent, Carol empoigna le tisonnier et l'abattit sur la tête de toute sa force.

Eddie n'eut que le temps de s'aplatir à terre. Le tisonnier manqua sa tête, mais l'atteignit à l'épaule et l'étourdit une seconde.

Mais, tandis que Carol bondissait, Eddie se dégagea en jurant et, balançant les jambes, il l'atteignit au-dessous du genou. Elle s'effondra sur lui. Il lui saisit les bras, la mit sur le dos et la plaqua sur le sol.

— Et maintenant, espèce de sale bête, s'exclama-t-il méchamment, je vais t'apprendre à déclencher la bagarre.

Et, lâchant le bras gauche de Carol, il la frappa en pleine figure.

Ce fut une erreur car, de son bras libre, elle riposta avec la rapidité de l'éclair. L'instinct plus

que la vue avertit Eddie, et il rejeta la tête en arrière juste à temps pour préserver ses yeux. Les ongles de Carol l'atteignirent à la mâchoire, l'égratignant profondément. Avant qu'il fût remis du premier choc de la douleur, Carol s'était relevée et courait à la porte ; Eddie attrapa l'ourlet de sa robe de soie noire, Carol trébucha, mais l'étoffe resta dans sa main et il lâcha prise.

Elle atteignit la porte, s'y adossa, les mains derrière le dos. Comme Eddie se relevait, il entendit la clé tourner dans la serrure.

— Ça ne vous mènera à rien, dit-il haletant. (Du sang dégouttait sur son plastron.) Ouvrez cette porte, sinon je vous flanque une tripotée comme jamais vous n'en recevrez de votre vie !

Carol retira la clé, se pencha, la glissa sous la porte :

— Maintenant, nous ne pouvons plus sortir ni l'un ni l'autre, dit-elle doucement.

— Vous me le paierez, dit Eddie. (L'expression de méchanceté glacée du visage de Carol ne lui plaisait guère plus que la lueur qui brillait dans ses yeux.) Je suis trois fois plus fort que vous et je vous écorche vive si vous faites l'idiote !

Elle eut un petit rire métallique qui lui mit les nerfs en pelote.

— Vous avez peur de moi, dit-elle en s'avancant vers lui à pas feutrés.

— Restez où vous êtes, dit-il brusquement.

Il se souvint en frissonnant de ce que les journaux racontaient à son sujet : *meurtrière... chat sauvage... dangereuse.*

Mais elle approchait, les bras ballants, les yeux flamboyants.

— Ainsi, vous voudriez me faire enfermer, s'écria-t-elle. Je ne veux pas. Je n'aime pas être enfermée.

Eddie recula jusqu'au mur. Carol frappa avant qu'il ne soit accoté et ses ongles ne manquèrent les yeux du jeune homme que de l'épaisseur d'un cheveu, le marquant à la joue. Enragé de douleur, Eddie l'attrapa à bras-le-corps et, pendant une minute, ils se battirent comme des bêtes. Tout ce que put faire Eddie fut l'empêcher de lui planter ses ongles dans les yeux. Chaque fois qu'il la prenait aux poignets, elle s'échappait, et bien qu'elle ne touchât pas ses yeux, elle lui lacéra si bien les joues qu'il eut bientôt le visage couvert de sang.

Eddie la frappait au corps, mais elle s'agrippait à lui. Il prit les bras de Carol, les lui tordit dans le dos et, la faisant pivoter sur elle-même, la jeta sur le lit. Sa robe pendait en lambeaux, il n'arrivait pas à la maintenir, car ses mains glissaient sur la chair jeune et lisse. Elle parvint à se retourner et le mordit aux poignets ; comme il la relâchait, elle se ramassa et lui décocha une bonne ruade.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de sauter du lit, il l'y rejeta en se laissant tomber sur elle de tout son poids.

— Je vais t'apprendre, espèce de chat enragé ! haletait-il, le poing levé, mais elle lui sauta à la gorge et il n'eut que le temps de la saisir aux poignets. Ils gisaient sur le lit, face à face, chacun s'efforçant de dominer l'autre.

Elle était plus forte qu'il ne l'eût imaginé, et il sentait ses doigts glacés qui s'efforçaient de remonter jusqu'à ses yeux.

La panique s'empara de lui. La lâchant, il bondit en arrière jusqu'à la porte, ne se retournant qu'en entendant son petit cri sauvage. Elle venait sur lui, les yeux étincelants, le visage contracté ; il saisit une chaise et l'abattit de toute sa force sur les épaules de Carol : la chaise vola en éclats.

Carol trébucha et, comme elle tombait, il la frappa de nouveau sur le derrière du crâne, de toutes ses forces. La chaise lui échappa des mains et il contempla stupidement devant lui le corps affalé sur le sol. Le sang ruisselait sur le visage d'Eddie tandis que l'horreur montait dans ses yeux.

« Je l'ai tuée ! » se dit-il, glacé de terreur.

Il resta une bonne minute à contempler fixement Carol qui gisait devant lui, immobile et nue jusqu'à la ceinture, le visage couleur de cire, la robe en lambeaux, un de ses bas tombant sur sa cheville ; ses bras et son cou étaient tout éclaboussés du sang d'Eddie. Devant ce spectacle il fut pris de nausée, une pensée affolante lui traversa l'esprit.

« Si les flics la trouvent ici, ils vont m'écharper. Ils ne croiront jamais que je l'ai frappée en état de légitime défense. »

Alors, il songea à Gus. Lui l'aiderait à se sortir de ce pétrin-là. Si quelqu'un pouvait y faire quelque chose, c'était lui.

En chancelant, il alla décrocher le téléphone et, quand Gus répondit, il murmura : « Montez vite

ici ! » Après quoi, il se laissa aller sur le lit, évitant le spectacle du corps immobile étendu sur le sol.

Le bruit de la clé introduite dans la serrure le fit sortir de sa torpeur et il se leva en vacillant comme Gus entra.

Celui-ci s'arrêta net, frappé de stupeur.

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'exclama-t-il, les yeux durs. (Il entra, referma la porte :) Elle est morte ?

— Je ne sais pas, bredouilla Eddie. (Il était effroyable ; le sang lui couvrait le visage, trempait son col, sa veste.) Regardez ce qu'elle m'a fait... Elle est folle ! Elle m'a sauté dessus comme un chat enragé. Si je ne l'avais pas frappée...

Mais Gus n'écoutait plus. Les billets éparpillés dans la chambre tenaient son attention captive. Il lança un coup d'œil dur à Eddie, puis, s'agenouillant près de Carol, lui tâta le pouls, souleva sa tête ; il fit la grimace tandis que ses doigts se tachèrent de sang. Il reposa la tête de Carol très doucement sur le sol, s'essuya les doigts à sa robe en lambeaux et se leva avec un petit soupir.

— Est-elle..., demanda Eddie et il attendit, haletant.

— Vous lui avez fracturé le crâne, dit brutalement Gus. Pourquoi avez-vous frappé aussi fort, espèce de sale brute ?

— Elle est morte ? reprit Eddie, les genoux flageolants. Il dut s'asseoir sur le lit.

— Elle n'en a pas pour longtemps, dit Gus d'un air sombre. Tout le bas du crâne est défoncé.

Eddie frissonna.

— Elle m'aurait tué, Gus, gémit-il. J'ai dû frapper ; je vous jure qu'elle m'aurait tué... regardez ce qu'elle m'a fait !

— Dites ça aux flics, reprit Gus. Si vous ne trouvez pas mieux pour votre défense, ils vous flanqueront dans la chambre à gaz si vite que la tête n'aura pas fini de vous tourner que vous serez déjà dans le trou.

— Non ! cria Eddie en se levant. Je vous dis que...

— Pas la peine, répliqua Gus. Inutile de me dire quoi que ce soit. C'est à l'hôtel que je pense, pas à vous. Si les flics savent ça, ils fermeront la boîte. Vous ne pouvez pas arrêter ce sang ? demanda-t-il avec colère. Le tapis sera perdu.

Eddie alla chercher une serviette de toilette dans la salle de bains et se tamponna le visage.

— Il faut la faire sortir d'ici avant qu'elle ne claque, dit-il avec désespoir. Personne ne sait qui elle est à Santo Rio. Pour l'amour de Dieu, Gus, faites-la sortir d'ici et flanquez-la n'importe où !

— Moi ? s'exclama Gus. Pour risquer vingt ans de cabane ? Très peu pour moi ! Je suis peut-être une andouille, mais pas à ce point-là.

— Vous pouvez arranger ça, Gus. Je vous dédommagerai. Regardez, prenez tout ce fric. Il y a plus de vingt sacs, là-dedans !

Gus feignit une surprise exagérée, comme s'il voyait les billets pour la première fois.

— Vous avez dévalisé une banque à vous deux ? demanda-t-il.

— L'argent est à moi ! dit Eddie d'une voix exaspérée. Faites-la sortir d'ici et je vous donne tout. Allons, Gus. Vous savez que vous pouvez arranger ça.

Gus passa la main sur sa maigre chevelure.

— Oui, je crois que je peux, dit-il lentement. Vous me donnez la galette si je vous débarrasse de la femme ?

— Oui... mais faites vite.

— Je vais essayer, dit Gus — et, prenant une décision, il se pencha pour ramasser les billets, poussant le corps du pied pour en dégager quelques-uns.

— Enlevez-la d'abord, s'écria Eddie, se tordant les mains.

— Vous énervez pas, dit Gus. Je vais la porter jusqu'à l'ascenseur de service. Elle a une voiture au garage, autant s'en servir. Je la balancerai devant l'hôpital, s'il n'y a personne en vue. Vous feriez bien de quitter la ville, Eddie, continua-t-il, fourrant le dernier billet dans la serviette. Si les flics vous voient avec cette bouille-là, ils vous embarqueront.

— Je m'en vais, répondit Eddie la voix tremblante. Merci, Gus, vous êtes un copain.

— Oh ! ce n'est rien, répliqua Gus en refermant la serviette. J'ai toujours eu un faible pour les petits dessalés dans votre genre.

Eddie, à pas tremblants, traversa la pièce pour ramasser l'autre serviette, à moitié cachée derrière le fauteuil renversé. Comme il allait s'en saisir, Gus le rejoignit en trois pas silencieux.

— Minute, mon vieux. Je prends aussi celle-là.

Eddie montra les dents.

— C'est à moi, dit-il serrant la serviette contre lui. Elle l'avait volée.

— Triste, ricana Gus. Ça me ferait pleurer si j'avais le temps. Allez, envoyez !

— Mais c'est à moi, protesta Eddie d'une voix faible. Vous n'allez pas me dépouiller de tout, Gus ? C'est toute la galette que je possède au monde ! Il me faut tout de même de l'argent pour partir.

— Vous me brisez le cœur, dit Gus. Donnez-moi ça, sinon j'appelle les flics.

Eddie jeta la serviette à terre.

— Salaud ! s'écria-t-il. Prenez-la et crevez avec !

— Pas de danger, dit Gus, clignant de l'œil. Au revoir, Eddie. Et bon voyage. Tâchez que je ne vous revoie plus avant longtemps, vous et votre tête d'écorché. Ça me fait de la peine !

Et là-dessus il s'esclaffa. Muet de rage, impuisant, Eddie se précipita hors de la pièce en trébuchant.

Ismi Geza attendait dans le parloir du pavillon Montgomery, à l'hôpital de Santo Rio. C'était une pièce agréable : claire, aérée, confortablement meublée. Ismi se reposait bien dans le fauteuil où il s'était installé, et il songeait qu'il serait agréable d'en avoir un chez lui.

Il fixait sa pensée sur de tels sujets parce qu'il redoutait de penser à Max. On avait dû l'emmener en ambulance sans permettre à Ismi de voya-

ger avec lui. Il avait suivi dans la Packard de son fils ; n'ayant pas conduit depuis des années, ce trajet avait mis ses nerfs à l'épreuve.

Ismi se disait que Max devait avoir eu un coup de sang. L'apoplexie était un accident héréditaire chez eux. Ismi avait eu une attaque, autrefois, au spectacle d'un camarade déchiqueté par un lion ; Max, lui, en avait été frappé quand il avait perdu son argent. La cause était différente, se disait tristement Ismi, mais les résultats pourraient être les mêmes. Il espérait bien que non ; il espérait que Max se rétablirait. Lui, Ismi, traînait la jambe, et cela le gênait ; ce serait encore bien pis pour un homme aussi énergique, aussi impatient que Max.

La porte s'ouvrit sans bruit et l'infirmière-chef entra. Elle plut aussitôt à Ismi ; son visage était empreint d'une grave bonté. Ce devait être une femme de bon sens, se dit-il, une femme en qui on pouvait avoir confiance.

Il craignait tellement ce qu'elle avait à lui dire que, lorsqu'elle commença à parler, son esprit s'oblitéra complètement, et seules quelques phrases décousues arrivèrent jusqu'à ses sens engourdis. Elle parlait d'hémorragie par rupture de l'artère cervicale... de paralysie affectant le côté gauche du corps... de perte des réflexes...

— Je vois, dit Ismi comme elle s'arrêtait. Mais est-ce grave ? Va-t-il mourir ?

Elle devina tout de suite qu'il n'avait pas compris et qu'il avait peur. Elle essaya de le rassurer.

Non, il ne mourrait pas, déclara-t-elle doucement, mais il resterait sans doute paralysé, incapa-

ble de marcher. Il était encore trop tôt pour qu'on puisse se prononcer ; plus tard on le saurait avec certitude.

— Il va être furieux, dit-il misérablement. Ce n'est pas un garçon patient. (Il tripotait son vieux feutre.) Vous ferez ce que vous pourrez pour lui, n'est-ce pas ? Je ne regarde pas à la dépense. J'ai de l'argent de côté...

— Vous pourrez le voir quelques minutes, dit-elle, et sans savoir pourquoi elle se sentit triste pour lui. Ne dites rien qui puisse le contrarier. Il lui faut beaucoup de calme.

Ismi trouva Max couché dans une petite chambre claire, la tête et les épaules un peu surélevées. Le vieil homme reconnut à peine son fils. Le côté gauche de Max était tout tordu, ce qui lui donnait une allure grotesque, effrayante ; le coin de sa bouche était tiré, et ses lèvres figées dans une sorte de rictus lui découvraient les dents.

Les yeux de Max brûlaient comme braises ; ils s'attachèrent sur Ismi comme celui-ci s'approchait du lit : de terribles yeux, chargés de haine, de fureur, de méchanceté.

Près de la fenêtre se tenait l'infirmière, Miss Hennekey, grande fille brune au visage plat curieusement inexpressif ; elle leva la tête avec un brusque intérêt en voyant Ismi entrer dans la pièce, mais elle ne broncha ni ne souffla mot.

— On va faire tout ce qu'on va pouvoir pour toi, dit Ismi, appuyant gauchement sa main aux barreaux blancs et froids du lit. Tu iras bientôt mieux, je viendrai te voir chaque jour.

Max le regardait, incapable de parler, mais son regard ne s'éclaira pas, la haine ne s'éteignit pas dans ses yeux.

— Je ne resterai pas davantage, dit Ismi mal à l'aise et effrayé. Il se fait tard, je reviendrai demain.

Les lèvres de Max remuèrent comme s'il voulait dire quelque chose, mais pas un son n'en sortit.

— Il ne faut pas que tu parles, dit Ismi. Il te faut beaucoup de tranquillité. (Il fut surpris de sentir une larme couler sur sa joue. Il venait d'évoquer Max petit garçon ; il avait bâti de grands espoirs sur lui, en ce temps-là.)

Les lèvres de Max s'agitèrent de nouveau ; elles formèrent la phrase : *Va-t'en !* mais Ismi ne comprit pas ce qu'il avait essayé de lui dire.

L'infirmière, qui les observait, lut les mots sur les lèvres de Max et fit signe à Ismi de sortir.

— Je reviendrai, dit Ismi, essuyant la larme du bout du doigt. Ne te tracasse pas. (Il hésita, ajouta :) Ne te tracasse pas pour l'argent. J'en ai suffisamment. J'ai des économies...

L'infirmière lui toucha le bras, le conduisit à la porte.

— Veillez bien sur lui, mademoiselle. C'est mon fils.

Elle eut un bref signe de tête, détournant les yeux pour qu'il ne vît pas son froncement de sourcils dégoûté. Elle trouvait que Max dégageait une sorte d'horreur. Elle le haïssait sans raison ; son contact lui donnait la chair de poule.

Ismi suivit lentement le couloir avec ses deux rangées de portes. Sur chacune, on pouvait voir une petite plaque portant un nom, et Ismi s'arrêta pour en lire un par-ci par-là. Puis, revenant sur ses pas, il s'assura que Max jouissait du même privilège. Il voulait pour son fils tout ce qu'il y avait de mieux. Oui, le nom était bien là, sur la porte. Comme ces gens étaient rapides et capables, se dit-il. Max ne se trouvait là que depuis quelques heures et déjà son nom était sur la porte...

Il entendit des pas et, tournant la tête, vit un grand beau garçon et une jolie fille déboucher dans le couloir. Ils s'arrêtèrent à une porte juste en face de celle de Max, frappèrent doucement et attendirent.

Ismi les trouva sympathiques ; il continua à les regarder jusqu'à ce qu'ils fussent entrés, refermant la porte derrière eux. Curieux, il revint pour lire le nom inscrit sur la plaque ; il le lut et recula en frissonnant, comme s'il avait marché sur un serpent.

Veda et Magarth se penchèrent sur Carol étendue, pâle et inanimée, sur le lit d'hôpital. Le médecin-chef, le docteur Cantor, lui prenait le pouls.

— J'espère que j'ai bien fait de vous envoyer chercher, disait-il à Magarth. Naturellement, j'avais entendu parler de Miss Blandish, et quand nous avons su qui elle était, je me suis souvenu que vous aviez été nommé son chargé de pouvoir et j'ai cru bien faire en vous téléphonant tout de suite.

Magarth acquiesça.

— Elle est très mal, n'est-ce pas ?

— J'aurais déclaré son état désespéré, répliqua Cantor, mais par un hasard miraculeux, le docteur Kraplien, le plus grand spécialiste du cerveau de tout le pays, est actuellement chez nous, et il a décidé de l'opérer. Il pense pouvoir la sauver.

Veda étreignit la main de Magarth.

— Le docteur Kraplien ne pense pas que le cerveau ait été lésé, continua Cantor. Bien sûr, la fracture est grave, mais nous croyons que le cerveau n'a pas été atteint. Mais il se trouve comprimé, sans doute à la suite de la blessure reçue dans l'accident de camion. Si l'opération réussit, la malade recouvrera la mémoire. (Le docteur Cantor jeta à Magarth un coup d'œil significatif.) Cela signifie qu'elle ne se souviendra de rien de ce qui lui est arrivé depuis l'accident du camion. Magarth sursauta.

— Voulez-vous dire qu'elle ne se souviendra même plus de moi ? demanda-t-il.

— Elle ne se souviendra ni des gens ni des événements depuis l'accident, reprit le docteur Cantor. Le docteur Kraplien s'intéresse vivement à ce cas. Il en a discuté avec le docteur Travers de Glenview et il a étudié tout le dossier de Miss Blandish ; il croit que son état était dû à une compression cérébrale et qu'il peut la guérir de ses accès de violence.

— Je veux l'espérer. Elle en a tant vu, dit Veda, et, se penchant, elle embrassa le pâle visage de Carol. Mais est-ce possible ?

Cantor haussa les épaules. Apparemment, lui n'était pas très optimiste.

— L'opération aura lieu dans moins d'une demi-heure, dit-il. Peut-être, quand vous aurez vu la police, pourriez-vous revenir ? J'aurai des nouvelles à vous donner.

Santo Rio voit arriver, de temps en temps, des visiteurs étranges. Le vieux Joe, qui vend les journaux à l'entrée de la gare, les a tous vus ; le vieux Joe est une véritable autorité en la matière : il se souvient de la vieille dame aux trois chats persans qui la suivaient paisiblement, de la jolie comédienne qui débarqua ivre et cassa une bouteille de gin sur la tête d'un soldat. Il se souvient du riche et de l'escroc, de l'innocent et du bandit, mais il vous dira que l'être le plus extraordinaire qu'il ait jamais vu débarquer à Santo Rio fut Miss Lolly Prairie.

Miss Lolly arriva par le même train qui amenait Veda et Magarth dans cette station balnéaire du Pacifique. Il avait fallu à Miss Lolly un grand courage pour entreprendre un tel voyage, mais ce courage, elle l'avait eu.

Depuis la visite de Carol, depuis surtout que Miss Lolly lui avait montré la photographie de Linda Lee, la conscience de la pauvre femme demeurait singulièrement troublée. Elle se reprochait, comme une chose honteuse, d'avoir laissé à une fille aussi jeune que Carol le soin de se mesurer seule avec deux brutes aussi dangereuses que les Sullivan. Carol, c'est sûr, entendait se venger

d'eux, mais Miss Lolly désirait aussi le faire. Alors, pourquoi l'avoir laissée partir toute seule ? Pourquoi ne pas lui avoir, au moins, proposé de l'accompagner ?

Au bout de trois ou quatre jours de pareilles réflexions, Miss Lolly s'était décidée à partir pour Santo Rio ; elle tâcherait d'y retrouver Carol. Cette décision ne fut pas prise sans beaucoup de craintes et d'inquiétude ; il y avait des années que Miss Lolly n'avait pas pris le train, ne s'était pas mêlée à la foule, n'avait pas senti, posés sur elle, des regards de curiosité malade.

Le vieux Joe vous racontera comment il vit Miss Lolly sortir de la gare, dans la vieille robe noire fanée qu'elle portait depuis près de vingt ans, coiffée d'un grand chapeau noir décoré de cerises et de raisins artificiels. Sa barbe, coupée ras, complétait bien entendu ce tableau et, en la voyant, le vieux Joe, médusé, se demanda s'il n'avait pas des visions.

Miss Lolly se tenait tout près du vieux Joe et contemplait le spectacle de la rue, la circulation intense, la foule des passants, les jeunes femmes à la marche nonchalante, en vêtements de plage singulièrement déshabillés : ce spectacle l'épouvantait.

Le vieux Joe était un brave homme, et bien qu'il éprouvât un peu d'embarras à être vu en conversation avec un personnage aussi extravagant, il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour elle ; Miss Lolly, devant la bonté qui éclairait son visage, lui

expliqua qu'elle venait à la recherche de Carol Blandish.

Tout d'abord, le vieux bonhomme la regarda avec méfiance, la croyant atteinte de folie douce. Sans un mot, il lui montra le journal — l'édition de midi —, dont un article indiquait qu'on avait trouvé la fameuse héritière inanimée dans sa voiture, devant l'hôpital de Santo Rio, et qu'une opération allait immédiatement être tentée pour la sauver.

Miss Lolly avait à peine eu le temps d'absorber cette information que, levant les yeux, elle aperçut, de l'autre côté de la rue, Ismi Geza.

Miss Lolly le reconnut immédiatement, bien qu'elle ne l'eût pas rencontré depuis plus de quinze ans. Elle comprit aussitôt, en voyant Ismi, que Max ne devait pas être loin et, remerciant le vieux Joe pour sa complaisance, se hâta de rattraper Ismi. Elle le dépassa et, s'arrêtant, lui posa sa main sur le bras.

Ismi la dévisagea quelques secondes avant de lui étreindre la main : cette rencontre de la femme à barbe et du clown de cirque causa quelque perturbation dans la circulation et une foule de badauds les entoura bientôt ; conscient de la sensation qu'ils causaient, Ismi se hâta d'arrêter un taxi, y fit monter Miss Lolly et prit place auprès d'elle.

La foule les acclama tandis que le taxi s'éloignait.

Max gisait dans son lit d'hôpital, son esprit, tourmenté et cruel, en proie à toutes les fureurs

du mal et de la rage frustrée. Qu'une chose pareille lui soit arrivée à lui ! se disait-il. Paralysé ! Infirmes pour la vie ! Et la responsable, c'était Carol Blandish ! C'était elle qui avait tué Frank ! Elle qui avait pris leur argent ! Elle qui avait fait de lui un misérable infirmes ! Et il se disait, avec un amer désespoir, qu'il ne pouvait plus rien contre elle désormais : elle était hors de son atteinte.

Depuis huit heures, il était là, immobile, les yeux clos, la pensée tout occupée de Carol. Il s'était rendu compte que l'infirmière circulait dans la chambre, mais il se refusait à ouvrir les yeux, à montrer signe de vie. Il voulait rester seul avec ses pensées ; il voulait ourdir, en lui, une vengeance capable de le satisfaire mais les inventions les plus affreuses, les stratagèmes les plus abominables lui paraissaient insuffisants.

Il entendit la porte s'ouvrir et, regardant sous ses paupières baissées, il vit entrer une autre infirmière ; il devina aussitôt que c'était celle de nuit.

L'infirmière de jour, Miss Hennekey, dit doucement :

— Dieu merci, vous êtes venue. Cet affreux petit homme me donne la chair de poule.

— Il dort ? demanda l'autre avec un petit rire bête.

— Oui, depuis des heures. C'est la seule bonne chose qu'il soit capable de faire. Mais, rien que de le regarder, ça me glace de peur.

Max devina, plutôt qu'il ne vit, l'autre infirmière s'approcher. Son dur visage, tout contracté, ne broncha pas, mais il écouta attentivement.

— Il ne me fait pas peur, reprit l'autre infirmière. Bien sûr, on ne peut pas dire qu'il soit joli, joli...

— Attendez d'avoir vu ses yeux, dit la première. Alors, vous changerez d'avis. Je ne serais pas étonnée qu'il ait assassiné quelqu'un. Je n'ai jamais vu des yeux aussi pleins de méchanceté, de haine. Si vous aviez vu comment il regardait son pauvre vieux père...

— Dans un instant, vous allez me faire fondre en larmes ! reprit en riant l'infirmière de nuit, qui s'appelait Bradford. Mais, l'autre malade, parlez-m'en ? Est-ce vrai ? Est-elle vraiment Carol Blandish ?

Ce ne fut qu'au prix d'un incroyable effort que Max ne laissa pas voir qu'il écoutait. Sous la couverture, il serra le poing droit.

— Oui, l'héritière. C'est une vraie beauté. Je n'ai jamais vu des cheveux plus merveilleux, dit l'infirmière de jour. Ses observations sont dans sa chambre : vous ferez bien de les examiner. Le docteur Cantor a dit qu'il passera dans la nuit ; l'opération a réussi. Il paraît que le docteur Kraplien a été splendide : cela veut dire qu'elle redeviendra normale ; l'opération a duré cinq heures. J'aurais voulu y assister, mais j'étais obligée de veiller là-dessus, et elle eut un geste de mépris vers Max, immobile et silencieux.

— Je vais aller la voir un instant, dit l'infirmière de nuit. Vous, sauvez-vous, et tâchez de ne pas être en retard demain matin !

Les deux femmes quittèrent la chambre et Max ouvrit les yeux.

Il tendit l'oreille, entendit au-dehors un murmure de voix, une porte qu'on ouvrait et Bradford s'exclamer :

— Qu'elle est jolie !

Ainsi Carol Blandish se trouvait en face de lui, à quelques mètres à peine ! Une étincelle meurtrière s'alluma au plus profond de Max. Si seulement il pouvait bouger ! S'il pouvait aller jusqu'à elle ! Ses lèvres se retroussèrent sur ses dents en un cruel rictus. Mais l'infirmière... il fallait d'abord se débarrasser d'elle.

À quoi pensait-il ? Il construisait déjà des plans comme s'il eût été capable de les mener à bien. Après tout, peut-être y arriverait-il. Il essaya de se soulever sur son bras droit, mais son côté gauche, mort, froid, était vraiment trop pesant. Il recommença, rassemblant toutes ses forces, et parvint à se tourner sur le côté gauche. Dans cette position, il pouvait voir le plancher. S'il se laissait tomber, il pourrait se traîner jusqu'à la porte. Il se remit sur le dos comme l'infirmière, Bradford, rentrait.

Elle était jeune, avec des cheveux blonds et de grands yeux bleus à l'expression plutôt bovine.

— Oh ! vous êtes éveillé, dit-elle avec entrain. Je suis la garde de nuit. Je vais vous arranger.

Max ferma les yeux de peur qu'elle n'y lise ses intentions meurtrières.

— Laissez-moi refaire le lit, dit-elle gaiement.

Oui, allons-y, se dit Max. Une fois débarrassé de cette femme, il pourrait arriver jusqu'à Carol Blandish, même s'il devait en mourir. Mais l'infirmière d'abord...

Comme elle commençait à arranger draps et couverture, Max souleva la main droite et lui fit signe.

— Vous voulez quelque chose ? demanda-t-elle.

De nouveau, il lui fit signe de s'approcher, essaya de parler, et elle se pencha, le visage tout près du sien pour entendre ce qu'il murmurait.

Poussant une sorte d'abolement rauque, Max la saisit à la gorge de sa main droite, la tira à lui et, libérant sa jambe droite de la couverture, il la jeta au travers du corps de la jeune femme qui se débattait, la clouant sur le lit. Elle était plus forte qu'il ne l'avait cru, et il dut resserrer l'étreinte à laquelle elle tâchait d'échapper.

Il s'acharna, jurant entre ses dents, tandis que ses doigts glissaient sur la peau lisse de la jeune femme et qu'elle se tordait sous sa poigne. Elle ne m'échappera pas, se disait-il désespérément, sinon elle crierait ! Les yeux de la femme terrifiée plongeaient dans les siens, sa coiffe était tombée dans la lutte, et ses cheveux blond paille lui couvraient les épaules. Max devait se hâter d'agir, elle s'était presque libérée. Il relâcha son étreinte, leva la main et, serrant le poing, l'abattit de toute sa force sur le visage de la femme à demi tourné vers lui, tapant comme sur un clou qu'on enfonce dans un mur.

Assommée, elle ne se débattit plus que faiblement et Max la ressaisit à la gorge. Cependant, la sueur l'inondait, ses épaules lui semblaient terriblement pesantes. Les yeux de sa victime parurent jaillir des orbites, une teinte violette envahit son visage ; sacrant toujours, Max serrait de toutes ses forces. Le corps mince de la jeune femme se convulsa, une main battit l'air, désespérément mais sans force.

Max ferma les yeux, réunit toute son énergie ; la main de la jeune femme cessa ses mouvements spasmodiques, elle s'ouvrit, se ferma, se rouvrit de nouveau, désormais molle, inerte. Il y eut un craquement étouffé, presque immédiatement suivi d'un autre plus violent, et la malheureuse glissa du lit sur le sol.

Max retomba, immobile ; il haletait. L'effort avait failli être trop grand pour lui et il comprit, plein d'alarme et de rage, à quel point il était faible. Mais la passion du meurtre brûlait en lui, le poussant à agir sans perdre un instant. On pouvait entrer ; on ne sait jamais qui peut survenir quand on est prisonnier dans un hôpital. S'il voulait achever Carol, il devait agir sur-le-champ. Mais en dépit de l'urgence, il ne bougea pas. Il se sentait étouffer, le sang bourdonnait à ses tempes, lui donnant la nausée et le vertige.

Aussi dut-il attendre, son poing droit serré, les ongles enfoncés dans sa paume moite, que sa respiration redevienne un peu plus calme. Une force nouvelle parut s'insuffler dans son corps tordu. Soudain, il entendit des pas dans le couloir ; son

cœur se remit à battre frénétiquement, comme un pendule détraqué, mais les pas s'éloignèrent sans s'arrêter.

C'était véritablement une tâche presque impossible qu'il s'était fixée là, se dit-il. Il lui fallait ramper à travers le couloir. Si quelqu'un venait à passer, il serait vu et on donnerait immédiatement l'alarme. Si seulement il avait eu un revolver ! Personne n'aurait pu l'arrêter s'il avait eu un revolver !

Mais il se refusait à abandonner. Il était d'ailleurs trop tard, il devait aller jusqu'au bout.

Il rejeta les couvertures, se poussa doucement tout au bord du lit. Baissant les yeux, il contempla le cadavre de l'infirmière ; ses lèvres se retroussèrent, grimaçantes : elle était hideuse ; son visage violet s'accordait très mal avec ses cheveux blonds.

Lentement, il se pencha hors du lit jusqu'à ce que sa main droite eût touché le sol ; alors, il se laissa glisser, freinant à l'aide de sa main. Mais quand il en vint à sa jambe morte, il ne put conserver son équilibre et tomba brusquement sur le plancher, le souffle court, une douleur aiguë le parcourant comme une vague brûlante, le plongeant dans un océan de ténèbres.

Il n'eut aucune idée du temps qu'il demeura ainsi étendu sur le sol, mais quand il revint peu à peu à lui, ce fut pour se trouver la tête reposant sur les cheveux de la morte, le bras droit jeté au travers du cadavre. Frissonnant à ce contact, il roula sur lui-même pour s'éloigner d'elle et commença à se traîner sur le sol ciré vers la porte.

À sa grande surprise, il s'aperçut qu'il avançait assez vite, bien qu'il dût tirer sa jambe et son bras gauches tout à fait insensibles. Il atteignit la porte, se haussa, tourna la poignée, entrouvrit et s'arrêta pour se reposer. Il se sentait très mal. Le sang lui martelait les tempes, il avait l'impression que ses artères allaient éclater, son souffle faisait, au fond de sa gorge, un bruit de soufflet de forge. Il dut attendre encore, sachant bien que s'il s'avancait dans le couloir, quelqu'un l'entendrait sûrement.

Et, comme il attendait, il se sentit envahi d'une fureur exaspérée par la haine à la pensée de Carol, Carol si proche que, dans peu de temps, il allait la tenir.

Il entendit quelqu'un passer dans le couloir et, prudemment, il entrebâilla pour risquer un coup d'œil.

Une infirmière était en face de lui, prenant des draps dans une armoire, une grande belle fille qui chantonnait entre ses dents. Sans aucune raison, Max fixa les yeux sur une maille filée à son bas, c'était la seule chose qui pût retenir son attention. Une pile de draps dans les bras, elle repoussa la porte de l'armoire du pied et s'éloigna le long du couloir.

Comme il allait recommencer à avancer, il entendit quelqu'un venir ; il repoussa vite le battant et attendit, tâchant de retenir son souffle, tremblant à l'idée d'être découvert.

La sueur inondait son visage. Il avait l'impression d'avoir une éponge imbibée d'eau en guise

de figure, et ses cheveux aussi étaient trempés. Il regarda de l'autre côté du couloir, la porte en face, essayant de lire le nom inscrit sur la pancarte, mais les caractères en étaient trop petits. Il y avait deux autres portes un peu plus loin et, saisi d'une panique soudaine, il se demanda dans quelle chambre se trouvait Carol.

Il n'aurait pas le temps de se traîner tout le long du couloir, il allait trop lentement. Il lui fallait entrer en face et s'en remettre au hasard. Il mit l'oreille au sol, écouta : le vaste bâtiment lui parut si tranquille que le bourdonnement étouffé des ascenseurs, entre les étages, parvint jusqu'à lui : nul autre bruit.

Respirant profondément, il poussa la porte et se traîna dans le couloir.

— Si vous le voyiez maintenant, disait Ismi, vous ne vous tracasseriez pas autant. Je sais bien qu'il n'avait rien d'un bon garçon, mais maintenant...

Il s'interrompit, hochant tristement la tête.

Miss Lolly continua d'arpenter la pièce, les mains crispées, les traits tirés.

Ils se trouvaient dans la minable petite chambre d'hôtel qu'Ismi avait prise pour demeurer tout près de son fils. Il y avait plus de six heures qu'ils étaient ensemble, et ils avaient parlé de Max à peu près tout le temps.

— Je le connais mieux que vous, dit Miss Lolly. C'est votre fils. Vous avez pour lui, malgré tout, un sentiment paternel. Vous essayez de l'excuser.

(Elle toucha sa barbe rase.) C'est un démon... le démon du mal. Tout comme Frank.

— Frank est mort, dit Ismi en se signant.

— Si seulement l'autre était mort aussi, murmura Miss Lolly. Tant qu'il peut respirer, Carol est en danger ; je le sens dans mes os, je ne peux pas m'en empêcher, Ismi, je le sens !

— Il est paralysé, insistait le vieil homme. Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous ne l'avez pas vu. Il n'est même pas capable de parler.

— Il est Max, dit Miss Lolly. J'ai peur. Penser qu'elle se trouve en face de lui ! C'est trop près, Ismi. S'il l'apprend...

Ismi grogna :

— Vous vous obstinez. Je vous dis qu'il ne peut pas bouger. Il ne pourra plus marcher, jamais. Je le sais. Voyez ce qui m'est arrivé à moi. Max est vingt fois plus mal que je ne l'étais.

Miss Lolly ouvrit sa valise et en sortit un lourd couteau.

— Il n'y a rien qu'il ne puisse faire avec un couteau, dit-elle en montrant l'arme à Ismi. J'ai gardé celui-ci, c'est le sien, un parmi tant d'autres. Il pourrait lancer un couteau même s'il ne peut pas marcher. Il est capable de tout avec une telle arme.

Ismi se tordit les mains.

— Vous me torturez ! Vous vous obstinez sans raison. Il n'a pas d'arme. Il n'a pas de couteau. Rien... Finissez, je vous en prie. Il ne peut rien arriver à la jeune fille.

Miss Lolly le toisa.

— Je vais à l'hôpital. Je ne pourrais pas rester tranquille... J'y serais déjà si je ne vous avais pas rencontré.

Ismi se leva.

— Qu'allez-vous faire ? Vous n'allez pas leur dire qui il est, ce qu'il a fait ? Vous n'allez pas faire cela ?

— J'ai le devoir de les prévenir, dit-elle. Je n'ai pas confiance en lui.

Ismi lui saisit les mains.

— Ne leur dites pas ! implora-t-il. Il ne serait pas si bien traité, s'ils savaient. Ils ont mis son nom sur la porte, il a une infirmière particulière. Il est très malade. Ayez un peu de pitié, Lolly ! C'est mon fils.

— Il n'a pas eu pitié de moi, dit doucement Miss Lolly.

— Mais il est désarmé, maintenant ! Allez voir par vous-même. Il ne peut plus mal faire. C'est peut-être pour son bien. Quand il ira bien, je l'emmènerai avec moi. Je lui ferai une nouvelle vie. Ne leur dites pas !

— Pourquoi-avez-vous eu un pareil fils ? éclata Miss Lolly. Je vous avais averti ! Pourquoi avez-vous épousé une femme pareille ? Je vous avais dit qu'elle ne valait rien, et vous n'avez pas mis longtemps à vous en apercevoir. Pourquoi ne m'avez-vous pas écoutée ?

Ismi reprit sa chaise.

— Vous aviez raison. J'aurais dû vous écouter. Que vais-je faire, Lolly ? Il n'y a plus d'avenir pour moi, maintenant. J'ai un peu d'argent. (Il se

couvrit les yeux de ses mains.) Il ne durera pas longtemps. Il ira à Max jusqu'au dernier sou. Il en a besoin. (Il se balançait, machinalement.) Je me sens si vieux, si inutile, Lolly.

Tandis qu'il parlait, Miss Lolly gagna la porte et l'ouvrit sans bruit, se retournant pour regarder une dernière fois le vieux clown qui gémissait tout seul.

— Que deviendrons-nous ? continua-t-il. Je sais que vous avez raison. Il est mauvais. Il continuera ainsi, tout infirme qu'il soit, car il ne sait penser qu'au mal...

Miss Lolly n'entendait plus. Elle descendait déjà l'escalier en courant, et c'est seulement en arrivant sur le seuil du minable petit hôtel qu'elle s'aperçut qu'elle tenait encore le lourd couteau à la main ; elle se hâta de le dissimuler sous son manteau.

Deux commis-voyageurs, gras, au visage huileux, se poussèrent le coude en voyant Miss Lolly traverser l'antichambre.

— Tu parles d'une boîte, cet hôtel, dit le premier au second. Jusqu'aux femmes qui ont de la barbe, ici.

Miss Lolly ne prêta aucune attention à leurs propos, bien qu'elle les eût entendus. Elle sortit dans la rue sombre et, au bout de quelques pas, elle arrêta un taxi.

Onze heures sonnaient quand elle arriva à l'hôpital de Santo Rio.

Le portier, à la grille d'entrée, la regarda avec un mélange de dégoût et de mépris.

— Vous ne pouvez voir personne à cette heure, dit-il. Revenez demain. La surveillante se repose et le médecin-chef fait sa ronde. Inutile de m'agiter votre barbe sous le nez, vous n'entrerez pas ! Et il rentra dans son bureau, fermant la porte devant Miss Lolly.

Elle regarda l'énorme bâtiment aux milliers de fenêtres éclairées. Quelque part, dans cette vaste construction, se trouvait Max et, en face de sa chambre, Carol avait la sienne.

Miss Lolly eut brusquement l'intuition du danger. Elle connaissait Max ; s'il avait pu savoir Carol si proche de lui, il remuerait ciel et terre pour arriver jusqu'à elle. Enfonçant d'une main résolue son chapeau ridicule sur sa tête, Miss Lolly passa silencieusement devant la loge du portier et, rapide comme une ombre, elle se dirigea vers le principal corps de bâtiment.

Max était parvenu jusqu'à la porte d'en face ; il se souleva doucement sur son bras valide pour lire le nom inscrit sur la pancarte. Une vague brûlante de triomphe et de haine le parcourut quand il vit le nom : Carol Blandish. Ainsi, elle était là, derrière cette porte, maintenant à portée de sa main. Il tourna la poignée, poussa la porte, se traîna dans la pièce, referma derrière lui.

La chambre était plongée dans la pénombre : seule, une petite ampoule bleue allumée au-dessus du lit l'éclairait. D'abord, Max, aveuglé par le contraste entre cette demi-obscurité et la lumière crue du corridor, ne put rien distinguer. Et puis,

peu à peu, les objets commencèrent à prendre forme : le lit au milieu de la chambre, la table émaillée blanc près du lit, le fauteuil. Mais toute son attention se concentra aussitôt sur le lit.

Il rampa jusqu'à lui mais s'arrêta bientôt : le lit était haut et, même en se haussant, Max ne pouvait atteindre que le bord supérieur du matelas. En se soulevant sur son bras droit, il arrivait à voir Carol étendue dedans, mais, son bras gauche étant inerte, il ne pouvait l'atteindre.

Elle gisait sur le dos, le drap tiré jusqu'au menton, le visage blanc comme neige dans cette lumière bleuâtre. On eût dit une morte : belle et paisible. Cependant, il pouvait voir la poitrine se soulever légèrement au rythme de la respiration. Elle avait la tête enveloppée de pansements, et c'est à peine si l'on pouvait entrevoir ses magnifiques cheveux sous cet emmaillotage.

Max ne remarqua rien de tout cela. Il n'était sensible qu'à une seule chose : il y avait là un être qu'il désirait ardemment tuer et cet être lui échappait, tout en paraissant si proche. La fureur le faisait trembler ; il saisit un barreau du lit, tenta de se redresser, mais son côté inerte était trop lourd.

Un instant, il crut qu'il allait avoir une nouvelle attaque. Être si près d'elle, avoir dû tant souffrir pour venir jusque-là et ne rien pouvoir ! C'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il s'allongea sur le sol, ferma les yeux, tâchant de maîtriser les battements du sang qui lui martelait les tempes. Il

devait réfléchir pour trouver quelque moyen d'atteindre Carol.

Peut-être pourrait-il pousser le fauteuil contre le lit, se hisser sur le siège et parvenir ainsi à son niveau. Il commença à ramper vers le fauteuil quand son oreille, toujours tendue et sur le qui-vive, l'avertit : quelqu'un venait.

Il s'immobilisa, aux aguets.

Angoissée, à bout de souffle, Miss Lolly se hâtait le long du couloir. Personne ne l'avait vue pénétrer dans l'hôpital mais plusieurs fois elle avait failli être surprise. Elle avait eu du mal à trouver le pavillon, mais s'était rappelée avoir entendu Ismi dire que Max était au troisième étage et s'était hissée péniblement par l'escalier de secours, à peu près certaine, ainsi, de ne rencontrer personne.

Mais au troisième, des infirmières s'affairaient dans des chambres qui donnaient sur le palier, et Miss Lolly dut attendre un bon moment avant de pouvoir bondir dans le couloir. Elle y arriva cependant et se hâta, cherchant des yeux le nom de Max sur les plaques.

Elle avait décidé de le voir d'abord. S'il était aussi mal, aussi infirme que le disait Ismi, elle ne le trahirait pas. Mais elle connaissait Max, elle se méfiait de lui depuis si longtemps. Ismi était un homme simple qui faisait confiance à tout le monde. Il semblait improbable à Miss Lolly que Max pût jamais devenir inoffensif.

Elle s'arrêta brusquement : le nom de Max venait de lui sauter aux yeux. Il était là, bien imprimé sur une carte blanche. Faire autant d'em-

barras pour une telle brute, se dit-elle avec indignation. Elle écouta devant la porte, n'entendit rien et s'aperçut brusquement qu'elle tremblait. Elle se rappelait la dernière visite de Max, la froide méchanceté de son regard, la rancune qu'elle avait pu lire dans ses yeux. Comment il l'avait frappée délibérément, et si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de s'abriter.

Instinctivement, elle porta la main au couteau caché sous son manteau et, tournant la poignée de la porte, elle regarda dans la pièce.

La vue du cadavre de l'infirmière gisant au pied du lit donna un tel coup à Miss Lolly qu'elle en eut le souffle coupé. Elle vit le lit déserté et comprit aussitôt ce que cela voulait dire. Arriverait-elle encore à temps ? Elle savait qu'il n'y avait plus une seconde à perdre et, secouant son désarroi, elle pivota sur elle-même et bondit jusqu'à la porte en face.

Elle ne songea pas un instant à elle-même ; son seul but, c'était de sauver Carol ; elle ouvrit la porte et trébucha dans la demi-obscurité.

Max, accroupi dans l'ombre, la reconnut aussitôt et réprima difficilement un cri de fureur en la voyant surgir ainsi. Il savait qu'elle ne pourrait le voir qu'une fois ses yeux accoutumés à la pénombre. Avant cela, il lui fallait se débarrasser d'elle, s'il voulait venir à bout de sa vengeance. Il se traîna vers elle, retenant son souffle ; mais, au moment où il allait l'atteindre, Miss Lolly l'aperçut.

Elle ne savait pas ce qui venait ainsi vers elle ; elle ne pouvait distinguer qu'une masse sombre, menaçante, mais elle devina aussitôt que c'était Max.

Retenant son souffle, glacée d'horreur, elle recula d'un pas. La main de Max tenait déjà le bord de sa robe ; une terreur aveugle la saisit et, se penchant vers lui, elle le frappa de son couteau, de toutes ses forces.

La lame pénétra dans la chair, glissa sur les côtes et vint s'enfoncer dans le bois du plancher. Une ou deux secondes, ces deux êtres s'affrontèrent puis, balançant le bras, Max frappa Miss Lolly d'un coup de poing à la tête, l'allongeant sur le sol.

Pourtant, il avait peur : le sang ruisselait de son côté, et il se demanda si le coup n'avait pas sectionné une artère. La maladresse de cette imbécile ! Pour Max, expert en la matière, frapper ainsi était impardonnable. Elle l'avait tenu à sa merci, et elle n'avait pas été capable de l'achever.

Il empoigna le manche du couteau, grimaçant de douleur bien qu'il eût à peine senti la lame pénétrer dans sa chair. Maintenant, du moins, il avait ce qu'il souhaitait tant : la vieille idiote lui avait fourni l'arme qu'il maniait le mieux, celle avec laquelle il était vraiment un expert.

Mais Miss Lolly l'avait fichée si profondément dans le sol qu'il n'arrivait pas à l'en retirer. Il se rendit compte que ses forces diminuaient peu à peu tandis que son sang s'écoulait toujours. Saisi d'une brusque frénésie, il s'acharna sur le couteau

et vit que Miss Lolly se relevait lentement. Tout va mal, se dit-il rageusement ; il se mit à l'injurier violemment, bien qu'aucun son ne franchît ses lèvres contractées.

Miss Lolly, debout maintenant, son chapeau grotesque tout de travers, les yeux égarés de peur, s'appuya au bord du lit, se plaçant entre Max et la silencieuse, l'inconsciente Carol.

Max s'acharnait sur le couteau, il le poussait, le tirait et, peu à peu, le sentant venir, son visage s'éclaira d'une lueur blafarde de triomphe.

— Non, haleta Miss Lolly. Lâchez ça.

Max ricana, tirillant toujours l'arme dans tous les sens, la sentant lentement, doucement, céder sous ses doigts.

Miss Lolly vit son air de triomphe ; elle savait ce qui arriverait sitôt qu'il serait en possession du couteau. Elle regarda tout autour d'elle, cherchant désespérément une arme. Dans un coin de la chambre se trouvait une bouteille d'oxygène ; elle y courut, s'en saisit, se retournant aussitôt.

Au même instant, le couteau cédait enfin et, roulant sur lui-même, Max le lança à travers la pièce.

Miss Lolly poussa un cri rauque et leva la lourde bouteille d'acier de toute sa force tandis que le couteau s'enfonçait en plein dans son étroite poitrine. Elle demeura immobile un instant, la bouteille brandie au-dessus de la tête, le manche du couteau sortant de sa vieille robe noire, les yeux voilés, et puis la bouteille métallique s'écrasa sur le sol, manquant Max d'un pouce tandis que Miss

Lolly, dont les genoux se dérobaient sous elle, s'abattait à terre de toute sa hauteur.

Lentement maintenant, Max rampa jusqu'à elle et, penché sur elle, lui cracha au visage. Il savait qu'elle l'avait blessé à mort. Il savait qu'il perdait tout son sang, qu'un engourdissement mortel le gagnait peu à peu. Il sentait le sang ruisseler sans cesse, emportant avec lui son esprit mauvais.

Mais il lui restait encore une chance, se disait-il, à condition de faire vite, s'il parvenait à retirer le couteau du corps de Miss Lolly. Peut-être alors aurait-il la force de jeter l'arme... Et, d'où il se trouvait, Carol offrait une cible idéale.

De nouveau, il empoigna le manche, de nouveau il tenta de dégager la lame ; le couteau était gluant de sang, mais il persista et finit par y arriver. Mais il était maintenant si faible que ce fut à peine s'il put soulever l'arme. Il se tourna, examina la pièce.

Brusquement, son esprit se remémora l'époque où il travaillait avec Frank au cirque. Cette fille couchée, dans cette lumière bleuâtre, lui rappela celle qui s'était tenue adossée à la planche, tandis qu'il l'entourait de couteaux phosphorescents. Il se souvint du jour où il avait si soigneusement visé la naissance de sa gorge : un coup d'une adresse remarquable, car il faisait sombre. Il pouvait viser aussi bien aujourd'hui, même alors qu'il se mourait.

Son père le lui avait dit maintes et maintes fois : « Il n'y a pas au monde de lanceur au couteau de

ta force. Je ne t'ai jamais vu rater une cible, une fois que tu l'as bien visée. »

C'était vrai, pensa Max, et il rassembla ses dernières forces.

La cible n'était vraiment pas difficile. Il distinguait le cou de Carol juste au-dessus du drap blanc ; malheureusement, le couteau était terriblement lourd. Max se souleva dans un dernier effort, soupesa la lame... et s'arrêta.

Soudain, un souffle froid parcourut la chambre et Max vit bouger une ombre. Puis une silhouette se détacha d'un coin de la pièce dans la confuse clarté.

Max étreignit désespérément son couteau, ses cheveux se hérissèrent, un frisson glacé courut tout le long de son dos.

Frank surgit des ténèbres, Frank, souriant de son sourire d'homme gras, Frank avec son pardessus noir, son feutre noir, son pantalon noir à pattes d'éléphant.

— Tu as trop attendu, Max, lui dit-il. Tu n'y arriveras plus maintenant, et il se mit à ricaner.

Max le regarda d'un air hargneux, équilibra à nouveau le couteau, et son cerveau ordonna à ses muscles de le lancer. Ordre inutile, le couteau glissa lentement de ses doigts glacés.

— Trop tard, Max, murmura Frank du fond de l'ombre.

Le couteau tomba sur le sol tandis que le bras de Max s'abaissait, inerte.

— Allons, viens, Max, insista Frank. Je t'attends.

Avant de mourir, Max songea avec satisfaction qu'il n'avait pas terni sa réputation : il n'avait pas manqué la cible, puisqu'il n'avait pas lancé le couteau...

Un moment plus tard, Carol soupira et ouvrit les yeux. De son lit, elle ne pouvait voir le spectacle d'horreur qui jonchait le sol ; immobile et calme, lavée de toute empreinte du passé, elle attendit que l'on vienne s'occuper d'elle.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE, *nouvelles*, Folio n° 2306.

*Dans la collection Folio Policier*

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 461.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 462.

EVA, n° 463.

*Dans la collection James Hadley Chase*

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1.

EVA, n° 2.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3.

VIPÈRE AU SEIN, n° 4.

LA PETITE VERTU, n° 5.

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6.

AU SON DES FIFRELINS, n° 7.

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8.

IL FAIT CE QU'IL PEUT (Ne tirez pas sur le pianiste), n° 9.

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10.

POCHETTE SURPRISE, n° 11.

OFFICIEL !, n° 12.

LE DÉMONIAQUE (À tenir au frais), n° 13.

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14.

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15.

DANS LE CIRAGE !, n° 16.

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES, n° 17.

GARCES DE FEMMES, n° 18.

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19.

ET TOC !..., n° 20.

EN GALÈRE !, n° 21.

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22.  
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,  
n° 23.  
À PIEDS JOINTS, n° 24.  
LE ZINC EN OR, n° 25.  
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 26.  
LE JOKER EN MAIN, n° 27.  
UNE BOUFÉE D'OR PUR, n° 28.  
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29.  
ON REPIQUE AU JEU, n° 30.  
C'EST LE BOUQUET !, n° 31.  
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32.  
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33.  
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34.  
QUI VIVRA, RIRA, n° 35.  
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36.  
C'EST MA TOURNÉE, n° 37.  
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38.  
DÉLIT DE FUITE, n° 39.  
LE DERNIER DU COLT, n° 40.  
DU GÂTEAU !, n° 41.  
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42.  
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43.  
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44.  
UN TUEUR PASSE, n° 45.  
PARTIE FINE, n° 46.  
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47.  
LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48.  
C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49.  
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 50.  
ÇA IRA MIEUX DEMAIN, n° 51.

*Composition Nord Compo  
Impression Novoprint  
à Barcelone, le 29 mars 2007  
Dépôt légal : mars 2007*

ISBN 978-2-07-034259-4/Imprimé en Espagne.